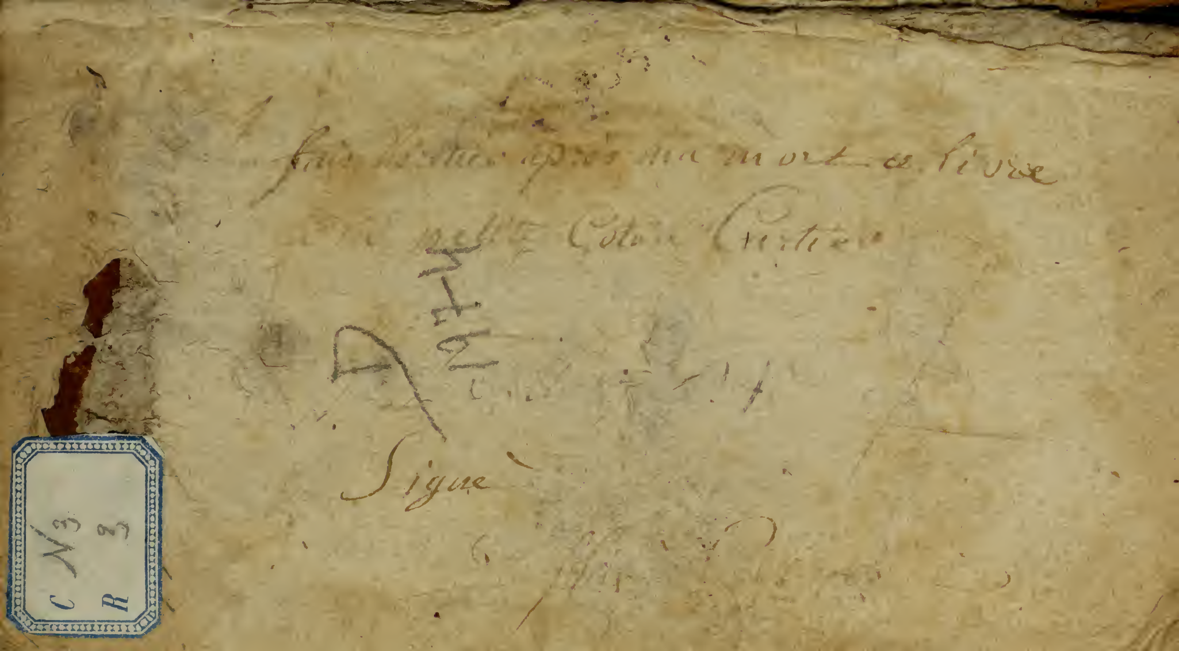



ma mort ce livre
D
1974
Signe
C N3
R 3

MAXIMES SPIRITUELLES,

AVEC

DES EXPLICATIONS.

PAR M. L'ABBÉ GROU.



A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves.

1789.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



MAXIMES SPIRITUELLES, *AVEC* DES EXPLICATIONS.

AVANT-PROPOS.

A LA FIN du petit ouvrage où j'expoſe les caractères de la vraie dévotion, je me ſuis engagé à en donner un autre ſous le titre de *Maximes ſpirituelles*, où ſeroient expliqués les moyens qui concernent la pratique du dévouement : je m'acquitte aujourd'hui de cette promeſſe.

J'ai mis ces maximes en vers,

afin qu'elles fuſſent plus aiſées à ſaiſir & à retenir. J'y ai joint des explications, qui en développent le ſens, qui en montrent l'importance & la ſolidité, & me donnent lieu d'entrer dans quelques éclairciſſements que j'ai jugés néceſſaires. Ces explications ſeront courtes, eu égard à la vaſte étendue des matières, qui embraſſent preſque toute la vie ſpirituelle : mais j'ai tâché qu'elles fuſſent claires & ſuffiſantes. Je n'ai pas eu en vue de faire un grand ouvrage, mais un livre que chacun pût aiſément ſe procurer, & dont la lecture ne rebutât pas par ſa longueur.

Afin de le rendre complet, en faveur de ceux qui n'auroient pas l'autre écrit, j'y donne, dans la ſeconde maxime, une idée ſuccincte de la nature du dévouement : mais, quoique je préſente le même fonds, c'eſt ſous un autre jour, qui fera paroître la choſe

nouvelle à ceux même qui auront lu le premier écrit.

Si je suis obligé quelquefois de dire des choses, qui peut-être ne seront pas entendues de tout le monde, qu'on soit assuré que la pratique en donnera un jour l'intelligence. Le grand maître de la voie intérieure, c'est l'expérience : pour la bien connoître, il faut y marcher; on comprend mieux à proportion du progrès que l'on fait.

Que ce nom de voie intérieure n'effarouche personne : tout Chrétien doit être intérieur. *Le régne de Dieu est au-dedans de vous* (1), dit Jésus-Christ. Celui en qui Dieu n'a pas établi ce régne intérieur, ne peut être qu'un Chrétien imparfait.

Au reste, je proteste de la droiture de mes intentions; je n'ai dessein de proposer que ce que Jésus-Christ a enseigné & pratiqué. En

(1) Luc XVII, 21.

parlant, quoique ſobrement, de la voie paſſive, & de certains états peu ordinaires, il peut arriver que je ne m'explique pas avec aſſez de juſteſſe & de préciſion : qui oſeroit préſumer d'expliquer des matières ſi délicates d'une manière qui mette à l'abri de toute cenſure ? Mais j'eſpère qu'on ſera convaincu que j'abhorre toute eſpèce de Quiétiſme, & tout ce qui peut y conduire.



MAXIMES SPIRITUELLES.

I.

L'échelle de la ſainteté,
Si nous le ſavons bien entendre,
Fait monter l'homme d'un côté,
Et de l'autre le fait deſcendre.

I I.

Donner à Dieu ſa liberté,
Afin qu'il en diſpoſe en maître ;
N'avoir plus d'autre volonté
Que celle du ſouverain Être,

III.

S'adreſſer à lui pour le choix
D'un Directeur de conſcience,
Dont on écoutera la voix
Avec reſpect & confiance.

IV.

Marcher en préſence de Dieu ;
Se le rappeller à toute heure :
Il ne nous quitte en aucun lieu :
Le cœur du Juſte eſt ſa demeure.

V.

S'occuper la nuit & le jour
De Jeſus-Chriſt, de ſes myſtères ;
Et puiſer le plus pur amour
Dans ſes bleſſures ſalutaires.

VI.

Bien uſer des deux ſacrements,
Dont l'un nous lave & purifie ;
L'autre de divins aliments
Nous engraiſſe & nous fortifie.

VII.

Dans le repos, dans l'action
Avoir une intention pure :
Loin de nous la dévotion
Sans ſimplicité, ſans droiture.

VIII.

Se défier du propre eſprit,
Aveugle, trompeur & perfide :
Suivre l'eſprit de Jéſus-Chriſt,
Qui ſeul nous éclaire & nous guide.

IX.

Pour tout ce qui frappe les ſens
Être indifférent, inſenſible :
Chercher les vrais biens au-dedans
Avec toute l'ardeur poſſible.

X.

Ne point ſortir de notre cœur,
Où Dieu ſe plaît à nous inſtruire ;
De ſa paix goûter la douceur,
Et fuir ce qui peut la détruire.

X I.

Agir avec lui ſimplement,
Comme un enfant avec ſon père :
Mettre notre contentement
Dans l'attention à lui plaire.

X I I.

Craindre ſur-tout de réſiſter
A ſon attrait qui nous invite ;
Et jamais ne lui diſputer
Nulle choſe, grande ou petite.

X I I I.

Faire la guerre au vieil Adam ;
Et ne jamais poſer les armes :
Il vit en nous à notre dam,
Et nous coûtera bien des larmes.

X I V.

Laiſſer agir, dans l'oraiſon,
L'inſtinct que Dieu donne lui-même,
Lorſqu'il fait taire la raiſon
Devant ſa Majeſté ſuprême.

X V.

Savourer, ſans attachement,
Les doux effets de ſes careſſes,
Et porter ſans abattement
Les ennuis & les ſéchereſſes.

X V I.

Le Démon, pour mieux nous tenter,
Joint la ruſe à la violence :
Oppoſer, pour lui réſiſter,
La prière & la vigilance.

X V I I.

Du rival de l'amour divin,
Qui veut nous ſurprendre, & ſe gliſſe
Pour nous ravir notre butin,
Craindre & prévenir l'artifice.

X V I I I.

Demeurer volontiers chez ſoi
Dans la retraite & le ſilence;
Et de ſon temps régler l'emploi,
N'accordant rien à l'indolence.

X I X.

Sous prétexte de piété,
Ne point négliger ses affaires;
Remplir avec fidélité,
Ses moindres devoirs ordinaires.

X X.

Être doux, cordial, benin;
Ne point se préférer aux autres;
Passer ses défauts au prochain,
Et ne point épargner les nôtres.

X X I.

Aller toujours, sans s'arrêter,
Et sans regarder en arrière;
Gémir, mais sans s'inquiéter,
Sur sa foiblesse & sa misère.

X X I I.

En éprouvant qu'on ne peut rien,
On sent mieux le prix de la grace;
Et notre impuissance à tout bien
Nous convainc de son efficace.

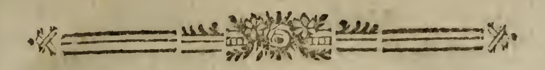
X X I I I.

Qu'aimer ſoit notre unique loi ;
Poſſéder Dieu , notre partage :
Ici , dans l'ombre de la foi ;
Au Ciel , ſans voile & ſans nuage.

X X I V.

Prions ſans ceſſe le Seigneur
De graver au fond de notre ame ,
Pour ſa gloire & notre bonheur ,
Ces Maximes en traits de flamme.





EXPLICATIONS.

PREMIÈRE MAXIME.

L'échelle de la ſainteté,
Si nous le ſavons bien entendre,
Fait monter l'homme d'un côté,
Et de l'autre le fait deſcendre.

TOUTE la ſainteté du Chrétien eſt renfermée en deux choſes; la connoiſſance de Dieu, & la connoiſſance de ſoi-même. *Que je vous connoiſſe*, diſoit à Dieu Saint Auguſtin, *& que je me connoiſſe:* prière courte; mais dont le ſens eſt d'une étendue infinie. La connoiſſance de Dieu élève l'ame; la connoiſſance de ſoi-même l'humilie. L'une la fait monter juſqu'à l'abyme des perfections divines; l'autre la fait deſcendre juſques dans l'abyme du néant & du péché. Et ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt que la même connoiſſance de Dieu qui élève l'homme, l'humilie par la comparaiſon qu'il fait de ſoi-même à Dieu; & que la connoiſſance de ſoi-même, qui l'humilie, l'élève par la néceſſité où elle

le met de s'approcher de Dieu, pour trouver en lui un ſoulagement à ſa miſère.

Admirable échelle de la ſainteté, où l'on deſcend en même-temps que l'on monte, & dans la même proportion! Car la véritable élévation de l'homme eſt inſéparable de ſa véritable humiliation. Pour lui, être élevé ſans être humble, c'eſt être ſuperbe; être humble ſans être élevé, c'eſt être malheureux ſans reſſource. Que produiroit en lui la connoiſſance de Dieu la plus ſublime, s'il n'étoit petit à ſes yeux par la connoiſſance de lui-même? Il ſe perdroit dans la hauteur de ſes penſées. Que lui ſerviroit pareillement de connoître l'excès de ſa baſſeſſe & de ſa miſère, s'il n'y trouvoit un contrepoids dans la connoiſſance de Dieu? Il tomberoit infailliblement dans un affreux déſeſpoir. Mais cette double connoiſſance ſert à le rendre ſaint; parce que, pour l'être, il faut ſentir & avouer qu'on n'eſt rien de ſoi-même, & qu'on tient tout de Dieu dans l'ordre de la nature & de la grace, & qu'on attend tout de lui dans l'ordre de la gloire.

Quand je parle de la connoiſſance de Dieu, je n'entends point une connoiſſance abſtraite & purement idéale, telle que l'ont eu les diſciples de Pythagore & de Platon:

ils ſe ſont évanouis dans leurs vaines & ſtériles ſpéculations, & n'en ont été que plus orgueilleux. Connoître Dieu pour le Chrétien, n'eſt pas raiſonner à perte de vue ſur ſon eſſence & ſes perfections, comme un Géomètre raiſonne ſur les propriétés du triangle & du cercle. Beaucoup de Philoſophes, & même de Théologiens, qui ont eu de grandes & belles idées de la nature divine, n'en ont pas été pour cela plus vertueux ni plus ſaints. Mais c'eſt connoître ce que lui-même nous a révélé de la Trinité de ſes perſonnes, & de ce que chacune d'elles a opéré dans notre création, notre rédemption, notre ſanctification : c'eſt connoître ſon domaine, ſa providence, ſa ſainteté, ſa bonté, ſa juſtice, ſa miſéricorde : c'eſt connoître la multitude & l'étendue de ſes bienfaits, la merveilleuſe économie de ſa grace, la magnificence de ſes promeſſes & de ſes récompenſes, la terreur de ſes menaces, & la rigueur de ſes châtiments : c'eſt connoître enfin le culte qu'il exige de nous, les préceptes qu'il nous impoſe, les vertus dont il nous fait un devoir, les motifs par leſquels il nous invite à les pratiquer ; ce qu'il nous eſt, en un mot, & ce qu'il veut que nous ſoyons par rapport à lui.

Voilà la vraie & l'utile connoiſſance de

Dieu ; celle que l'Ecriture-Sainte nous enseigne à toutes les pages ; celle qui est d'obligation pour tous les fidèles, à laquelle ils ne sauroient trop s'appliquer, sans laquelle ils ne peuvent devenir saints, & dont la substance au moins est de nécessité indispensable pour le salut. Voilà quel doit être le grand objet de leurs réflexions, de leurs méditations, & sur quoi ils doivent prier Dieu sans cesse de les éclairer. Qu'ils ne se flattent jamais d'être assez instruits, ni d'avoir assez approfondi une si riche matière. Elle est inépuisable en tout sens : plus on y découvre de choses, plus on voit qu'il en reste à découvrir. C'est un océan qui devient plus profond à mesure qu'on avance ; c'est une montagne dont on ne peut jamais atteindre le sommet, & qui, à mesure qu'on s'élève, découvre aux regards un plus vaste horizon. La connoissance de Dieu croît en nous avec la sainteté : l'une & l'autre peuvent croître à l'infini ; & il ne nous est pas permis de mettre des bornes ni à l'une ni à l'autre.

Connoissance qui ne s'arrête pas à l'esprit ; mais qui va droit au cœur, qui le touche, qui le pénètre, qui le réforme, qui l'ennoblit, qui l'échauffe, qui lui inspire l'amour de toutes les vertus. Celui

qui connoît bien Dieu, ne peut manquer d'avoir une foi vive, une espérance ferme, une charité ardente, une crainte filiale de lui déplaire, une confiance en lui à toute épreuve, une soumission entière à sa volonté. Celui qui connoît bien Dieu, ne trouve point de difficulté dans la fuite du mal & dans la pratique du bien : au-lieu de se plaindre de la rigueur de la loi, il en admire la douceur, il l'aime, il l'embrasse dans toute son étendue ; à ce qui est de précepte, il ajoute ce qui est de perfection. Celui qui connoît bien Dieu, méprise toutes les choses d'ici-bas, & ne les juge pas dignes de son attention : non-seulement il ne s'empresse point d'en jouir ; mais il en use comme n'en usant point, selon le conseil de l'Apôtre ; & passant à travers les objets périssables, il s'avance à grands pas vers les biens éternels. Ce que le monde a de plus attrayant, ne le tente point ; ce qu'il a de plus dangereux, ne le séduit point ; ce qu'il a de plus redoutable, ne l'épouvante point. Son corps est sur la terre ; mais son ame est déjà dans les cieux, par la pensée & le desir.

On puise cette connoissance dans la lecture des Livres Saints, faite avec les dispositions convenables : car combien les lisent sans les entendre, ou ne les entendent

que ſelon la lettre, & n'en pénètrent pas l'eſprit ? Les Saints Livres ſont la ſource de tout ce qu'il a plu à Dieu de nous faire connoître de ſon eſſence & de ſes perfections, de ſes œuvres naturelles & ſurnaturelles, de ſes deſſeins ſur l'homme, de la fin à laquelle il le deſtine, & des moyens propres à l'y conduire. On y voit que Dieu eſt le principe de tout, qu'il gouverne tout, qu'il rapporte tout à ſa gloire, & qu'il a tout fait pour lui-même, ne pouvant ſe propoſer une autre fin : on y voit le plan, l'économie, & la ſuite de la Religion, & comment le ſort des Empires, leur élévation & leur décadence ont une étroite liaiſon avec ce grand objet : pour tout dire en un mot, tout ce qu'il importe à l'homme de ſavoir par rapport à ſon ſalut, tout ce qui eſt capable de le pénétrer de crainte, de vénération & d'amour pour la Divinité, eſt renfermé dans les Ecritures, & ne ſe trouve que là.

On puiſe encore cette connoiſſance dans les écrits des Saints, & dans les ouvrages de piété, qui ne ſont qu'un développement de ce qui eſt contenu dans les Saintes Ecritures, & qui ſont d'autant meilleurs, qu'ils en expliquent mieux le ſens, & en donnent une plus parfaite intelligence.

On la puiſe ſur-tout dans le commerce

immédiat avec Dieu, dans la prière & la méditation. *Approchez-vous de lui*, dit le Prophète, *& vous serez éclairés* (1). Dieu est lumière, & il n'y a en lui aucunes ténèbres; sa présence les fait disparoître de l'ame qui s'unit à lui dans l'oraison. Oui, l'*ame* sort de l'oraison plus instruite de ce qui regarde Dieu, que ne *le sont* les savants avec toutes leurs études. Témoins tant de personnes simples & ignorantes, formées à l'école de Dieu, qui parlent mieux de lui, avec plus d'élévation, plus d'abondance, plus d'onction, que les plus habiles Docteurs, qui ne faisant point oraison, parlent & écrivent des choses de Dieu d'une manière sèche, pénible, sans noblesse, sans chaleur, sans sentiments.

Mais outre cette connoissance, qu'on peut appeller lumineuse, parce qu'elle appartient à l'esprit, il en est une autre toute de goût, & qui est le partage du cœur. Celle-là a quelque chose de plus doux, de plus nourrissant, de plus intime : c'est une certaine expérience que Dieu donne de lui-même & de sa possession. Il semble dire à l'ame : goûte & vois combien douce est ma jouissance. L'avantage de cette con-

(1) Psalm. XXXIII, 26.

noiſſance ſur l'autre, eſt qu'elle attache bien plus fortement la volonté à Dieu. L'ame ici n'agit point ; c'eſt Dieu qui agit en elle, & qui lui communique un foible écoulement de ſa félicité.

Saint Antoine connoiſſoit Dieu de la ſorte, lorſqu'il ſe plaignoit que le ſoleil venoit trop tôt le tirer de ſon oraiſon ; Saint François de même, lorſqu'il paſſoit les nuits entières à répéter, avec une merveilleuſe ſuavité, ces paroles : *mon Dieu & mon tout.* Ce goût de Dieu, cette ſcience expérimentale a été le deſir & le vœu de tous les Saints, & le fruit de leur union avec lui. Pour que Dieu ſe communique ainſi à nous, il faut ſe donner entièrement à lui : car il n'accorde cette grace ſignalée qu'à ſes plus chers amis. Quand nous aurons renoncé à tout, comme Saint François ; quand Dieu ſera, comme à lui, notre unique bien ; alors nous pourrons dire avec autant de vérité & de ſentiment que lui : *mon Dieu & mon tout.*

D'expliquer ce que c'eſt que ce goût divin, la choſe eſt impoſſible ; ce qui s'arrête au cœur, ne préſente aucune idée à l'eſprit, & ne ſe rend point par les paroles : comment le pourroit-on à l'égard des choſes ſurnaturelles, puiſque même dans les naturelles, les expreſſions nous

manquent pour tout ce qui eſt de goût & de ſentiment ? Dire que ce ſont des rêveries & des imaginations, parce qu'on n'a rien éprouvé de ſemblable, c'eſt comme ſi l'on nioit les impreſſions de l'amour profane ſur le cœur, parce qu'on n'a point reſſenti les effets de cette paſſion. Ce qui eſt de certain, eſt que ce goût de Dieu élève l'ame beaucoup plus que ne font toutes les lumières, qu'il la rend capable des plus hauts deſſeins, & des plus grands ſacrifices.

La connoiſſance de nous-mêmes n'eſt pas moins précieuſe, ni moins néceſſaire à la ſainteté que celle de Dieu. Se connoître, c'eſt ſe rendre juſtice; c'eſt s'eſtimer préciſément ce qu'on vaut, & ce qu'on eſt par ſoi-même; c'eſt ſe voir comme Dieu nous voit. Or, que voit Dieu en nous? Néant & péché, rien de plus. Il n'y a que cela qui nous appartienne; le reſte vient de Dieu & doit lui être attribué. Quelle profonde humilité, quel mépris, quelle haine de ſoi-même n'inſpire pas une telle connoiſſance !

Je ne ſuis que néant par mon fonds. De toute éternité je n'étois pas; & nulle raiſon ne me demandoit que j'exiſtaſſe, ni que je fuſſe ce que je ſuis. Mon exiſtence eſt un pur effet de la volonté de Dieu : il me

l'a donnée telle qu'il lui a plu. C'eſt lui qui me la conſerve ; & ſi ſa main puiſſante ne me ſoutenoit à chaque inſtant, je retomberois dans le néant. Mon ame, mon corps, les bonnes qualités de l'un & de l'autre ; ce qu'il y a d'aimable & d'eſtimable en ma nature, je tiens tout cela de Dieu. C'eſt ſur ce fonds que l'éducation a travaillé ; & tout conſidéré ; cette éducation eſt encore plus un don de Dieu, qu'un fruit de mon induſtrie & de mon application.

Non-ſeulement ce que je ſuis, mais ce que je poſsède, les créatures dont je jouis, tout ce qui m'environne, tout ce que je rencontre quelque part que j'aille, tout cela eſt encore de Dieu, & deſtiné à mon uſage. Je ne ſuis que néant ; & hors Dieu, tout eſt néant comme moi. Que puis-je donc aimer & eſtimer en moi, & dans tout le reſte ? Rien que ce que Dieu y a mis ; c'eſt-à-dire qu'en tout ce qui n'eſt rien de ſoi, & n'eſt quelque choſe que par la volonté de Dieu, je ne dois rien aimer, rien eſtimer que Dieu & ſes dons. Voilà déjà un beau fondement d'humilité, de mépris de ſoi-même & de toutes les créatures.

Mais ceci n'eſt encore rien. Je ſuis péché par ma volonté, par l'abus que j'ai fait de

de ce qu'il y a de plus excellent en moi, de ma liberté. Qu'eſt-ce à dire, je ſuis péché ? C'eſt-à-dire, en premier lieu, par le fond de mon être, & par cela même que je ſuis tiré du néant, j'ai le malheureux pouvoir d'offenſer Dieu, de me rendre ſon ennemi, de me ſouſtraire à ſa loi, de manquer à mes devoirs les plus eſſentiels, de m'écarter pour toujours de ma fin dernière : pouvoir tellement inhérent à ma qualité de créature, que rien ne l'en peut ſéparer : pouvoir de pécher, qui depuis la chûte d'Adam, eſt devenu une tendance, une forte inclination au péché, parce que j'ai perdu par ſa faute, le parfait équilibre de ma liberté, dans lequel ſans cela, j'aurois été créé.

C'eſt-à-dire, en ſecond lieu, depuis que j'ai l'uſage de la raiſon, j'ai péché réellement, je me ſuis rendu coupable d'un grand nombre d'offenſes plus ou moins griéves : car qu'ils ſont rares ceux qui ont conſervé l'innocence qu'ils ont reçue au baptême ! & pour ce qui eſt des fautes vénielles, qui ſont toujours un très-grand mal, la plus éminente ſainteté n'en eſt pas exempte.

C'eſt-à-dire, en troiſième lieu ; il n'eſt pas de péché, quelque énorme qu'il ſoit, que je ne ſois capable de commettre, ſi je ne ſuis toujours ſur mes gardes, & ſi

Dieu ne m'en préſerve. Que faut-il pour cela ? Une occaſion, une tentation, une infidélité à la grace, qui entraînera après ſoi les ſuites les plus funeſtes. Telle eſt l'idée qu'ont eu d'eux-mêmes les plus grands Saints ; & l'on ne ſe trompera pas en penſant de ſoi la même choſe après eux.

C'eſt-à-dire, en quatrième lieu, qu'étant une fois tombé, je ſuis dans une impuiſſance abſolue de me relever de ma chûte par mes ſeules forces, & de concevoir un repentir ſincère de mon péché. Si Dieu ne m'ouvre les yeux, s'il ne touche ma volonté, s'il ne me tend une main ſecourable, c'eſt fait de moi ; je multiplierai, j'accumulerai mes crimes, j'en fuirai les remèdes, je m'endurcirai, je mourrai dans l'impénitence. Et ce malheur effroyable eſt toujours à craindre pour moi, à quelque degré de vertu que je ſois parvenu.

Ce n'eſt pas tout : à cette malheureuſe inclination au mal ſe joint une égale répugnance au bien. Toute loi me gêne, & me ſemble une atteinte donnée à ma liberté : tout devoir m'eſt pénible ; tout acte de vertu me coûte des efforts. Bien plus ; je ſuis incapable par moi-même, de toute œuvre ſurnaturelle, même d'en avoir la penſée, d'en former le deſir : j'ai toujours beſoin d'une grace actuelle, *qui*

m'inſpire la bonne action, & qui m'aide à la faire.

Dans cet état, qui eſt celui de tous les moments de ma vie, quels ſentiments avantageux puis-je avoir de moi-même? De quoi puis-je me glorifier, & quel ſujet n'ai-je pas de me confondre & de m'anéantir?

Telle eſt la connoiſſance que me donne de moi la foi jointe au ſentiment intérieur & à l'expérience. Qu'il s'en faut bien que la ſeule philoſophie, même la plus pure & la plus ſaine, m'apprenne à me connoître ainſi! L'homme a toujours été le grand objet de l'étude & des réflexions des philoſophes: mais le plus beau génie, avec toute ſa pénétration & toutes ſes recherches, ne peut parvenir à ſe bien connoître: & c'eſt à mon avis, ce qu'il y a de plus humiliant pour nous. Si la foi ne m'éclaire, la raiſon ſeule ne me dira jamais que je ſuis ſorti du néant, & que Dieu eſt mon créateur: elle ne l'a dit à aucun philoſophe de l'antiquité; ils ont ignoré ce premier rapport entre l'homme & Dieu, qui eſt le fondement de tous les autres. Et dans quels embarras ne les a pas jeté cette ignorance ſur l'origine de l'homme? Quelles étranges abſurdités n'ont-ils pas débitées à ce ſujet? Nos moder-

nes incrédules, qui ont eſſayé de philoſopher ſur le même objet, ſans avoir égard aux lumières de la révélation, n'ont-ils pas donné dans de pareilles abſurdités, ou dans de plus grandes ?

Pour ce qui eſt de notre inclination au mal, & de notre répugnance au bien, de cette défectibilité inhérente à la créature, de la nature du péché conſidéré par rapport à Dieu, & de la néceſſité de la grace ; la philoſophie la plus religieuſe n'a entrevu que très-foiblement quelques-uns de ces points ; elle n'a eu d'idées juſtes ſur aucun, & ſur la plupart elle a été plongée dans les plus épaiſſes ténèbres.

Qu'a-t-elle donc connu en cette matière ? Ce qu'il n'eſt pas poſſible d'ignorer, les maux qui aſſiégent notre vie, la foibleſſe de l'enfance, les infirmités de la vieilleſſe, les défauts naturels de l'eſprit & du corps, les paſſions, leur tyrannie & leurs déſordres, la néceſſité de mourir à tout âge, ſans ſavoir néanmoins ce que l'homme devenoit après la mort. Connoiſſance triſte, affligeante, déſeſpérante, qui a porté le plus grand nombre des philoſophes à ſe plaindre hautement de la nature, & à l'accuſer de nous avoir traités en injuſte marâtre ! Ils avoient raiſon, s'ils n'en ſavoient pas davantage ; & le ſort de l'homme devoit leur paroître

d'autant

d'autant plus déplorable, qu'ils ne voyoient nul remède à ses maux, ni dans leurs vains systêmes, ni dans la fausse Religion du peuple.

Cependant toute désolante qu'étoit cette connoissance, elle les révoltoit plutôt qu'elle ne les humilioit; parce qu'en effet elle étoit trop imparfaite, & que d'une part elle n'alloit pas jusqu'au fond de notre misère, tandis que d'autre part elle ne présentoit aucun contrepoids au peu qu'elle en découvroit.

Il n'en est pas ainsi de notre sainte Religion. En même-temps qu'elle rabaisse l'homme à ses propres yeux, qu'elle l'humilie profondément, qu'elle le réduit au néant & au-dessous du néant, elle le soutient, elle le console, elle ranime son espoir, & lui montre en Dieu, les plus grands motifs de confiance. Bien plus; elle lui inspire une haute idée de lui-même, en lui dévoilant sa véritable grandeur, la noblesse de ses facultés, ses rapports intimes avec Dieu, la sublimité de sa destination, les attentions paternelles de la Providence, l'inestimable bienfait de la Rédemption, le prix que son ame a coûté à un Dieu fait homme. Elle lui apprend même à respecter son corps, comme le temple de Dieu, & destiné à partager un jour, par

une glorieuſe réſurrection, l'éternelle félicité de l'ame.

Telles ſont les lumières que la Religion nous donne ſur l'homme; lumières sûres, appuyées ſur les preuves inébranlables de la révélation; lumières vives & pénétrantes, qui augmentent ſans ceſſe par l'étude & la pratique de la Religion; lumières qui écraſent l'orgueil humain, lorſqu'on examine ce qu'on eſt en ſoi, & qui élèvent les ſentiments, lorſqu'on s'enviſage dans les deſſeins de Dieu.

Mais, outre les motifs d'humilité que fournit la méditation de l'Evangile & la pratique de ſa morale, que Dieu a bien d'autres moyens d'humilier juſqu'au centre ceux qu'il deſtine à une haute ſainteté! Il leur fait éprouver que leur eſprit n'eſt que ténèbres, leur volonté que foibleſſe; que leurs plus fermes réſolutions ne tiennent à rien, qu'ils ſont incapables par tous leurs efforts, de ſe corriger du moindre défaut, ou de faire le plus petit acte de vertu. Il permet qu'ils ſentent d'extrêmes répugnances pour leurs devoirs; que les exercices de piété leur ſoient pénibles, & preſque inſupportables par les dégoûts, les ſéchereſſes, les ennuis qui les y aſſiégent; que les paſſions qu'ils croyoient amorties, ſe réveillent, & leur ſuſcitent

d'étranges combats ; que le Démon les tente en mille manières, & qu'ils soient livrés en apparence à toute la malice & la corruption de leur cœur : en sorte qu'ils ne voient en eux que péché, & qu'inclination violente au péché. Il leur montre à la lumière de son infinie sainteté, combien leurs motifs sont impurs, & leurs vues intéressées ; combien leurs bonnes œuvres sont souillées par l'amour-propre & leurs vertus infectées de son poison. Il leur reproche mille négligences, mille lâchetés, mille infidélités, des recherches continuelles d'eux-mêmes, des secrets desirs d'être estimés des autres, de vaines complaisances, des respects humains : que sais-je enfin ? il les réduit à se mépriser, à se haïr, à se regarder comme des monstres d'ingratitude, par l'abus des graces, dont ils se reconnoissent coupables.

Pour les rabaisser encore plus à leurs yeux ; il feint d'être indigné contre eux ; il les dépouille de tous les dons, de toutes les graces sensibles & apperçues, & les laisse dans la plus honteuse nudité, qu'ils ne voient qu'avec horreur, & ne peuvent pourtant s'empêcher de voir. Il paroît même se retirer d'eux & les abandonner ; & d'autre part, il permet qu'on suspecte leur piété, qu'on la taxe d'hypocrisie ;

qu'on les calomnie, qu'on les perſécute: il le permet non-ſeulement de la part des méchants & des Chrétiens ordinaires, mais de la part des perſonnes vertueuſes, d'une grande capacité & d'une vie exemplaire, qui, en les décriant & les maltraitant, s'imaginent rendre gloire à Dieu. Jéſus-Chriſt, le Saint des Saints, a voulu, comme victime du péché, porter ces excès de confuſion & d'opprobre, & encore de plus grands; & voilà les faveurs ſpéciales qu'il réſerve à ſes plus chers amis. C'eſt ainſi que les conſommant dans l'humilité, il couſomme leur ſainteté, & les met à couvert de toute tentation.

Montons donc & deſcendons par cette merveilleuſe échelle de la connoiſſance de Dieu & de nous-mêmes: montons auſſi haut, & deſcendons auſſi bas que nous le pourrons, avec l'aide de la grace; & quand nous aurons fait les derniers efforts, prions Dieu que, par des moyens connus de lui ſeul, il nous élève & nous abaiſſe encore davantage. Au reſte, plus on monte en effet, moins on croit monter; & plus on deſcend, moins on croit deſcendre: ceci paroît un paradoxe; rien n'eſt pourtant plus vrai. Plus on avance dans la connoiſſance de Dieu, plus on trouve que les ſentiments qu'on a de lui, ſont au-deſſous

de ce qu'il eſt & de ce qu'il mérite. Pareillement, plus on s'enfonce dans la connoiſſance de ſoi-même, plus on eſt porté à juger qu'on ne ſe hait pas, qu'on ne ſe mépriſe pas aſſez. De cette manière, on eſt élevé & humble; c'eſt-à-dire, on eſt ſaint ſans ſe croire tel.

IIe MAXIME.

Donner à Dieu ſa liberté,
Afin qu'il en diſpoſe en maître :
N'avoir point d'autre volonté
Que celle du Souverain Être.

POUR faire bien entendre ce que j'ai à dire dans le développement de cette maxime, je crois néceſſaire d'établir d'abord quelques principes, dont la vérité eſt inconteſtable.

Dieu nous ayant créés avec la raiſon & l'intelligence, capables de le connoître & de l'aimer; nous ayant deſtinés à jouir éternellement de cette connoiſſance & de cet amour, a voulu qu'un tel bonheur fût pour nous une récompenſe, & par conſéquent qu'il fût mérité. Dans ce deſſein,

il nous a placés ſur la terre pour un temps, dont lui ſeul connoît le terme, & nous a doués de la liberté; c'eſt-à-dire, de la faculté de diſpoſer, à notre gré, de nos actions, afin qu'étant faites par notre choix, elles fuſſent ſuſceptibles de mérite ou de démérite, de louange ou de blâme, de récompenſe ou de châtiment. Le mérite, la louange & la récompenſe ſont donc attachés à l'accompliſſement libre des devoirs que Dieu nous a impoſés; & le démérite, le blâme, le châtiment ſuivent la violation libre de ces devoirs.

La liberté priſe en ſoi, & abſtraction faite du ſujet en qui elle réſide, ne renferme pas eſſentiellement le pouvoir de faire le bien ou le mal; autrement Dieu, qui eſt ſouverainement libre, ne le ſeroit pas, ne pouvant jamais ni vouloir, ni faire le mal. Le pouvoir de faire le mal ne vient donc pas en nous de la liberté; mais de deux autres cauſes, dont l'une eſt, qu'étant néceſſairement dépendants de Dieu d'une dépendance morale, nos actions ont dans ſa volonté, une règle qu'elles doivent ſuivre; en ſorte qu'elles ſont bonnes moralement, ſi elles y ſont conformes; & moralement mauvaiſes, ſi elles s'en écartent; & l'autre, qu'étant défectibles par le fond même de notre nature, il peut

arriver que dans notre conduite nous nous écartions de cette règle. De ces deux causes, combinées avec le libre arbitre qui nous rend simplement maîtres de nos actions, vient ce fatal pouvoir de mal faire, qu'on ne peut, sans injustice & sans blasphême, accuser Dieu de nous avoir donné. A la vérité, il dépendoit de lui d'en empêcher l'effet; mais nulle raison ne l'y obligeoit; & sa sagesse suprême a jugé plus à propos de le permettre, parce qu'il ne pouvoit préjudicier à sa gloire.

La plus parfaite liberté est, sans contredit, celle de Dieu, qui ne peut vouloir que le bien. Ainsi, plus notre liberté approchera de la sienne, plus elle approchera de la perfection : au contraire, plus elle s'en éloignera, plus elle sera imparfaite. La volonté de pécher est donc un défaut & un abus de la liberté; & plus cette volonté est forte, plus elle est passée en habitude, plus aussi ce défaut est grand.

Il est évident que tout notre desir doit être de n'abuser jamais de notre liberté, & de la rendre, le plus qu'il est possible, semblable à celle de Dieu, par l'amour du bien & la haine du mal. Plus nous serons moralement nécessités au bien, plus nous serons libres comme Dieu, qui y est nécessité par sa nature : plus nous serons

moralement néceſſités au mal, plus notre liberté ſera enchaînée. Voilà pourquoi Saint Paul dit que la volonté, lorſqu'elle ſe livre au mal, devient eſclave du péché; qu'au contraire, étant délivrée du péché, elle devient eſclave de la juſtice (1). Double eſclavage, dont le premier dégrade la liberté, & le ſecond l'élève & la perfectionne : car Dieu lui-même eſt, ſi l'on peut parler ainſi, eſclave de la juſtice; il l'eſt infiniment plus que nous ne pouvons l'être; & c'eſt dans cet eſclavage que conſiſte ſa ſuprême liberté. Si l'expreſſion d'eſclavage n'eſt pas juſte par rapport à lui, cela vient de ce qu'il eſt à lui-même ſa règle, & qu'il ne connoît d'autre loi que ſa volonté. Jéſus-Chriſt diſoit aux Juifs, dans le même ſens que l'Apôtre : *Quiconque commet le péché, eſt eſclave du péché*, & il ajoutoit : *Si donc le Fils vous délivre, vous ſerez vraiment libres* (2).

Or la grace ſeule peut, nous affranchir de l'eſclavage du péché, & nous aſſurer la vraie liberté ; d'où il ſuit que plus la volonté s'aſſujettira à la grace, plus elle fera tout ce qui dépend d'elle pour s'en rendre abſolument, pleinement & conſ-

---

(1) Rom. VI, 17, 18.
(2) Joan. VIII, 34, 36.

tamment dépendante, plus elle ſera libre. Sa parfaite délivrance n'aura lieu qu'au Ciel, où elle ſera pour jamais confirmée dans le bien. Mais, ici-bas, quelque ſoumiſe qu'elle ſoit à l'empire de la grace, elle eſt toujours expoſée au danger d'en ſecouer le joug, & elle doit toujours l'appréhender.

Ce malheur ſera d'autant plus à craindre pour la volonté, qu'elle demeurera plus maîtreſſe de diſpoſer d'elle-même; & il ſera d'autant moins à craindre, qu'elle ſe ſera plus franchement abandonnée à la diſpoſition de Dieu. Ainſi, tout conſiſte pour elle à ſe remettre entre les mains de Dieu, à n'uſer de ſon activité propre, que pour parvenir à être plus dépendante de lui; à laiſſer la grace agir librement ſur elle, en toute occaſion, & dans toute l'étendue de ſon opération, ne ſe réſervant de force que pour y correſpondre par une entière fidélité.

Ces principes poſés, il eſt clair que le don de ſa liberté, dont parle la Maxime, eſt la même choſe que la dévotion, ou le dévouement à Dieu; car on ne peut entendre par ce dévouement, qu'un engagement qu'on prend de renoncer à ſa volonté, pour ſuivre en tout celle de Dieu. Ce don de la liberté peut ſe faire en deux manières, dont l'une dépend de nous, &

l'autre dépend de Dieu. Il dépend de nous, en retenant l'exercice de notre liberté, de nous propoſer fermement de l'aſſujettir aux inſpirations de la grace, & d'être fidèles à ce bon propos. Il dépend de Dieu de ſe rendre en effet maître de notre liberté, au moyen de la ceſſion que nous lui en faiſons, de la gouverner immédiatement par lui-même, & ſans lui faire violence, de la tenir captive ſous ſon domaine. Delà deux manières de ſervir Dieu, dont l'une ſe nomme la voie active, & l'autre la voix paſſive : toutes deux bonnes, toutes deux agréables à Dieu, toutes deux intérieures, toutes deux propres à former des Saints.

En ſuivant la première voie, le Chrétien emploie à ſa ſanctification les facultés que Dieu lui a données, ſa mémoire, ſon entendement, ſa volonté. C'eſt lui-même qui les exerce, & qui les met en œuvre. Quoique ſous la direction de la grace, dont il eſt réſolu de ne pas s'écarter, il conſerve néanmoins toujours le domaine de ſa liberté, délibérant, jugeant, choiſiſſant, ſe déterminant par ſon propre mouvement, en tout ce qui regarde l'affaire de ſon ſalut. Il ſe pénètre des vérités de l'Evangile par la méditation; il s'y affectionne par les efforts de ſa volonté;

il se les applique, & en tire des conséquences pour sa conduite; il forme des résolutions, & tâche de les mettre en pratique; il se sert de pieuses méthodes, de saintes industries que l'esprit de Dieu lui suggère, ou qu'il trouve dans les bons livres & dans les exemples des Saints. C'est ainsi que, par des réflexions continuelles sur lui-même, & par une application soutenue, jointe au secours qu'il tire de la prière, de l'usage des Sacrements, & des bons conseils, il parvient à se corriger de ses vices & de ses défauts, & à acquérir les vertus Chrétiennes.

La plupart de ceux qui travaillent sérieusement à leur salut, marchent par cette voie, qui est la plus commune, & celle qu'enseignent les livres de piété le plus en usage parmi les fidèles. Delà tant de méthodes, tant d'exercices, tant de pratiques, soit pour apprendre à méditer, soit pour entendre saintement la Messe, soit pour se bien confesser & bien communier. C'est toujours par cette voie qu'il faut commencer, à moins d'un attrait particulier; il y faut marcher constamment, & n'en jamais sortir, si Dieu lui-même ne nous en tire. Qu'on remarque bien ce point, qui est de la dernière importance,

qui obvie à bien des illuſions, & qui ſape le Quiétiſme par le fondement.

On entre dans la voie paſſive, lorſqu'on ſe ſent attiré au-dedans par une opération également douce & forte de la grace, qui pour donner lieu à ſon action, nous porte à ſuſpendre la nôtre : lorſqu'on eſt pouſſé intérieurement à rendre Dieu le maître abſolu de notre cœur, à lui faire un don irrévocable de notre liberté, à renoncer entre ſes mains, au domaine naturel que l'homme a ſur lui-même, afin qu'il nous gouverne par ſon adorable volonté. Par ce tranſport, Dieu prend poſſeſſion des puiſſances de l'ame ; il agit ſur elles, & les fait agir à ſon gré ; & l'homme ne fait que ſuivre, toujours librement, le mouvement qui lui eſt imprimé. Il ſe tient dans la diſpoſition générale de faire à chaque moment, ce que Dieu veut ; & Dieu, par une inſpiration ſecrète, lui fait connoître à meſure, ce qu'il deſire de lui : bien entendu pourtant que, ſous prétexte d'inſpiration, jamais on ne ſe ſouſtrait à l'obéiſſance qu'on doit à l'Egliſe, à ſa règle, à tous ceux qui ont ſur nous quelque autorité : au contraire, il n'eſt point d'ames plus dociles, plus ſoumiſes que celles qui marchent par cette voie.

Ici donc tout l'exercice de la liberté humaine, par rapport aux choſes intérieures (car c'eſt uniquement de celles-là que je parle), conſiſte à ſeconder la motion divine, & à ne jamais la prévenir. Dès qu'on lui réſiſte, ou qu'on la prévient, on agit par l'impreſſion du propre eſprit : le Chrétien eſt alors ſous la main de Dieu, comme un inſtrument ſur qui & par qui il opère. Ce n'eſt pas toutefois un inſtrument purement paſſif, mais un inſtrument qui conſent, qui coopère par ſa propre action, ſouvent avec une extrême répugnance, & en ſe faiſant la dernière violence. La comparaiſon de l'enfant écrivant ſous la main du maître qui conduit la ſienne, repréſente très-bien l'action principale de Dieu, qui meut & dirige la volonté, & l'action ſecondaire de la volonté qui obéit à l'impreſſion qu'elle reçoit.

Il eſt aiſé maintenant de concevoir pourquoi cette voie eſt appellée paſſive, & en quoi elle diffère de la voie active. Dans celle-ci, les puiſſances de l'ame, toujours aidées de la grace, s'exercent, pour ainſi dire, d'elles-mêmes, & par leur propre reſſort : c'eſt l'enfant qui écrit ſur les exemples du maître, ſous ſes yeux, & ſuivant ſes inſtructions. On choiſit l'objet ſur lequel on veut réfléchir ; on y ap-

plique ſes diverſes facultés ; on forme des raiſonnements, on produit des affeƈtions, on examine, on délibère, on conſulte avec ſoi-même ſur le parti qu'on doit prendre; on pèſe les raiſons, & l'on ſe détermine. Tout cela eſt aƈtif, comme l'on voit.

Dans celle-là on agit auſſi; mais l'action de Dieu donne le branle à la nôtre. On ſe tient librement attentif, ſouple & docile à la motion divine, comme l'enfant ſoumet librement ſa main à celle du maître, dans l'intention d'en exécuter tous les mouvements. Mais de même que cet enfant, quoiqu'il ait la faculté d'écrire, attend que le maître la mette en exercice ; ainſi les puiſſances de l'ame, liées & ſuſpendues, ne s'exercent que ſur l'objet auquel Dieu les applique, & autant qu'il les applique. Leurs opérations ſont alors plus ſimples, plus intimes, & par cette raiſon moins apperçues : ce qui fait que ſouvent on croit ne point agir, quoiqu'on agiſſe en effet.

L'ame ſi aƈtive, & ſi inquiète de ſa nature, ſubjuguée par l'aƈtion divine qui l'attire au repos, ſe trouve dans un calme habituel. Dans l'oraiſon, nul objet diſtinƈt ne ſe préſente à l'eſprit : il n'a, pour l'ordinaire, qu'une vue générale, obſcure & confuſe.

Le goût de la préſence de Dieu n'eſt qu'un ſentiment paiſible & continu, qui ne s'exhale point en affections marquées. Le cœur eſt nourri, mais ſans effort de ſa part : Dieu lui préſente le ſein, & il en tire ſon aliment, par une action auſſi ſimple, auſſi aiſée que celle de l'enfant qui tette ſa mère. C'eſt la comparaiſon de Sainte Thérèſe, & après elle, de Saint François-de-Sales. Si l'on parle, ſi l'on écrit des choſes de Dieu, c'eſt ſans préméditation : lui-même met à la bouche & ſous la plume, ce qu'il veut qu'on diſe : après, on y penſe plus, on ne s'en ſouvient plus. On ne s'étudie point à déraciner tel défaut, ni à acquérir telle vertu par tel ou tel moyen ; mais Dieu, par ſon action continuelle ſur l'ame, par les pratiques qu'il en exige, par les épreuves intérieures & extérieures où il la met, la purifie inſenſiblement de ſes défauts, & lui imprime les différentes vertus, qu'il lui fait exercer dans les occaſions, ſans qu'elle y ſonge, & même ſans qu'elle penſe les avoir.

Il y a plus d'infus dans cette voie, & plus d'acquis dans l'autre ; tellement cependant, que ce qui eſt infus, eſt auſſi acquis à ſa manière, parce qu'il en coûte pour le conſerver & pour l'accroître.

Je ne parle ici que de la voie paſſive

ordinaire, autrement nommée la voie de foi nue. L'extraordinaire, qui est très-rare, est celle où l'on a des extases, des ravissements, des révélations, des visions, & d'autres faveurs semblables; & où l'on éprouve de la part du Démon, des obsessions, des vexations, & divers tourments d'esprit & de corps. Je n'en dirai rien, parce qu'on ne doit ni la desirer, ni l'appréhender, ni être curieux de savoir ce qui s'y passe, ni lire les livres qui en traitent, hors du besoin pour conduire les autres.

Telle est en gros la différence de la voie active & de la voie passive. Tout le monde peut & doit marcher dans la première, avec la grace ordinaire; il n'appartient qu'à Dieu d'introduire dans la seconde. Il est vrai cependant que beaucoup d'ames n'entrent pas dans celle-ci, ou ne continuent pas d'y marcher, par leur pure faute: il est encore vrai que, dans l'intention de Dieu, la première serviroit très-souvent de disposition à la seconde, si l'on correspondoit plus fidellement à la grace, si l'on avoit plus de générosité, plus de courage, plus de simplicité; si l'on pouvoit consentir à se dépouiller entièrement du propre esprit; & si mille faux préjugés dont on est imbu, n'en fermoient l'entrée.

Comme cette voie a ſur l'autre de très-grands avantages pour notre ſanctification, puiſque c'eſt Dieu qui s'en charge, & qui y travaille immédiatement par lui-même : il importe extrêmement de ſe défaire des préventions qu'on a contr'elle, & de ne rien négliger de ce qui peut nous en ouvrir la porte ; car je ſuis perſuadé que Dieu y appelle plus d'ames qu'on ne penſe. Il ne s'agit que de bien connoître les marques de cet appel, & de s'y rendre avec docilité.

Les uns y ſont conviés par un attrait intérieur, dès leurs premiers ans : on en voit la preuve dans la vie d'un grand nombre de Saints. Si l'on ſuivoit cet attrait, ſi des parents vertueux, & ceux qui élèvent la jeuneſſe, au-lieu de le combattre, le favoriſoient, & écartoient ſoigneuſement tout ce qui lui eſt contraire : ſi les Confeſſeurs s'attachoient à cultiver les premières ſemences de la grace, & à développer ce germe de vie intérieure ; le nombre des ames conduites par l'eſprit de Dieu ſeroit incomparablement plus grand, ſurtout parmi les perſonnes du ſexe, que leur éducation paiſible & retirée, ſans parler de leurs diſpoſitions naturelles, rend plus propres aux opérations divines. La première innocence, où l'ame eſt ſimple,

docile, dégagée de préjugés, est sans contredit la plus favorable au parfait dévouement ; & si l'on s'étudioit à y disposer de bonne heure les enfants, par des leçons proportionnées à leur âge, avec la souplesse, la dextérité & la patience nécessaires, on tireroit pour la suite, de merveilleux fruits d'une pareille éducation.

D'autres, dans un âge plus avancé, après avoir marché plus ou moins longtemps par la voie commune, s'apperçoivent qu'ils ne peuvent plus appliquer leur esprit à la méditation, ni même produire les affections qu'ils produisoient auparavant ; ils prennent du dégoût pour les méthodes qu'ils avoient suivies jusques-là. Je ne sais quoi les porte à suspendre toute action à l'oraison : Dieu même les y invite, par la paix & le calme qu'il leur fait goûter. Quand cette disposition n'est point passagère, mais qu'elle persévère, malgré les tentatives réitérées qu'on fait pour suivre la première route, c'est une marque infaillible que Dieu veut s'emparer de ces ames, & les introduire dans la voie passive.

D'autres y sont préparés par des troubles, des agitations, des tentations, des renversements qu'ils ne peuvent concevoir ni expliquer. Dieu, voulant rélever dans

leur cœur, un nouvel édifice, ébranle l'ancien, l'abat & le détruit jufqu'aux fondements. C'eft à un Confeffeur expérimenté, de démêler ce deffein de Dieu, & de déterminer ceux qui font dans cet état de crife, à faire généreufement le facrifice d'eux-mêmes, & à fe livrer, fans réferve & fans retour, à la volonté divine. Ce facrifice fait, le trouble ceffe, l'ame éprouve une paix qui lui étoit inconnue, & elle entre dans une région nouvelle.

Il en eft qui, vivant d'ailleurs dans la piété, font mécontents d'eux-mêmes & de leur état, fentent que Dieu demande d'eux autre chofe, & cherchent, fans pouvoir dire ce qu'ils cherchent. Une occafion ménagée par la Providence les adreffe enfin à un homme qui, fans les connoître, & fans trop favoir pourquoi, leur parle dès la première fois, de la vie intérieure. A ce mot, leurs inquiétudes ceffent, les voilà tranquilles & fatisfaits; ils ont trouvé, lorfqu'ils s'y attendoient le moins, ce qu'ils cherchoient depuis long-temps.

Ce ne font pas feulement des juftes, mais encore des pécheurs, & même de grands pécheurs, que Dieu appelle à la voie paffive. Les uns, au moment de leur converfion, font tout-à-coup transformés par la grace, & deviennent d'autres hom-

mes ; comme une Magdelène, un St Paul une Marie d'Egypte, un Auguſtin. Les autres, après avoir paſſé pluſieurs années dans les exercices de la pénitence, sont élevés par degrés à une ſublime contemplation. Ce qu'on auroit peine à croire, & qui eſt pourtant vrai, le changement ſubit & merveilleux que la miſéricorde divine opère dans les pécheurs, eſt, pour l'ordinaire, plus parfait & plus ſolide que celui des juſtes. Pénétrés de leurs misères, & de l'excès des bontés de Dieu, ils ſe donnent à lui plus généreuſement, ils s'humilient plus profondément des faveurs qu'ils en reçoivent, ils ſoutiennent plus courageuſement les épreuves par leſquelles il les purifie. De quels efforts n'eſt pas capable une grande ame qui, par un trait de miſéricorde infinie, ſe voit tirée des abymes de l'Enfer, & qui, de l'empire du Démon, paſſe ſous le domaine de Dieu?

Tous ces hommes, tant juſtes que pécheurs, qui ont marché dans la voie paſſive, n'y ſont entrés que par le ſacrifice qu'ils ont fait à Dieu de leur liberté, afin qu'il en diſposât abſolument ; ils lui ont dit, comme Saul terraſſé : *Seigneur, que voulez-vous que je faſſe ?* Ordonnez : je ne ſuis plus à moi, je vous appartiens déſormais. Ils n'ont pu y entrer autrement ; car

)ieu ne prend que ce qu'on lui donne : la iolence qu'il fait à l'ame, en ce moment, ſt toujours douce, & pour ſe rendre maître 'un cœur, il attend ſon conſentement.

Au reſte, que peut-on appréhender, en e donnant ainſi à Dieu ? Quel eſt l'objet le ſes tendres invitations, de ſes vives & reſſantes ſollicitations, ſinon notre bien, iotre vrai bien, qu'il connoît infiniment nieux que nous, qu'il deſire plus ardemnent, qu'il peut ſeul nous procurer ? Notre alut n'eſt-il pas incomparablement plus aſſuré entre ſes mains qu'entre les nôtres ? Lui :onfier ſans réſerve, nos plus chers intérêts, i'eſt-ce pas les garantir de tous les dangers uxquels ils ſeroient expoſés de notre part & de celle du Démon ? Eſt-il quelqu'un l'aſſez puiſſant pour ravir notre ame à)ieu, après qu'il en a accepté le don, ſi :lle n'a point la lâcheté & l'infidélité de ſe eprendre ? Eſt-il un moyen plus efficace our déterminer Dieu à prendre ſoin de ious, que de nous abandonner à lui ?

Au fond, que pouvons-nous pour ious ſauver, que ce que Dieu nous fait ouvoir ? De qui avons-nous à craindre & i nous défier ? Eſt-ce de lui, ou de nous ? Notre liberté eſt, ſans contredit, l'inſtrunent de notre bonheur, ou de notre malheur éternel : mais, tant que nous nous en

réserverons la disposition, ne courrons-nous pas toujours le risque d'en abuser? Serons-nous également exposés, quand nous l'aurons remise à Dieu, afin qu'il la captive & l'enchaîne par les doux liens de sa grace? Craignons-nous qu'il n'en use malgré nous, & que ce qu'il desirera de nous, il ne sache pas nous amener à le vouloir? Et si nous le voudrons en effet très-librement, qu'appréhendons-nous de l'empire d'un maître qui ne doit rien exiger de nous, que ce que nous consentirons à lui accorder?

Quel usage d'ailleurs plus noble, plus glorieux pour lui, plus conforme aux vues éternelles de son amour, pouvons-nous faire de cette liberté, le plus précieux de nos biens, que de nous rendre ses esclaves volontaires, de nous assujettir irrévocablement à lui, & de l'inviter à exercer sur nous, toute la plénitude du domaine qui lui appartient? Quels actes héroïques d'hommage, de foi, d'amour, de confiance, d'abandon, ce sacrifice ne renferme-t-il pas? Et pourvu qu'il se soutienne jusqu'à la fin; pourvu que la victime s'étant une fois offerte en holocauste au bon plaisir de Dieu, se laisse paisiblement immoler, à quoi peut aboutir cette immolation, qu'à procurer à Dieu, la plus grande gloire, &

nous aſſurer la plus grande récompenſe? Donner à Dieu ſa liberté, c'eſt en faire ſur terre, le même uſage que les bienheureux en font dans le Ciel.

Il eſt vrai que l'amour-propre s'oppoſe de toute ſa force, à ce ſacrifice : il frémit d'horreur, au ſeul mot de dévouement entier, & ſans réſerve, de ſoi-même à Dieu. Quoi ! ne pouvoir plus diſpoſer de ſoi en rien ! n'être plus maître d'une penſée, d'un regard, d'une parole ! s'obliger à ſuivre la grace en tout ce qu'elle exigera de nous ! s'engager dans les routes obſcures de la foi, dans des ſentiers bordés de précipices, ſans ſavoir où l'on poſe le pied, & croyant aller à une perte certaine ! conſentir d'eſſuyer les plus délicates & les plus dangereuſes tentations, de ſoutenir de la part de Dieu, de rudes épreuves, d'affreux délaiſſements ; & de la part des hommes, de violentes contradictions, des calomnies, des humiliations, des perſécutions ! s'étendre, en un mot, ſur la croix, s'y laiſſer attacher, & vouloir y reſter juſqu'au dernier ſoupir ! Car telles peuvent être les ſuites de ce don que l'on fait à Dieu, de ſa liberté : voilà ce que renferme le ſacrifice de ſoi-même ; &, ſoit qu'on paſſe ou non par ces terribles épreuves, on s'y engage du moins en général, puiſque le dévouement n'excepte rien.

L'amour-propre ſe révolte à cette penſée. Mais, qu'eſt-ce que l'amour-propre ? Un amour aveugle & mal-entendu de nous-mêmes; un fruit malheureux du péché, un ennemi de Dieu & de notre bonheur, que l'Evangile nous ordonne de combattre & de pourſuivre ſans relâche ; qui nous fermera l'entrée du Ciel, juſqu'à ce qu'il ſoit tout-à-fait détruit, & dont il faut que l'ame ſoit entièrement purifiée, ſoit ici-bas, ſoit dans les flammes du purgatoire, avant que de jouir de la poſſeſſion de Dieu.

S'il eſt ainſi, il me ſemble que plus l'amour-propre s'oppoſe à ce ſacrifice, plus c'eſt pour nous une raiſon preſſante de le faire; puiſque non-ſeulement il ne connoît pas nos vrais intérêts, mais qu'il y eſt abſolument contraire. Eſt-il donc étonnant qu'il s'oppoſe à ce qui l'attaque & le menace d'une ruine entière ? Si cet amour & l'amour de Dieu ſe diſputent la poſſeſſion de notre cœur, qui ne peut ſe partager entr'eux deux, ne devons-nous pas ſaiſir avec joie, le moyen le plus sûr de nous délivrer de ce poiſon funeſte, lorſque Dieu lui-même veut bien ſe charger de nous en guérir? Ne vaut-il pas mieux qu'il ſoit conſumé ici-bas, par le feu de la charité, avec une gloire incomparable pour Dieu, & un mérite égal pour nous,

que

que de l'être par la justice divine, dans le Purgatoire, sans qu'il en revienne aucune gloire à Dieu, ni à nous aucun accroissement de mérite ? Souffrance pour souffrance, quelle est la plus grande ? Ici, c'est une justice apparente, & une miséricorde réelle; là, c'est une justice pure, inexorable, qui exerce tous ses droits sans aucun ménagement : ici, les peines ont leurs intervalles de repos & de consolation ; là, rien ne les suspend, ni ne les interrompt : ici, la grace soutient, & répand sur les croix, une douce onction, qui est inconnue dans le Purgatoire. Si l'on a de la foi, si l'on a quelque étincelle d'amour de Dieu, si l'on s'aime véritablement soi-même, sous quelque point-de-vue qu'on envisage la chose, y a-t-il à balancer?

Je dis, si l'on s'aime véritablement soi-même : car, enfin, qu'est-ce que s'aimer ? C'est vouloir son souverain bien ; c'est travailler à se le procurer : par conséquent, c'est aimer Dieu, sa gloire, ses intérêts, dans lesquels sont renfermés les nôtres. Nous nous aimerons sans doute dans le Ciel: mais de quelle manière ? Du même amour dont nous aimerons Dieu : il ne nous sera pas libre d'associer aucun autre amour à celui-là ; & si nous pouvions y former

un acte d'amour réfléchi ſur nous-mêmes; nous décherrions ſur-le-champ, de la béatitude. Commençons, dès cette vie, de nous aimer ainſi, en nous donnant à Dieu pour n'aimer plus que lui ſeul. Cet amour qui conſommera là-haut notre félicité, nous en fera goûter ici-bas les prémices. J'ajoute une dernière conſidération; c'eſt que dès l'inſtant qu'on a formé cet acte généreux de dévouement, ſi l'on venoit à mourir, Dieu nous en tiendroit compte, comme ſi nous avions paſſé une longue vie dans l'exercice continuel de ce dévouement; parce que la volonté y auroit été toute entière de notre part, & que l'exécution n'auroit pas dépendu de nous.

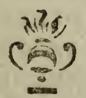
Si l'on m'objecte que la voie paſſive n'eſt point ouverte à quiconque deſire d'y entrer, & que, de mon aveu, il faut attendre que Dieu nous y appelle; je n'en diſconviens pas: mais je dis qu'il eſt de certaines diſpoſitions qui nous préparent à cet appel, & que ces diſpoſitions ſont en notre pouvoir. Je dis encore, que, quand même Dieu ne nous y appelleroit pas, nous aurions toujours le mérite de nous y être préparés.

La première de ces diſpoſitions eſt de concevoir un deſir ſincère, mais tranquille & ſans empreſſement, d'être ſous le do-

maine de la grace, & de s'offrir ſouvent à Dieu, afin qu'il daigne établir ſon règne dans notre cœur, & le gouverner à ſon gré. La ſeconde eſt de faire toutes nos bonnes œuvres, dans la vue d'obtenir ce bonheur. La troiſième eſt d'être extrêmement fidèles à Dieu, & de correſpondre à toutes ſes inſpirations, ſelon notre état préſent.

On pourra faire à cette intention, la prière que voici : elle eſt d'un grand Saint, qui a été tout dévoué à la gloire de Dieu.

Seigneur Jéſus, acceptez le don de ma liberté, dans toute ſon étendue; recevez ma mémoire, mon entendement & ma volonté. Tout ce que j'ai, tout ce que je poſsède, je le tiens de vous : je vous le rends & vous le remets, pour le gouverner ſelon votre bon plaiſir. Donnez-moi votre amour & votre grace; je ſerai aſſez riche, & je ne vous demande rien autre choſe. Ainſi ſoit-il.



IIIe MAXIME.

S'adreſſer à lui pour le choix
D'un Directeur de conſcience,
Dont on écoutera la voix
Avec reſpect & confiance.

LA grande raiſon qui doit porter le Chrétien à ſe dévouer à Dieu, eſt qu'il eſt le premier, & , à parler proprement, l'unique directeur des ames. Jéſus-Chriſt n'eſt pas ſeulement la voie qu'il nous montre dans ſa doctrine & dans ſes exemples ; il eſt encore le guide intérieur ; il eſt le Paſteur qui fournit les bons pâturages, & qui, par des illuſtrations & des motions ſecrètes, y conduit ſes brebis : ce qui n'empêche pas que, ſuivant l'ordre de providence qu'il a établi, il ne ſe ſerve, pour la direction des ames, du miniſtère des Prêtres, auquel il attache ſes graces, leur donnant par eux, les avis & les inſtructions néceſſaires. Il eſt toujours le maître intérieur : lui ſeul parle, & peut parler au cœur ; mais il lui parle ſur-tout, lorſque les Miniſtres parlent à l'oreille, dans l'exer-

cice de leurs fonctions; il veut qu'on les écoute, & qu'on leur obéisse, comme représentant sa personne.

Ainsi, puisque les Prêtres sont le moyen principal & ordinaire que Dieu emploie pour la conduite des ames, & que, par eux, il les introduit & les dirige dans le chemin de la perfection Chrétienne : quiconque aspire à cette perfection, (& tous y doivent aspirer, chacun, selon son état) lorsqu'il est libre sur le choix d'un Directeur, doit consulter Dieu, afin qu'il l'éclaire dans ce choix, & l'adresse à celui qu'il lui a destiné pour le conduire. C'est ce que Dieu ne manque jamais de faire, lorsqu'on le prie avec confiance sur cet important objet.

Malheur à ceux qui, dans une délibération de cette conséquence, ont égard à des motifs humains, ou s'en reposent sur leur propre prudence, ou écoutent les suggestions de l'amour-propre, & de la nature, qui cherche à être flattée & ménagée, ou s'en tiennent à des conseils qu'évidemment l'esprit de Dieu n'a pas inspirés : ils se tromperont infailliblement, & ne reviendront peut-être jamais de leur erreur : car il n'est point de matière sur laquelle on s'aveugle plus aisément, & où il soit plus difficile de se guérir de ses

préventions. C'eſt donc à Dieu ſur-tout qu'il faut s'adreſſer ; mais avec des vues droites, pures & déſintéreſſées ; & dans la réſolution de prendre celui qu'il nous indiquera, malgré nos préjugés, malgré même nos répugnances & nos averſions ; enfin, malgré toutes les conſidérations humaines.

Ce que je dis du choix d'un Directeur, doit s'entendre, non-ſeulement lorſqu'on n'en a point, mais encore lorſqu'il eſt queſtion d'en changer : car on a quelquefois de très-juſtes raiſons de quitter ſon Confeſſeur ; ſoit qu'il ne ſoit pas aſſez éclairé, ſoit qu'il ne ſe donne pas toute la peine & les ſoins néceſſaires, ſoit que ſa conduite ſoit trop humaine, ſoit qu'il manque de fermeté ou de douceur, ſoit pour beaucoup d'autres cauſes, ſur leſquelles on a lieu de juger qu'il ne nous convient pas. Alors, après avoir mûrement examiné la choſe devant Dieu, il faut prendre ſon parti ſans balancer, & paſſer pardeſſus toutes les vaines conſidérations qui pourroient arrêter.

Le choix dont il s'agit, eſt d'autant plus délicat, que les bons Directeurs ſont très-rares, & que les marques extérieures auxquelles on croit pouvoir les reconnoître, ſont très-fautives. Saint François-de-Sales diſoit qu'à peine s'en trouvoit-il

un entre mille, & même entre dix mille. L'expression est sans doute un peu exagérée : toujours est-il vrai qu'ils ne sont pas communs ; & il est aisé de s'en convaincre, si l'on réfléchit sur l'assemblage des qualités qui forment le parfait Directeur : car ce doit être un homme intérieur, & d'une grande expérience dans les choses spirituelles, entièrement mort à lui-même, intimement uni à Dieu, dépouillé de tout esprit propre, qui ne prétende point dominer, ni s'asservir les ames qu'il conduit; un homme qui ne cherche en rien, sa gloire ni ses intérêts, mais la gloire & les intérêts de Dieu ; qui ne soit susceptible d'autre attachement que de celui qu'inspire la charité ; qui exerce son ministère avec une pleine indépendance; un homme au-dessus de toute méthode & de tout systême, infiniment souple aux inspirations de la grace, & qui puisse prendre comme elle, mille formes différentes, pour se plier aux diverses dispositions des ames, & aux desseins de Dieu sur elles ; qui sache, comme l'Apôtre, donner du lait aux enfants, une nourriture plus solide à ceux qui sont plus avancés, & se proportionner à chaque âge & à chaque état de la vie spirituelle ; un homme sage, mais d'une sagesse toute divine, doux sans mol-

leſſe, compatiſſant ſans foibleſſe, ferme ſans roideur, zélé ſans empreſſement ; qui s'accommode à tous les eſprits, tous les caractères ; qui condeſcende juſqu'à un certain point, aux misères, aux préjugés & aux infirmités humaines ; qui ſoit ſurtout d'une patience à toute épreuve, d'une égalité d'ame inaltérable ; qui reprenne ou qui conſole, qui pouſſe ou qui arrête ; qui cède ou qui réſiſte à propos, qui ſoutienne, qui encourage, qui humilie, qui manifeſte, ou qui cache à l'ame, ſon progrès ſelon le beſoin ; un homme, en un mot, qui ne mette rien du ſien dans la direction, qui ſeconde l'œuvre de Dieu, ſans la précipiter ni la retarder, qui ſuive la grace pas-à-pas ; qui aille toujours auſſi loin qu'elle, & jamais au-delà. De tels hommes ſont ils communs aujourd'hui ? L'étoient-ils même au temps de St François-de-Sales, où la vie intérieure étoit plus connue & plus pratiquée ?

On ne ſauroit donc trop prier, pour obtenir de Dieu, qu'il nous donne un Directeur de ce caractère : puiſque c'eſt une des plus grandes graces qu'il puiſſe nous faire, une grace qui eſt pour nous, la ſource de toutes les autres, une grace qui, ſi nous ſavons en bien uſer, nous conduira ſûrement à la perfection. Ne ſeroit-ce pas une

présomption insupportable de se croire en état de faire un tel discernement par ses propres lumières ? Et ne seroit-ce pas le plus dangereux des abus, de s'en rapporter là-dessus, à des conseils humains, ou de ne pas s'y conduire par les vues les plus saintes ?

Ceci regarde plus spécialement les Communautés Religieuses, que tout autre qu'un Saint, n'est guère en état de bien diriger, soit qu'il s'agisse d'y entretenir la ferveur, ou de la faire revivre. Il est à souhaiter, pour mille bonnes raisons, que toutes les filles d'une Communauté aillent au même Confesseur : il faut par conséquent qu'il leur convienne à toutes ; & jamais il ne leur conviendra, jamais il ne procurera leur avancement, jamais il n'établira ou ne maintiendra parmi elles, la régularité, l'union, la charité, s'il n'a, dans un degré éminent, les qualités dont je viens de faire l'énumération.

Je sais qu'on n'est pas toujours le maître du choix de son Confesseur, & qu'il arrive souvent que ceux qui en décident pour nous, ne suivent pas les intentions de Dieu. C'est un grand inconvénient sans doute, de tomber, soit qu'on le sache ou non, entre les mains d'un Directeur qui n'a pas les qualités requises : mais alors

Dieu supplée au défaut de son ministre; il se charge de nous faire marcher lui-même dans ses voies; & jamais il ne nous manquera, si nous ne lui manquons les premiers. C'est ainsi qu'il dirigea Paul & Marie Egyptienne, dans le désert: c'est ainsi que, dans les pays infidèles, il dirige des Chrétiens privés presque de tout secours, & qui voient à peine, une fois l'an, les Missionnaires: c'est ainsi que, dans les campagnes, sous des Curés peu zélés ou ignorants, le Saint-Esprit conduit immédiatement de bonnes ames, & leur apprend les secrets de la vie intérieure.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'on a lieu de croire que la Providence nous a adressés à celui qu'elle nous destinoit; lorsqu'on sent que ses paroles éclairent nos ténèbres, dissipent nos doutes, réveillent notre langueur, échauffent notre cœur, & nous portent à servir Dieu, d'une manière digne de lui; lorsqu'on reconnoît, par expérience, que cet homme est pour nous, l'organe de Dieu, qu'il seconde en effet les opérations secrètes de la grace, &, sur-tout, qu'il nous conduit par la voie du recueillement, de l'oraison & de la mortification intérieure (car c'est là la pierre de touche des véritables Directeurs); il ne faut point hésiter à nous livrer entièrement à lui, à

nous ouvrir avec la plus parfaite confiance, & à lui développer les replis les plus cachés de notre cœur.

Pour l'ordinaire, Dieu inspire, au commencement, de lui faire une confession générale, pour l'instruire non-seulement de nos fautes passées, mais des graces que nous avons reçues, des dangers dont nous avons été préservés, des attraits intérieurs que nous avons suivis ou négligés, des vices & des tentations auxquels nous sommes le plus sujets. Par ce moyen, il connoît toute la suite de notre vie, notre caractère, les dispositions habituelles de notre ame, les diverses tentatives de la grace sur nous, les obstacles qui nous arrêtent, le degré précis où nous en sommes; il est plus en état de discerner ce que Dieu attend de nous, & comment il doit coopérer à ses desseins. C'est ainsi qu'un médecin habile, pour asseoir son jugement sur un tempérament, pour le guérir ou le maintenir en parfaite santé, se fait rendre compte du régime de vie qu'on a suivi, des maladies qu'on a essuyées, des indispositions du corps habituelles ou passagères; des remèdes qui ont produit un bon ou un mauvais effet; enfin, de tout ce qui peut lui donner une pleine connoissance de la complexion d'un homme, & lui indiquer

les moyens qu'il doit mettre en œuvre, ſelon les règles de ſon art.

Cette ouverture ne peut aller trop loin, en ce qui concerne les diſpoſitions intérieures; & dans tout le cours de la direction, il ne faut jamais rien laiſſer ignorer, ni des vües que Dieu nous donne, ni des penchants ou des répugnances de la nature, ni des ſuggeſtions du malin-eſprit, dont il nous eſt impoſſible de démêler par nous-mêmes, les ruſes & les artifices. Ce qu'un orgueil ſecret, ou quelquefois une tentation du Démon nous porte à cacher ou à déguiſer, eſt toujours ce qu'il nous importe le plus de déclarer: & quelque humiliation qui doive nous en revenir, il ne faut jamais le taire.

On doit prendre garde auſſi de ſe laiſſer aller à des ſoupçons, à des préventions contre le Directeur, à mille imaginations qui nous paſſent par l'eſprit, ou que le Démon y jette à deſſein d'altérer notre confiance: car c'eſt à quoi il viſe le plus; & dès qu'il s'apperçoit qu'un Directeur travaille fortement à notre avancement ſpirituel, il ne manque guère de nous inſpirer pour lui, de la défiance & de l'éloignement. On ne ſauroit donc être trop en garde ſur ce point. Le mal vient preſque toujours de ce qu'on ſe permet des ré-

flexions ſur la manière dont on eſt conduit. Pourquoi m'a-t-il dit ceci? Pourquoi m'a-t-il défendu cela ? Quelle raiſon a-t-il eu de me traiter de la ſorte ? Là-deſſus on raiſonne, on juge, on cenſure : la confiance s'ébranle, l'obéiſſance chancèle ; l'on perd de vue Dieu, & l'on ne fait plus attention qu'à l'homme.

Je dirai ici en paſſant, qu'une des marques les moins équivoques de la diſpoſition d'une ame à la vie intérieure, eſt cette candeur, cette belle franchiſe qui engage à ne rien diſſimuler, ni de ſes défauts, ni de ſes fautes, ni des motifs qui les ont fait commettre ; à ne point s'excuſer, à dire ſans détour ce qui peut nous humilier, & diminuer la bonne idée qu'on auroit de nous Qu'elle eſt rare, & précieuſe aux yeux de Dieu, cette ingénuité qui ſuppoſe beaucoup de droiture & d'humilité !

Mais il ne ſuffit pas de s'ouvrir avec confiance à un Confeſſeur, il faut encore écouter avec reſpect ſes avis & ſes déciſions, comme s'ils ſortoient de la bouche de Dieu même. Il ne faut point conteſter, ni diſputer avec lui, ni même raiſonner intérieurement, ſur ce qu'il nous diroit de contraire à nos idées. Nous devons ſoumettre, en ce qui touche la conſcience, notre manière de penſer à la ſienne; croire

de nous, de nos diſpoſitions, de nos actions, le bien & le mal qu'il nous en dit; ne pas juſtifier ce qu'il condamne, ni par une fauſſe humilité condamner ce qu'il approuve. On dit pour ſes raiſons, qu'on ne s'eſt pas aſſez bien expliqué, qu'il ne nous connoît pas, qu'il ne voit pas ſi bien que nous, ce qui ſe paſſe dans notre intérieur : vains prétextes pour avoir droit d'exercer ſon jugement propre. Le Confeſſeur juge mieux que nous, de nous-mêmes: ne lui cachons rien ſciemment; après quoi, ſoyons tranquilles.

Outre que nous ſommes aveugles ſur ce qui nous regarde, pouvons-nous ignorer que Dieu veut nous conduire par la foi & par l'obéiſſance ; que nous allons directement contre ſon intention, en réfléchiſſant trop ſur nous-mêmes, & en nous établiſſant non-ſeulement nos juges, mais les juges de nos Conducteurs ? Ne ſavons-nous pas auſſi, que le Démon eſſaie de nous jetter dans la préſomption, ou dans l'abattement, en nous repréſentant ou meilleurs, ou pires que nous ne ſommes ? Ces jugements qu'on porte de ſoi & de ſes actions, ſans docilité & ſans ſoumiſſion, ſont toujours dictés par l'amour-propre ; ils ſont la ſource des erreurs de la conſcience, & de l'aveuglement funeſ-

te qui en eſt la ſuite; ils ſont le principe des ſcrupules, des anxiétés, & de toutes les peines intérieures qu'enfante l'imagination; ils expoſent une ame aux piéges les plus ſubtils du Démon, & aux illuſions les plus dangereuſes.

La vie ſpirituelle a ſes dangers, & de très-grands dangers, ſi elle eſt mal conçue & mal priſe; & il eſt aſſez ordinaire de s'en faire de fauſſes idées. Ce mal eſt inévitable, pour quiconque prétend être juge par rapport à ſoi, des opérations de Dieu ou du Démon, & diſcerner par ſon propre eſprit, ce qui vient de la nature ou de la grace. Il faut donc, après avoir déclaré ſincèrement & nettement ſon état intérieur, ſe ſoumettre humblement, & ſans raiſonner, à ce que le Directeur en décide. Quand même il ſe tromperoit, ce qui peut lui arriver, puiſqu'il n'eſt pas infaillible, il n'en réſulteroit aucun inconvénient pour nous: Dieu béniroit toujours notre ſoumiſſion & notre obéiſſance; il empêcheroit ou répareroit les ſuites de cette erreur. Il y eſt engagé par ſa providence, parce qu'il veut qu'on le regarde lui-même dans le Miniſtre qui tient ſa place. Ce principe eſt le fondement aſſuré, l'unique baſe de la conduite ſpirituelle.

Je conviens qu'il faut une grande foi

pour envisager toujours Dieu dans un homme qui, après tout, eſt ſujet à erreur, & n'eſt pas exempt de défauts; que ce n'eſt pas un léger ſacrifice de renoncer, en ce qui nous intéreſſe le plus, à nos propres idées, à de fortes & vives imaginations, à des perſuaſions, & même à ce qui nous paroît une entière certitude. Mais, ſans ce ſacrifice, point d'obéiſſance du jugement, & ſans cette obéiſſance, point de véritable direction.

Enfin, on doit exécuter ponctuellement & fidellement, tout ce que le Directeur ordonne; & ſi l'on y a manqué par lâcheté, par foibleſſe, par quelque raiſon que ce ſoit, lui en rendre compte. Ce n'eſt que par cette fidélité qu'on peut avancer. Il nous preſcrira ſouvent des choſes fort pénibles à la nature; des pratiques humiliantes, ſurtout à l'égard du prochain; des pratiques d'un aſſujettiſſement continuel; quelquefois des pratiques petites, & minutieuſes en apparence, que notre orgueil dédaignera; des pratiques oppoſées à nos idées, à notre caractère, à nos plus chères inclinations: & s'il a l'eſprit de Dieu, il eſt néceſſaire qu'il en agiſſe ainſi, puiſque le but de Dieu, qu'il veut ſeconder, ne peut être que de nous faire mourir à nous-mêmes. Il faut être déterminé à lui obéir

en toutes choses où l'on ne verra point de péché manifeste; & si l'on croit avoir lieu de lui faire quelque représentation, elle doit toujours être soumise à sa décision.

L'on auroit tort de lui alléguer des difficultés, ou des impossibilités, souvent imaginaires, qui sont l'effet d'une forte prévention ou de la tentation. En tout cas, après les avoir alléguées, s'il n'y a aucun égard, il faut céder, & se résoudre à obéir. On peut s'assurer de trouver dans l'exécution, plus de facilité qu'on ne pensoit. Rien n'est impossible à la grace & à l'obéissance; & s'il falloit faire de grands efforts pour se surmonter, la victoire en seroit d'autant plus glorieuse & plus méritoire pour nous. Les vertus sont un don de Dieu; il les accorde presque toujours en récompense de quelque effort signalé, après lequel, ce qui nous coûtoit le plus, devient aisé. On voit des preuves sans nombre de ceci, dans les Vies des Saints.



IVe MAXIME.

Marcher en préſence de Dieu,
Se le rappeller à toute heure:
Il ne nous quitte en aucun lieu;
Le cœur du juſte eſt ſa demeure.

Il n'eſt point d'exercice ſpirituel plus recommandé, que celui de la préſence de Dieu; il n'en eſt point de plus utile, ni de plus propre à nous avancer dans la vertu: c'eſt un moyen indiſpenſable. Comment devenir Saint, & parvenir à l'union avec Dieu, ſi l'on ne s'occupe habituellement de ſa préſence? C'eſt un moyen très-efficace. Peut-on, ayant toujours Dieu préſent, ne pas chercher à lui plaire en tout, & ne pas éviter ce qu'on croit lui déplaire? C'eſt un moyen très-ſimple, qui, dans ſa ſimplicité, embraſſe tous les autres. Dieu préſent ſuggère à chaque inſtant, à l'ame attentive, ce qu'elle doit faire: c'eſt un moyen très-doux. Quoi de plus délectable que le ſouvenir continuel de Dieu, pour quiconque veut l'aimer, & être tout à lui! Enfin, c'eſt un moyen dont la pra-

tique n'a rien que d'aiſé, pour peu qu'on ait de bonne volonté.

Marchez en ma préſence, dit Dieu à Abraham, *& vous ſerez parfait* (1). Il ne lui demande que ce point, parce qu'il renferme tout. David dit de lui-même, qu'*il s'appliquoit à avoir toujours Dieu préſent à ſa penſée* (2). Et pourquoi cela? *Parce qu'il eſt à ma droite*, ajoute-t-il, *afin que rien ne m'ébranle.* S'il n'eût pas manqué de fidélité à cet égard, la vue d'une femme ne l'eût pas entraîné dans l'adultère, & de l'adultère dans l'homicide. Tous les Saints, tant de l'ancien Teſtament que du nouveau, n'ont rien eu de plus à cœur que cette pratique: c'eſt un fait connu, ſur lequel il n'eſt pas pas beſoin que j'inſiſte. Je n'en expoſerai pas non plus les avantages, parce qu'il n'eſt perſonne, ni juſte, ni pécheur, qui puiſſe en douter: je me bornerai donc à deux points; le premier, à bien expliquer ce qu'il faut entendre par marcher en la préſence de Dieu; le ſecond, à indiquer les moyens qui facilitent cet exercice.

La préſence de Dieu peut s'enviſager ſous différents rapports. Dieu eſt préſent à

---

(1) Geneſ. XVII, 1.
(2) Pſalm. XV, 8.

tout, par ſon immenſité. Cette préſence eſt néceſſaire, & s'étend aux méchants comme aux bons, aux damnés comme aux bienheureux ; à toutes les créatures animées & inanimées.

Dieu eſt encore préſent à tout, par ſa providence, voyant tout, non-ſeulement les actions, mais les penſées les plus ſecrètes ; voyant le bien pour l'approuver & le récompenſer ; le mal, pour le condamner & le punir : prenant ſoin de tout, dirigeant tout ſelon ſes deſſeins éternels ; & malgré tous les obſtacles, faiſant tout ſervir à ſa gloire.

Dieu eſt préſent d'une manière ſpéciale dans les juſtes, par la grace ſanctifiante. Le cœur du juſte eſt ſa demeure, dit Saint Grégoire Pape. Cette préſence eſt une préſence de bienveillance, de charité & d'union : elle eſt le principe de nos mérites ; elle nous rend enfants de Dieu, agréables à ſes yeux, & dignes de le poſſéder un jour éternellement : elle nous eſt communiquée par le Baptême ; on la recouvre par la pénitence : elle eſt habituelle, & dure auſſi long-temps que l'on conſerve la grace à laquelle elle eſt attachée. Quoiqu'aucun juſte ne puiſſe ſe répondre de cette préſence de Dieu en ſoi, parce que perſonne ne ſait s'il eſt digne d'amour

ou de haine : néanmoins, quand il a fait ce qui lui eſt preſcrit pour ſe la procurer, il peut ſans préſomption, croire que Dieu l'en a favoriſé, & doit faire tout ce qui dépend de lui pour s'y maintenir.

Dieu eſt préſent à l'ame, par la grace actuelle, qui éclaire l'eſprit, & attire la volonté. Cette préſence a ſes intervalles ; car, quoique la grace nous ſoit toujours offerte, elle n'agit pas toujours, parce que ſon action ſuppoſe de notre part, certaines diſpoſitions. Cette préſence agit plus ou moins ſur les pécheurs à qui elle reproche leurs crimes, & qu'elle invite au repentir. Il en eſt qu'elle pourſuit ſans relâche, & qui ne peuvent rentrer un inſtant en eux-mêmes, ſans entendre la voix de Dieu qui les rappelle. A plus forte raiſon agit-elle ſur les juſtes, pour les détourner du mal, les exciter au bien, & ſanctifier toutes leurs œuvres. Elle ſe fait d'autant plus ſentir, & elle eſt d'autant plus efficace, que notre attention & notre fidélité ſont plus grandes.

Enfin, il eſt une préſence de Dieu, qui conſiſte dans une paix infuſe & habituelle. Cette préſence ſe fait d'abord remarquer par ſa douceur, qui ſurpaſſe tout ſentiment, au témoignage de Saint Paul. Enſuite, elle n'eſt plus qu'apperçue, ſans

être goûtée ; & l'on finit par en jouir, comme on jouit de la ſanté, ſans y faire de réflexion. Dieu ne gratifie pas ainſi de ſa préſence, tous les juſtes, mais ſeulement ceux dont il prend une poſſeſſion ſpéciale, & qu'il veut mettre dans l'état paſſif. Les autres n'en éprouvent que des effets paſſagers.

Ces différentes préſences ainſi expliquées, il eſt aiſé de concevoir ce que c'eſt que marcher en la préſence de Dieu. Ce n'eſt pas ſimplement s'occuper de Dieu par la penſée, comme peut faire un Philoſophe ou un Théologien qui médite ſur les choſes divines, ſans aucun retour ſur ſoi ; mais c'eſt penſer à Dieu, relativement à nos mœurs & à notre conduite, & tirer de cette penſée, des conſéquences morales, pour le réglement de notre vie. Ainſi, dans l'exercice de la préſence de Dieu, c'eſt une volonté droite & pieuſe, qui doit diriger l'entendement, & le cœur y a toujours la principale part.

C'eſt auſſi ſe faire une fauſſe idée de la préſence de Dieu, que de faire conſiſter cette pratique dans de violents efforts d'eſprit, pour ſe rendre la penſée de Dieu continuelle. Cela n'eſt point praticable, même dans la ſolitude la plus entière, & dans le dégagement le plus abſolu des

choſes d'ici-bas : combien moins l'eſt-il pour ceux qui vivent dans le monde, diſtraits par les beſoins de la vie, par les embarras domeſtiques, par les affaires, & par une foule de rapports inévitables? Dira-t-on qu'ils ſont diſpenſés de s'appliquer à la préſence de Dieu ? Ils le feroient ſans doute, s'il étoit vrai que, pour avoir Dieu préſent, il ne fallût penſer à nul autre objet. Mais non : nul Chrétien n'eſt diſpenſé de cet exercice, à raiſon des occupations de ſon état ; parce qu'en effet il eſt très-compatible avec la vie d'ailleurs la plus occupée.

On marche donc en la préſence de Dieu, lorſque, pouvant diſpoſer de ſon temps, on a des exercices réglés, qui rappellent à Dieu, en différentes heures du jour, tels que la Méditation ou l'Oraiſon, la Meſſe, les lectures de piété, les viſites du Saint-Sacrement, les prières vocales; & que du reſte, on s'applique ſous ſes yeux, à des choſes honnêtes & utiles, évitant l'oiſiveté, & ne laiſſant point aller ſon imagination ni ſon cœur ſur des objets ou mauvais ou dangereux, ou même propres à diſſiper l'ame.

On y marche, lorſque, le travail rempliſſant la journée, outre la prière du matin & du ſoir, dont rien ne peut exemp-

ter un Chrétien, on offre à Dieu, ses principales actions, on le bénit avant & après le repas, on se rappelle par intervalles, son souvenir, & l'on use fréquemment de ces courtes Oraisons, qu'on appelle jaculatoires.

On y marche, lorsque, comme Job, on est attentif sur toutes ses œuvres, & qu'on veille sur ses pensées, sur ses paroles, sur sa conduite, pour ne rien dire ou faire qui blesse la conscience, & qui déplaise à Dieu. Cette pratique n'a rien de gênant pour celui qui craint Dieu, encore moins pour celui qui l'aime; & c'est celle de tous les bons Chrétiens. Elle n'est autre chose que la fidélité à conserver la grace sanctifiante, & l'amitié de Dieu: fidélité qui est le premier devoir du Chrétien.

On y marche d'une façon plus particulière, lorsque, comme David, on ne s'éloigne jamais de son cœur, afin de pouvoir toujours entendre ce que Dieu lui dit, & les avertissements secrets qu'il lui donne; lorsqu'on s'étudie à correspondre à toutes les inspirations de l'Esprit Saint, & à faire chacune de ses actions, sous la direction de la grace. Toutes les personnes intérieures suivent cette méthode, la plus propre à les conduire à la perfection.

Enfin,

Enfin, on y marche d'une manière plus parfaite encore, lorſqu'ayant été favoriſé de la paix infuſe dont j'ai parlé, on s'applique à n'en point ſortir, demeurant toujours au-dedans de ſoi pour la goûter, écartant avec ſoin ce qui la trouble & nous expoſe à la perdre, & embraſſant avec ardeur, tout ce qui peut l'entretenir & l'augmenter. Cette paix, comme j'ai dit, eſt un pur don de Dieu; il n'eſt pas en notre pouvoir de nous la procurer, mais il dépend de nous de la conſerver.

Quant aux moyens qui facilitent l'exercice de la préſence de Dieu, il en eſt de généraux, il en eſt de particuliers.

Le point capital eſt d'ôter les obſtacles: dès qu'ils ſont une fois levés, la préſence de Dieu nous devient familière, & auſſi libre, pour ainſi dire, auſſi aiſée que la reſpiration. Il faut donc mortifier l'envie de voir, d'entendre, d'apprendre des choſes inutiles, ou qui ne nous regardent pas, & tout ce qui tient à la curioſité: car la curioſité nous tire de nous-mêmes, & nous jette ſur les objets de dehors; & la préſence de Dieu rappelle l'ame au-dedans. Il faut arrêter une certaine inquiétude naturelle, qui porte à aller, à venir, à changer de lieu, d'objet, de ſituation: inquiétude qui eſt l'effet de

l'ennui dont l'homme eſt dévoré, lorſqu'il rentre en ſoi, & qu'il n'y trouve pas Dieu. Il faut modérer la grande vivacité, l'activité, l'empreſſement, la véhémence des deſirs.

Il faut tenir en bride l'imagination, l'accoutumer peu-à-peu à ſe fixer; ou, ſi elle s'échappe malgré nous, la ramener doucement; lui ſouſtraire ce qui la nourrit, ce qui la frappe vivement, & fait ſur elle de profondes impreſſions; comme les ſpectacles, certaines lectures, & une application trop marquée aux arts qui ſont de ſon reſſort, dont on peut faire un amuſement paſſager, mais auxquels on ne doit pas ſe livrer. Rien n'eſt plus dangereux que de donner trop de priſe ſur nous à l'imagination, ni plus incompatible avec l'exercice de la préſence de Dieu. Nous ne ſommes pas, il eſt vrai, tout-à-fait les maîtres de cette faculté, dont les égarements ſont le tourment des ames pieuſes, une matière féconde de ſcrupules pour qui ne ſait pas les mépriſer, & un grand ſujet d'humiliation: mais nous ſommes les maîtres de lui refuſer les objets qu'elle deſire avec ardeur, ſur leſquels elle ſe jette avec avidité, & auxquels elle s'attache avec une ſorte de fureur. Evitons donc ſoigneuſement ce qui lui ſert de pâture, ce qui la diſſipe,

ce qui l'échauffe, ce qui l'applique trop fortement.

Il faut ſe conſerver dans une grande liberté d'eſprit & de cœur, ne point promener ſans ceſſe ſes penſées ſur le paſſé, ou ſur l'avenir; mais ne s'occuper que du préſent, qui ſeul eſt à notre diſpoſition : ſupprimer toutes les réflexions inutiles; car il eſt également contraire à la préſence de Dieu, de réfléchir trop ou trop peu : ne point ſe mêler des affaires d'autrui, ni de ce qui nous eſt étranger; mettre ordre à ſes propres affaires, ſans trop de prévoyance ni d'inquiétude ſur le ſuccès, en prenant un ſoin raiſonnable, & abandonnant le reſte à la Providence : ne point ſe ſurcharger d'occupations, & ſe ménager des moments pour reſpirer un peu, & revenir à ſoi. Il eſt bon de rendre ſervice au prochain, & de vaquer aux œuvres de charité; mais le bien a ſa meſure, & il n'eſt plus bien, dès qu'il nuit à notre intérieur. Voilà pour la liberté de l'eſprit.

A l'égard de celle du cœur, n'y rien ſouffrir qui le paſſionne, qui l'affecte trop ſenſiblement, qui l'agite & le trouble, qui excite en lui des deſirs ou des craintes, des joies ou des triſteſſes exceſſives; rien en un mot, qui le captive, qui l'enchaîne, & qui détourne ſes mouvements de l'u-

nique objet où ils doivent tendre. Comme cet exercice est un exercice d'amour, la distraction des affections y est bien plus nuisible que celle des pensées.

Plus l'esprit & le cœur seront libres, plus on aura de facilité à se tenir en la présence de Dieu; parce que Dieu est toujours la première chose qui se présente à l'un & à l'autre, lorsqu'ils sont vuides de toute autre chose.

Les moyens particuliers sont d'avoir habituellement sous les yeux des objets pieux, qui rappellent à Dieu; tels que le Crucifix, des images, ou des tableaux de dévotion, des sentences prises de l'Ecriture ou des Pères. L'esprit se prend par les sens, & rien n'est plus capable de fixer l'imagination, ou de la ramener. De faire souvent le signe de la Croix, selon l'usage des premiers Chrétiens, qui, au rapport de Tertullien, commençoient par-là toutes leurs actions, même les plus indifférentes; de savoir par cœur un certain nombre d'aspirations tirées des Pseaumes, ou d'autres endroits des Livres saints, & d'en faire usage dans le cours de la journée. Pour peu qu'on s'y astreigne dans les commencements, l'habitude en deviendra douce & facile, soit qu'on soit seul ou en compagnie. Si l'on fait chaque jour la

méditation, l'on peut ſe nourrir le long du jour, de la penſée ou de l'affection dont on aura été plus vivement touché. On peut auſſi s'imprimer fortement dans l'eſprit, quelque grande vérité, quelque ſentence, & ſe propoſer de la ruminer pendant quelque temps, juſqu'à ce qu'on en ſoit bien pénétré, & paſſer enſuite à une autre. Chacun peut imaginer, à cet égard, différentes pratiques, les ſuivre & les changer ſelon ſon goût & le profit qu'il en retire.

Mais le grand moyen d'acquérir la préſence continuelle de Dieu, eſt de s'occuper beaucoup de Jéſus-Chriſt & de ſes myſtères, ſur-tout de celui de ſa paſſion. Les diverſes repréſentations de ſes ſouffrances frappent vivement l'imagination; l'eſprit y trouve une matière inépuiſable de ſolides & ſaintes réflexions; le cœur en eſt touché, attendri, excité à tous les ſentiments qui nourriſſent la dévotion. J'en parlerai plus au long dans la Maxime ſuivante.

A l'égard des perſonnes qui ſont dans la voie paſſive, il n'eſt pas beſoin qu'on leur enſeigne aucune méthode particulière pour ſe tenir en la préſence de Dieu; le Saint-Eſprit les leur fait employer toutes: elles n'ont qu'à ſe livrer à ſa conduite. Elles goûtent, dès l'entrée, trop de délices

dans leur entretien ſecret avec Dieu, pour qu'elles ſoient tentées de ſe rien permettre qui puiſſe l'interrompre. Elles ont même regret à tout ce qui leur paroît les en diſtraire.

Mais, dans la ſuite, lorſque le ſenſible leur eſt ôté, & que Dieu les chaſſe en quelque ſorte d'elles-mêmes, pour les empêcher de faire attention à ce qu'il opère dans leur intérieur : qu'elles ſe gardent bien d'aller chercher auprès des créatures, des conſolations qu'elles ne trouvent plus auprès de Dieu : il les en puniroit avec une jalouſe ſévérité ; & ſi elles perſiſtoient dans cette infidélité, elle ſeroit immanquablement ſuivie de la perte de leur état. Sans donc s'aſſujettir à aucune pratique marquée, qu'elles ſoient fidelles à celles que la grace leur inſpire ; qu'elles ne ſe diſpenſent d'aucun de leurs exercices de piété ; qu'elles s'exercent ſans relâche, dans la mortification intérieure & extérieure ; & qu'elles ſe perſuadent que comme Dieu leur donne plus qu'aux autres, il exige auſſi plus d'elles.

Il en eſt au reſte de l'habitude de la préſence de Dieu, comme de toutes les autres : elle coûte à acquérir ; mais quand on l'a acquiſe, ce n'eſt plus une peine, c'eſt un plaiſir de la conſerver. Le tendre

ſouvenir de Dieu, ce ſouvenir ſi intéreſſant & ſi nourriſſant pour l'ame, ce ſouvenir ſi néceſſaire dans tous les états de la vie ſpirituelle, lui rend inſipide & inſupportable tout autre ſouvenir. Plus elle avance, plus elle voit Dieu en toutes choſes. Elle le voit dans chacun des objets que la nature offre à ſes regards : la vue de l'ouvrage la rappelle à l'ouvrier, & la perfection de ſes œuvres la jette dans un doux raviſſement. Elle le voit dans les grands événements qui varient la ſcène du monde, dans les biens comme dans les maux publics & particuliers; tout eſt pour elle un ſujet d'admirer & de bénir la Providence : elle le voit ſur-tout en ce qui appartient à l'ordre moral, dans les diverſes révolutions qu'éprouve ſa Religion, ici floriſſante, là combattue, dans les ſcandales que l'héréſie, le ſchiſme, l'impiété & le libertinage cauſent en ſon Egliſe ; & dans la protection toute-puiſſante qu'il lui accorde, la ſoutenant depuis tant de ſiècles, contre des attaques qui renverſeroient tout autre édifice qu'un édifice divin, & la conſolant par les vertus éclatantes, par la doctrine, par les travaux & par le zèle infatigable de pluſieurs de ſes membres.

Elle le voit enfin en ce qui lui arrive

de perſonnel, dans la maladie comme dans la ſanté, dans l'adverſité comme dans la proſpérité, dans les déſolations intérieures comme dans les conſolations, & tous les états lui ſont égaux, parce que Dieu ſe manifeſte également dans tous. Elle ne ſe voit elle-même qu'en Dieu, ſes intérêts dans les intérêts de Dieu, ſa gloire dans la gloire de Dieu, ſon bonheur dans le bonheur de Dieu. Dès le temps, elle ſe trouve tranſportée dans l'éternité; les choſes de la terre ne ſe montrent à elle que dans un lointain qui les lui rend tout-à-fait étrangères; elle en juge déjà, comme elle en jugera un jour dans le Ciel. Tels ſont les admirables effets de l'exercice de la préſence de Dieu.

Ve MAXIME.

S'occuper la nuit & le jour;
De Jéſus-Chriſt, de ſes myſtères;
Et puiſer le plus pur amour
Dans ſes bleſſures ſalutaires.

JÉSUS-CHRIST eſt le centre de la vie ſpirituelle, comme il l'eſt de la Religion. Dans quelque voie que l'on marche,

active, passive, ordinaire, extraordinaire : il est le guide unique de toutes les ames, leur modèle, le grand objet de leurs méditations & de leurs contemplations, le terme de leurs affections, le but de leur course. Il est leur Médecin, leur Pasteur, leur Roi, leur aliment, leurs délices ; *& sous le Ciel il n'est point d'autre nom donné aux hommes, par qui ils puissent être sauvés* (1), ni parvenir à la perfection.

Il est donc absurde, il est impie de supposer qu'il y a une oraison, d'où l'humanité de Jésus-Christ soit bannie, & dont on doive l'exclure, comme n'étant pas un objet assez sublime. Ce ne peut être qu'une illusion diabolique, de se figurer un état où il ne faille plus s'occuper de l'Homme-Dieu. Que l'on contemple les perfections de Dieu, si tel est notre attrait, qu'on se plonge même & qu'on s'abyme dans l'essence divine : rien n'est plus permis, ni plus louable, pourvu que la grace nous donne l'essor, & que l'humilité nous accompagne en cette sublime contemplation. Mais qu'on ne s'imagine pas que ce soit en descendre & se rabaisser, que de jetter & d'arrêter ses

(1) Act. IV, 12.

regards ſur le Sauveur, toutes les fois qu'il ſe préſente à la penſée : une pareille erreur eſt le fruit d'une ſpiritualité fauſſe, d'un orgueil raffiné; et, qui le croiroit! elle conduit directement aux déſordres de la chair, par leſquels Dieu punit preſque toujours la ſuperbe élévation de l'eſprit.

On doit donc ſavoir que, tant que l'ame a le libre uſage de ſes facultés, ſoit qu'elle médite, ſoit qu'elle contemple ſimplement, c'eſt principalement vers Jéſus-Chriſt qu'elle doit ſe porter. La contemplation pure, où la ſeule intelligence s'exerce ſur un objet tout ſpirituel, eſt trop haute pour des eſprits auſſi foibles que les nôtres, enfermés dans une maſſe de chair, & aſſujettis en tant de manières aux choſes matérielles: ils ne peuvent ſoutenir long-temps une vue ſi ſublime; il faut ſe guinder pour s'y élever : l'œil de l'ame s'éblouit, ſe trouble, s'égare : la tête tourne; & pour avoir voulu ſonder la majeſté du Très-Haut, l'on eſt accablé du poids immenſe de ſa gloire. Les Séraphins ſe couvrent en ſa préſence, le viſage de leurs ailes; & nous oſerions de nous-mêmes lever & fixer les yeux ſur lui! Auſſi pour les uns, c'eſt moins une oraiſon, qu'une ſpéculation platonicienne; pour les autres, c'eſt une imagination

creuse, où l'on perd également de vue, & Dieu & soi-même.

De plus cette contemplation est trop nue & trop sèche pour le cœur, qui n'y trouve aucune nourriture; qui, dans une essence & des perfections infinies, considérées d'une manière abstraite, ne voit rien qui l'échauffe, qui l'anime à la pratique de la vertu, qui le soutienne & l'encourage dans ses peines. Le repos qu'on se procure par cette prétendue oraison, est un repos faux, un dangereux quiétisme. On en sort sec, froid, plein d'estime de soi même & de mépris des autres, de dégoût & de dédain pour la prière vocale, si nécessaire à notre foiblesse, pour les pratiques communes de piété, de charité, d'humilité; plein même d'indifférence pour le plus saint & le plus auguste de nos sacrements.

Si l'ame, au temps de l'oraison, se trouve liée dans ses puissances, je conçois qu'elle n'est pas maîtresse alors de penser à Jésus-Christ, ni à quelque autre objet que ce soit. Dieu qui veut humilier l'esprit, détruire la propre activité, & ôter au cœur le goût immodéré des consolations sensibles, laisse quelquefois cette ame pendant plusieurs années, dans un vuide où ni Jé-

sus-Christ, ni aucun autre objet distinct ne se présente à elle.

Mais, premièrement, cet état est violent pour elle; c'est une espèce de martyre auquel elle acquiesce, parce que Dieu le veut ainsi, mais sans s'y complaire. Et lorsque dans cette affreuse nudité, Jésus-Christ lui est rendu par intervalles, quelle joie pour elle de le retrouver, de s'entretenir avec lui, de le posséder durant ces courts moments! avec quel empressement elle l'embrasse! avec quelle force elle le retient! quelle peine, lorsqu'il se retire, & la replonge dans la nuit du néant!

Secondement, qu'elle sait bien se dédommager dans le reste du jour, de la perte qu'elle souffre à l'oraison. Quelle soif ardente de s'unir à lui dans la sainte Communion! à lui qui, dans ces temps d'aridité, est son seul soutien, son unique aliment. Par combien d'élévations de cœur ne se rappelle-t-elle point son précieux souvenir! par combien d'élans, presque aussi fréquents que la respiration, ne s'unit-elle point à lui! combien de pratiques ménagées dans le cours de la journée, où elle l'invoque & l'adore dans ses différents mystères! C'est lui qu'elle cherche par-dessus tout dans ses lectures de piété, lui

qu'elle va viſiter de temps-en temps dans ſon ſaint temple, lui à qui elle s'adreſſe pour toutes les graces qu'elle veut obtenir, & à qui elle a recours dans toutes ſes tentations. Il n'eſt point d'ame vraiment & ſolidement intérieure, paſſive ou non, qui n'aſpire à vivre en Jéſus-Chriſt, de Jéſus-Chriſt, & pour Jéſus-Chriſt, qui n'ait avec lui, au moins de cœur, un commerce intime & continuel.

Et comment la choſe pourroit-elle être autrement ? Dieu le Père nous l'a donné dans cette vue; lui-même s'eſt fait homme pour ſe rapprocher de nous, & nous rapprocher de lui. Trop de diſtance ſéparoit Dieu & l'homme depuis ſon péché. Jéſus-Chriſt s'eſt revêtu de notre nature pour faire diſparoître cette diſtance ; il eſt le milieu qui réunit les deux extrêmes : perſonne n'arrive juſqu'au Père, que par lui ; perſonne ne demeure uni au Père, que par lui. Quitter pour un moment, ſon humanité ſainte, c'eſt rompre le lien qui nous attache à l'adorable Trinité. Comment peut-on penſer que le Père, qui nous attire lui-même à ſon Fils incarné, nous mette jamais dans je ne ſais quel état d'oraiſon, où ce ſoit une imperfection de ſe ſouvenir de ce cher Fils, où il faille ſéparer en lui, l'hu-

manité de la Divinité, & laiſſer celle-là pour ne s'occuper que de celle-ci ? Quelle abſurdité ! quel blaſphême !

Saint Paul étoit non-ſeulement un homme intérieur, mais, dans l'état paſſif, *lié*, comme il le dit lui-même, *par l'Eſprit-Saint* (1), qui maîtriſoit ſouverainement & ſes penſées, & ſes ſentiments, & ſes paroles, & ſes écrits, & ſes courſes apoſtoliques, & toutes ſes actions : il étoit même dans l'état paſſif le plus extraordinaire : on ne peut en douter, après ce qu'il raconte de ſes raviſſements juſqu'au troiſième Ciel ; de la ſublimité de ſes révélations, des tentations humiliantes, qui en étoient le contrepoids néceſſaire, & des dons du Saint-Eſprit, dont il poſſédoit la plénitude.

Que contiennent ſes Epitres ? que reſpirent-elles d'un bout à l'autre ? que Jéſus-Chriſt. Il ne parle que de lui ; mais avec quels tranſports d'amour & de reconnoiſſance ! Il en eſt ſi plein, que dès que ce nom divin ſe préſente à ſon eſprit, l'effort qu'il fait pour exprimer tout ce qu'il en penſe, & en même-temps l'impoſſibilité où il ſe ſent de rendre ſes idées & ſes ſentiments, malgré ce qu'il en dit de

---

(1) Act. XX, 22.

plus relevé & de plus touchant, jettent dans son discours, une sorte d'embarras & de désordre, par l'affluence & l'accumulation des pensées qui enchérissent les unes sur les autres : désordre & embarras qui sont l'expression la plus vive du sublime & de l'enthousiasme surnaturel. Que recommande-t-il sans cesse aux fidèles ? d'étudier Jésus-Christ, d'imiter Jésus-Christ, de se revêtir de Jésus-Christ, de tout faire, de tout souffrir au nom de Jésus-Christ. Il se propose lui-même à eux, comme une copie fidelle de Jésus-Christ ; il déclare qu'il remplit en sa personne, ce qui manque à la passion de Jésus-Christ ; c'est-à-dire, que, par ses travaux & ses souffrances, il s'applique les mérites de la passion de son maître ; il assure qu'il porte sur sa chair, les stigmates, ou les marques & les caractères de Jésus-Christ ; il atteste enfin que ce n'est plus lui qui vit ; mais que Jésus-Christ vit en lui.

Que dirai-je de l'Apôtre Saint Jean, le favori de Jésus, cet aigle qui s'est élevé jusqu'à la Divinité, pour contempler dans le sein du Père, la génération éternelle du Verbe ? N'a-t-il pas reposé mystiquement toute sa vie, sur la poitrine du Sauveur, sur laquelle sa tête avoit reposé à la dernière Cène ? Quelle ame fut plus

intérieure, & favoriſée d'une plus haute contemplation ? Cependant, qu'eſt-ce que ſon Evangile, que l'expoſition la plus ſublime & la plus touchante dans ſa ſimplicité, de ce qu'eſt Jéſus-Chriſt ſelon la nature divine, de ce qu'il a voulu être pour nous, de ce qu'il deſire que nous lui ſoyons, & des ſentiments les plus intimes de ſon cœur, tant pour la gloire de ſon Père, que pour le ſalut des hommes ? Que voit-on dans ſes Epitres, qu'une tendre exhortation à aimer Jeſus-Chriſt, & à nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés ? Qu'eſt-ce que l'Apocalypſe, qu'une deſcription prophétique du règne de Jéſus-Chriſt, ici-bas ſur ſon Egliſe, au Ciel ſur ſes élus, lavés & purifiés dans ſon ſang, & de ſon triomphe temporel & éternel ſur ſes ennemis ? L'Apôtre touchoit à la fin de ſa carrière, & il étoit conſommé dans la plus parfaite unité avec ſon Maître, lorſque l'Eſprit Saint lui dictoit ces divins écrits. Et l'on oſera dire qu'il y a un genre d'oraiſon ſi élevé, que l'humanité ſainte n'y doit avoir aucun accès ! Avec quelle horreur Saint Jean eût-il entendu & rejeté une ſi déteſtable propoſition !

Parmi les Saints de l'un & l'autre ſexe, tant anciens que modernes, il y a eu cer-

tainement un grand nombre de contemplatifs, de quelque contemplation qu'on l'entende, soit active, soit passive. Qu'on en nomme un seul qui n'ait pas fait de Jésus-Christ & de ses mystères, la base de son oraison, autant qu'il a dépendu de lui d'y appliquer son esprit; & qui, dans ses écrits, n'ait proposé la connoissance & l'amour de Jésus-Christ, comme l'unique voie qui conduise à la perfection. Il n'y en a point; il n'y en a jamais eu; il n'y en aura jamais.

Vous donc qui aspirez à la vie intérieure; c'est-à-dire, à la véritable vie chrétienne, entrez, selon le conseil du saint Auteur de l'Imitation, dans l'intérieur de Jésus-Christ : appliquez-vous à bien connoître son ame, & transportez dans votre cœur, les sentiments du sien. Que cette étude soit la matière ordinaire de vos oraisons, de vos lectures, de vos réflexions; que tout s'y rapporte, comme à son centre & à sa fin. Ne croyez jamais que vous l'ayiez épuisée, ni même assez approfondie: les Saints y ont toujours découvert de nouveaux trésors, à mesure qu'ils avançoient; & tous se sont plaint que ce qu'ils en savoient, étoit bien peu de chose auprès de ce qu'ils desiroient en savoir.

Ne vous bornez pas à étudier Jésus-

Christ ; excitez votre cœur à l'aimer. L'amour de Dieu & l'amour de l'Homme-Dieu ne sont qu'un seul & même amour: nourrissez-en votre ame ; mettez tout en usage pour l'accroître de jour en jour, & que ce soit le but de tous vos exercices. Qui n'aime pas Jésus-Christ, soit anathême. L'aimer foiblement, c'est n'être qu'un Chrétien imparfait : l'aimer en vrai Chrétien, c'est desirer, c'est s'efforcer de l'aimer toujours davantage ; persuadé qu'on ne l'aimera jamais assez, ni autant que le mérite l'excès ineffable de son amour pour nous.

Mais l'aimer sans l'imiter, seroit une affection vaine, stérile & trompeuse. Soyez donc les imitateurs de Jésus-Christ. Le modèle est parfait ; chaque trait en est parfait : il convient à tous les états & à toutes les conditions. Rois & sujets, hommes publics, hommes privés, riches ou pauvres, vivant dans le monde, ou retirés du monde, sains ou malades, dans la prospérité ou dans l'adversité, dans l'état actif, ou dans l'état passif, & dans tous les degrés de ces états, dans les consolations ou dans les peines intérieures, Jésus-Christ offre à tous, dans ses mystères, dans ses vertus, dans sa doctrine, les exemples & les leçons qu'ils doivent suivre ; il leur en fournit les plus puissants

motifs ; & dans sa grace & ses sacrements, il leur en présente les moyens les plus efficaces. Le détail me mèneroit trop loin ; & d'ailleurs, il existe sur ce sujet, quantité d'excellents ouvrages.

Mais méditez sur-tout sa passion, affectionnez-vous à sa passion, retracez dans votre vie, les vertus dont sa passion vous montre le tableau le plus frappant. Allez à l'oraison puiser l'amour dans ses plaies salutaires, & sur-tout dans celle de son cœur : souvenez-vous que c'est sur sa passion que porte tout l'édifice de notre Religion ; que c'est pour mourir sur la croix qu'il est descendu du Ciel ; que c'est par ce sacrifice qu'il a appaisé son Père, qu'il a expié le péché, qu'il nous a ouvert le Ciel, & mérité toutes les graces qui nous y conduisent ; que l'auguste sacrifice de nos autels, lequel est l'acte principal de notre culte, n'est que le mémorial, le renouvellement, & l'extension de celui du Calvaire ; que lui-même a recommandé tant aux Prêtres, qu'aux simples fidèles d'offrir son corps adorable & de le manger en mémoire de lui crucifié & immolé pour notre amour.

Le Crucifix est & sera toujours le plus beau livre des ames pieuses ; il parle aux sens, il parle à l'esprit, il parle au cœur :

nul langage n'eſt auſſi éloquent, auſſi touchant que le ſien; il eſt à la portée des plus ſimples & des plus ignorants, & en même-temps au-deſſus de l'intelligence des plus grands génies & des plus ſavants: il dit tout, il apprend tout, il répond à tout; il anime aux plus grands efforts de vertu; il conſole & ſoutient dans les peines les plus amères; il en change même l'amertume en douceur.

Il invite les pécheurs à la pénitence; il leur fait ſentir toute la malice & l'énormité de leurs crimes; il les leur reproche avec autant de tendreſſe que de force; il leur en préſente le remède, leur en aſſure le pardon, & il excite dans leur cœur, les ſentiments d'une contrition également amoureuſe & douloureuſe.

Il encourage les juſtes; il leur applanit les difficultés de la vertu; il les porte à ſe combattre, à ſe renoncer, à ſe rendre ſourds aux cris de l'amour-propre, qui craint la pauvreté, la douleur, les afflictions, tout ce qui mortifie l'eſprit & la chair; ſur-tout il humilie & anéantit l'orgueil humain, ſource de tout vice & de tout péché.

Il nous attire au recueillement, à l'oraiſon, à la vie intérieure: il nous prêche la douceur, la patience, le pardon des

jures, l'amour des ennemis, la charité
vers nos frères, jusqu'à donner notre
e pour eux. Il nous provoque à l'amour
: Dieu, en nous apprenant à quel point
nous a aimés, & combien il mérite
être aimé; à la soumission & à la con-
rmité parfaite à sa volonté, quelques
gueurs qu'elle exerce sur nous; à l'a-
our des croix & des humiliations; à la
onfiance & à l'abandon dans les plus ex-
êmes désolations. Il nous engage, en un
ot, à la pratique de toutes les vertus, &
la fuite de tous les vices, d'une manière
douce, si persuasive, si efficace, qu'il
'est pas possible de s'y refuser. Ame dé-
ote, voulez-vous parvenir à l'union avec
Dieu? voulez-vous obtenir le don pré-
ieux de sa présence continuelle, qui vous
acilitera l'accomplissement de tous vos
evoirs? passez chaque jour quelque temps
n oraison devant le Crucifix; n'ayez
oint d'autre sujet de méditation que celui-
à; regardez-le, prenez-le entre les mains;
onjurez Jésus-Christ, attaché sur la croix,
'être lui-même votre Maître & votre
Directeur: faites taire l'esprit en sa pré-
ence, & ne laissez parler que le cœur:
aisez tendrement ses pieds & ses mains;
ppliquez votre bouche à la plaie de son
ôté; votre ame s'attendrira; des torrents

de grace l'inonderont ; *vous en puiſere les eaux avec joie dans les ſources d Sauveur* (1) ; vous avancerez dans les voie ſpirituelles , qui toutes ſont renfermée dans la croix.

Et ne dites pas que cette vue n vous dit rien , qu'elle laiſſe votre cœu froid & inſenſible , que vous demeure muet , quelque effort que vous faſſie pour exprimer votre affection : ſi vous n pouvez parler, vous pouvez écouter. Tenez-vous en ſilence , humble & anéant aux pieds de votre Sauveur ; ſi vous perſévérez , il ne tardera pas à vous inſtruire , à vous nourrir , à vous fortifier. Et quand vous n'en ſentiriez pas les effets dans l'oraiſon même , vous vous en appercevrez dans votre conduite , & au changement qui ſe fera peu-à-peu dans vos diſpoſitions. Nous ſommes impatients , & nous voulons toujours du ſenſible : voilà ce qui nous fait quitter les meilleures pratiques, lorſqu'elles ne réuſſiſſent pas au premier eſſai. Perſévérez , je le répète ; trouvez bon que Jéſus-Chriſt éprouve un peu votre amour , vous qui avez tant abuſé du ſien ; il couronnera votre perſévérance , & la récompenſe ſera le don d'oraiſon.

---

(2) Iſaïe, XII, 3.

La paſſion du Sauveur a été la dévo-
ion ſpéciale des Saints les plus renommés
our la vie intérieure, d'un Bernard, d'un
'rançois d'Aſſiſe, d'un Jean de la Croix,
l'une Catherine de Sienne, d'une Ger-
rude, d'une Thérèſe, pour ne point par-
er de mille autres : elle a fourni la matière
l'un nombre infini d'ouvrages de piété.
Qui ne connoît en particulier l'admirable
ivre des *ſouffrances de Jéſus-Chriſt*,
compoſé par un ſaint Religieux, captif
chez les Mahométans ? Eſt-il quelqu'un
qui l'ait lu, qui l'ait médité, ſans en tirer
un grand profit ſpirituel ?

Si les vrais myſtiques diſent qu'il y a des états où l'on perd de vue Jéſus-Chriſt, ils ont ſoin d'ajouter que ces états ſont l'expreſſion des états mêmes de Jéſus-Chriſt ; que c'eſt lui qui imprime ſucceſſivement dans l'ame, toutes les diſpoſitions de la ſienne, depuis ſon enfance, juſqu'à ſa mort ; qui, de degré en degré, les fait paſſer d'abord par les douceurs ſenſibles ; enſuite par les ſouffrances de corps & d'eſprit, par les humiliations, par les contradictions, les calomnies, & les perſécutions de la part des hommes, par les tentations de la part des Démons ; &, du côté de Dieu, par les épreuves & le délaiſſement intérieur.

Dans ces états, l'ame ne voit pas Jésus-Christ qui la crucifie, parce que ce seroit pour elle une consolation trop grande, de savoir que c'est lui qui est l'auteur de ce qu'elle endure, & qu'il est nécessaire qu'elle l'ignore, afin de donner lieu à l'exercice de sa foi, à son parfait abandon, & à la plénitude de son sacrifice. Jésus-Christ se cache à elle, afin que, souffrant davantage, elle mérite aussi davantage. Il la tient durant toute la voie, dans les ténèbres & la nudité, pour donner plus de prix à sa confiance & à son obéissance.

Ainsi il est vrai que cette ame n'est jamais plus réellement & plus intimement unie à Jésus-Christ, que dans ces moments où il met entr'elle & lui un voile épais, qu'elle voudroit bien, mais qu'elle ne peut pas lever. C'est en ce sens uniquement, qu'il faut entendre tous les Spirituels approuvés, qui ont traité cette matière. Ce seroit une injustice criante, de les confondre, avec les Quiétistes avérés, ou légitimement suspects; &, faute de bien connoître la différence, ou plutôt l'opposition de leurs sentiments, un Directeur se mettroit hors d'état de connoître la voie passive, de la distinguer de la fausse quiétude,

tude, & de conduire les ames éprouvées que Dieu lui adresseroit.

Ce que je viens de dire de Jésus-Christ, doit s'entendre aussi de la Sainte Vierge & des Saints. La dévotion envers les Saints a son principe & son fondement en Jésus-Christ, seul auteur de leur sainteté; & elle se rapporte à lui. Cette dévotion appartient à tous les états, même les plus sublimes: vouloir l'en bannir, ne fût-ce que pour un temps, sous quelque prétexte que ce soit, c'est une erreur.

Et quel moyen de se persuader qu'il y ait un état d'Oraison d'où la douce pensée de Marie soit excluse, où il ne faille ni l'invoquer, ni s'occuper de ses vertus & de ses grandeurs? N'est-ce point par elle que l'on va à son fils, comme c'est par le fils qu'on va au père? n'a-t-elle pas des rapports intimes & particuliers avec les trois personnes de l'adorable Trinité? Tous les Mystères de la Religion ne nous rappellent-ils pas à elle? N'est-elle pas le canal des graces, & la plus puissante médiation qu'on puisse employer auprès de Jésus-Christ.

Si donc, dans les temps de ténèbres, de trouble & de désolation intérieure, l'ame, au moment de l'Oraison, est privée de la vue & du commerce de Marie, c'est pour les mêmes raisons qui la privent de

la vue & de l'entretien de Jéſus-Chriſt : mais, comme c'eſt alors que Jéſus-Chriſt s'unit plus étroitement à l'ame ; c'eſt alors auſſi, qu'il lui communique un amour plus tendre & plus profond pour ſa ſainte mère. D'ailleurs, cette privation n'empêche pas que le matin & le ſoir, & dans le cours de la journée, on n'adreſſe à Marie des prières particulières, & qu'on ne l'honore par diverſes pratiques.

Il en faut dire autant par proportion, des autres Saints. L'ame intérieure a un commerce étroit avec eux, ainſi qu'avec les Saints Anges. En quelque état qu'elle ſoit, elle a toujours l'intention de les honorer & de les prier ; plus ſon état eſt relevé, plus ſa dévotion pour eux s'accroît, quoiqu'elle n'ait pas toujours la liberté de penſer à eux & de les invoquer : mais lorſqu'elle le peut, & je ne crois pas qu'il y ait de jours où elle ne le puiſſe, à moins d'une ſuſpenſion extraordinaire en ſes facultés, elle leur rend en général & en particulier, le culte qu'elle leur doit.



VIe MAXIME.

Bien user des deux Sacrements,
Dont l'un nous lave & purifie;
L'autre de divins aliments
Nous engraisse & nous fortifie.

Tout le monde sait qu'après le Baptême, qui nous régénère, mais qui ne se donne qu'une fois, les deux principales sources de la grace sont les Sacrements de Pénitence & d'Eucharistie, qui peuvent se renouveller aussi souvent que l'ame en a besoin; & dont le premier la nettoie de ses souillures, & la rend toute pure aux yeux de Dieu: le second entretient sa vie spirituelle, en la faisant participer à l'auteur même de cette vie. Le bon usage de ces deux Sacrements est donc ce qui contribue le plus à la sanctification des Chrétiens; & l'on peut répondre du salut de quiconque fait ses efforts pour s'en approcher dignement, & pour en tirer le fruit attaché à leur institution.

J'aurois trop de choses à dire, s'il me falloit traiter cette matière dans une certaine étendue; & d'ailleurs mon sujet ne

le demande pas. Je n'écris pas ici pour ceux qui n'approchent du tribunal de la Pénitence & de la ſainte Table, que pour ſatisfaire au précepte de l'Egliſe : ce que je puis leur dire, ſi cet ouvrage leur tombe entre les mains, c'eſt qu'en ſe bornant à ce qui eſt de devoir indiſpenſable, ils courent grand riſque de ne pas apporter à la réception de ces deux Sacrements, les diſpoſitions requiſes : c'eſt que, s'ils ont quelque habitude criminelle, il eſt fort à craindre qu'ils ne s'en corrigent pas, n'étant ſoutenus qu'une fois l'an, par les bons avis d'un Confeſſeur, & par la nourriture du banquet euchariſtique ; & par conſéquent qu'ils ſont bien expoſés à ne pas faire leur ſalut.

Je n'écris pas même pour les perſonnes qui ſont dans l'uſage de ne ſe confeſſer & de ne communier qu'aux grandes Fêtes : il peut ſe faire qu'elles mènent une vie exempte de fautes conſidérables ; mais on peut leur reprocher avec raiſon, de ne pas avoir aſſez de zèle pour leur ſanctification, & de ne pas répondre au deſir de l'Egliſe, ni à l'intention de Jéſus-Chriſt, dans l'inſtitution de ces deux Sacrements. Qu'elles me permettent de les exhorter à lire quelque bon ouvrage ſur les avantages ineſtimables qu'on en tire, lorſqu'on s'en approche

dignement & fréquemment; à se rendre aux pressantes invitations que l'Eglise leur fait là-dessus, dans ses instructions publiques, & à écouter avec docilité, les conseils salutaires du guide de leur conscience.

Je n'écris que pour les Chrétiens qui, résolus de vivre saintement, & sachant qu'un des moyens de sainteté les plus efficaces est la fréquentation des Sacrements, ont pris la pieuse habitude de se confesser & de communier, ou tous les quinze jours, ou toutes les semaines, ou même plus souvent, selon que leurs occupations le leur permettent, & que leur Confesseur les y autorise. J'écris pour les personnes consacrées à Dieu, comme les Prêtres, les Religieux & les Religieuses, dont les uns par le devoir de leur ministère, pour le bon exemple, pour se conformer au réglement du Concile de Trente, sont dans le cas de célébrer la Messe tous les jours, ou tout au moins les Dimanches & les Fêtes; & les autres sont astreints par leur régle, à un certain nombre de Communions par semaine, auxquelles ils ne peuvent manquer habituellement, sans une sorte de scandale.

En me restreignant à ces personnes, que de choses n'aurois-je point à dire? que d'abus à relever! que d'imperfections

à corriger ! que de conſeils à donner ! Je me bornerai à ce qu'il y a d'eſſentiel, avec d'autant plus de raiſon, que le détail ſur cette importante matière eſt épuiſé dans je ſais combien d'écrits, qui ſont entre les mains des fidèles. J'avertis ſeulement qu'il faut être également en garde contre les livres qui tendent à éloigner de la ſainte Table, en exigeant des diſpoſitions trop parfaites, qui ne peuvent être le fruit que de la réception fréquente du Corps de Jéſus-Chriſt, & en exagérant les dangers de la Communion indigne, ſans inſiſter aſſez fortement ſur les avantages de la bonne Communion ; & contre les livres qui établiſſent ſur ce ſujet, des principes trop relâchés au jugement des Paſteurs de l'Egliſe. Ce que je dis des livres, doit à plus forte raiſon s'entendre des Confeſſeurs, dont les mauvaiſes déciſions, par cela même qu'elles ſont ſecrètes & en dernier reſſort, n'en ſont que plus dangereuſes.

Je regarde d'abord comme un grand mal, par rapport à l'uſage de la Pénitence & de l'Euchariſtie, qu'on ſe ſoit écarté des principes & de la pratique de l'ancienne Egliſe, où la Confeſſion étoit plus rare, & la Communion plus fréquente. L'Evêque étoit alors le ſeul, ou preſque le

feul Confeffeur ; & fi les premiers fidèles qui communioient chaque fois qu'ils affiftoient au facrifice, fans parler des Communions qu'ils faifoient dans leurs maifons, fe fuffent confeffés auffi fouvent que le font aujourd'hui les perfonnes dévotes, il eft évident que l'Evêque, déjà fort occupé d'ailleurs, n'eût pu fuffire à les entendre. Quoique leur vie fût plus fainte que la nôtre, il leur échappoit cependant journellement bien des fautes légères, dont ils ne jugeoient pas qu'il fût befoin de s'accufer habituellement. S'ils avoient quelque peine contre leurs frères, ils fe réconcilioient, & s'embraffoient avant que de préfenter leur offrande; & pour les fautes quotidiennes, ils crôyoient, comme l'enfeigne Saint Auguftin, qu'elles étoient entièrement effacées par la récitation de l'Oraifon Dominicale. Ils ne s'adreffoient donc à l'Evêque, ou au Prêtre qui en avoit la charge de fa part, que pour les péchés un peu confidérables, ou du moins douteux; & l'on peut croire que leur confcience étoit pour le moins auffi délicate que celle des dévots de nos jours.

Dans la fuite, les Confeffeurs s'étant multipliés, la facilité de s'adreffer à eux, a rendu les Confeffions beaucoup plus fréquentes; & le faint ufage de commu-

nier chaque fois qu'on aſſiſtoit à la Meſſe s'étant perdu, on n'a pas cru pouvoir le faire ſans l'avis & la permiſſion du Confeſſeur; ce qui a introduit les Confeſſions réglées à la huitaine, ou même plus ſouvent. Il eſt très-rare que les bonnes ames portent à ces Confeſſions, des péchés griefs : ce ne ſont, pour l'ordinaire, que des fautes vénielles, que des imperfections & des manquements d'inadvertence & de pure fragilité. Cependant la plupart croient qu'il eſt abſolument néceſſaire de s'en confeſſer avant que de communier : delà vient que ſi leur Confeſſeur eſt abſent ou malade, elles s'abſtiennent de communier; ou même s'il leur arrive de tomber en quelque faute légère, elles ſuſpendent les Communions qui leur ſont preſcrites, lorſqu'elles n'ont pas la commodité de recourir au Sacrement de Pénitence. Il en eſt qui n'oſeroient communier pluſieurs fois la ſemaine, ſi elles ne ſe confeſſoient chaque fois, quoique la conſcience ne leur reproche rien de tant ſoit peu conſidérable; il en eſt même qui communiant tous les jours, croient, par cette raiſon, devoir auſſi ſe confeſſer tous les jours.

Or ces confeſſions ſi fréquentes, dont on ſe fait une ſorte d'obligation, ſont

ſujètes à abus : elles donnent lieu aux anxiétés & aux ſcrupules ; on ſe tourmente pour trouver quelque choſe à dire; on s'arrête à des minuties, à des imaginations, qu'on feroit mieux de mépriſer ; on s'expoſe à manquer de contrition. Souvent il n'y a pas matière d'abſolution ; & néanmoins on trouveroit mauvais que le Confeſſeur ne la donnât pas. Le plus grand mal eſt que, faute de Confeſſion, l'on manque la Communion, lorſqu'on pourroit & qu'on devroit la faire. On ne ſauroit croire ce qu'il en coûte à des Confeſſeurs ſenſés, pour réduire ſur ce point, de certaines ames à une pratique raiſonnable : elles s'effarouchent, elles ſe ſcandaliſent ; on ne peut ſouvent en venir à bout; il faut céder à leur entêtement, ſi l'on ne veut pas prendre de parti violent.

Un autre abus, plus grand encore & plus commun, eſt celui de faire conſiſter toute la perfection dans l'approche fréquente des Sacrements. Il y a bien des perſonnes qui, ſans ſonger à ſe corriger de leurs défauts, peut-être même ſans les connoître, tant l'amour-propre les aveugle; qui, impatientes, aigres, critiques, médiſantes, pleines d'eſtime d'elles-mêmes & de mépris pour le prochain, fières de la multitude de leurs pratiques extérieures,

& n'ayant pas même idée de la mortification intérieure, ſe croient des Saintes, parce qu'elles communient pluſieurs fois la ſemaine, ou même tous les jours.

Cependant elles ſont ſenſibles, délicates, ſoupçonneuſes, ombrageuſes, dures pour autrui, indulgentes pour elles-mêmes, diſſimulées, politiques, flatteuſes, curieuſes, jalouſes, impérieuſes, intrigantes, inquiètes ſur leur ſanté; ennemies de la moindre gêne, ſenſuelles, attentives à ſe procurer toutes les commodités; mais parce qu'elles demeurent long-temps à l'Egliſe, où elles entendent pluſieurs Meſſes de ſuite; parce qu'elles récitent régulièrement chaque jour, un certain nombre de prières vocales; parce qu'elles ont une heure marquée pour faire ou entendre une lecture de piété, dont elles ne profitent pas; parce que aſſiſes pour l'ordinaire, & le corps fort à l'aiſe, elles font une prétendue oraiſon, qui eſt une véritable oiſiveté, elles ſont très-contentes d'elles-mêmes, & ſe propoſeroient volontiers pour des modèles de perfection. Tout le fruit qu'elles retirent de leurs Communions & de leurs autres exercices, eſt une vanité ſpirituelle, un orgueil ſecret, & tous les vices ſubtils qu'engendre une dévotion entée ſur la recherche de ſoi-même.

C'eſt aux Confeſſeurs à voir ſi leur conſcience n'eſt pas chargée de tant de Communions pour le moins inutiles. Ils n'y prennent pas toujours garde d'aſſez près; & ils ne penſent pas que les juſtes reproches qu'on fait à ces perſonnes, retombent ſur eux, lorſqu'ils leur accordent avec une indiſcrète profuſion, la nourriture céleſte, dont Dieu les a établis diſpenſateurs.

Un troiſième abus eſt de ſe faire une eſpèce de routine de la Confeſſion & de la Communion. On s'y préſente ſans préparation, ou avec une préparation ſuperficielle, parce que l'on craindroit de manquer à la règle, & d'être remarqué, ou parce que le Directeur l'a ainſi ordonné; & l'on s'acquitte de ces actions ſi ſaintes, à-peu-près comme d'une action ordinaire.

Mais, conſidérons chaque Sacrement en particulier. Ce qui eſt le plus à craindre au ſujet de la Confeſſion fréquente, c'eſt premièrement ou qu'on ne s'examine pas aſſez, ou qu'on pouſſe l'examen juſqu'à l'inquiétude & au ſcrupule. Les perſonnes légères, diſſipées, ou qui n'ont qu'une dévotion froide & indifférente, ſont ſujètes à ſe mal examiner. Quelques-uns ne s'examinent que ſur leurs actions extérieures, & touchent à peine à ce qui

ſe paſſe au-dedans; d'autres ont des défauts favoris, auxquels ils ne penſent même pas; d'autres ont une formule d'examen toute dreſſée, qu'ils récitent de mémoire au Confeſſeur, preſque toujours dans le même ordre & dans les mêmes termes. Il en eſt auſſi qui, ſujets d'habitude, à des fautes vénielles, comme à manquer à certaines règles, & n'ayant nulle envie de s'en corriger, prennent le parti de les exclure de leur examen & de leurs accuſations. En général, l'examen ſe fait mal, ou parce qu'on n'eſt pas aſſez inſtruit, ou parce qu'on ne veille pas aſſez ſur ſoi dans l'intervalle des Confeſſions, ou parce qu'on n'a pas un deſir ſincère d'avancer dans la piété.

Au contraire, les ames exceſſivement timorées, les imaginations vives, les petits eſprits, ſont expoſés à s'examiner avec trop de ſévérité, ou avec trouble & anxiété: ils voient des fautes par-tout; & ces fautes qui quelquefois ne ſont rien, ils les groſſiſſent, & s'en font des monſtres. Ils confondent le ſentiment avec le conſentement, le premier mouvement, qui eſt involontaire, avec l'acte réfléchi. Ils s'embarraſſent dans leurs recherches; les heures entières ne leur ſuffiſent pas: c'eſt un tourment pour eux chaque fois qu'il faut

ſe confeſſer. Cet examen les fatigue non-ſeulement au moment de la Confeſſion ; mais à tous les inſtants de la journée ; & au-lieu que les premiers ne rentrent preſque jamais dans leur conſcience, ceux-ci n'en ſortent point, & ne font autre choſe que de ſe chicaner & de s'éplucher.

J'avoue qu'il eſt difficile de tenir ici le juſte milieu entre le trop & le trop peu. Pour les perſonnes dont la vie eſt réglée, qui ont peu de rapports extérieurs, & dont les occupations ſont toujours à-peu-près les mêmes, qui d'ailleurs font chaque jour l'examen de conſcience, il me paroît que celui qui précède la Confeſſion, doit leur prendre peu de temps, & qu'un coup-d'œil leur rappelle ce qu'elles ont fait dans la ſemaine. Il faut plus de temps pour les autres : mais ce temps a ſes bornes ; un quart-d'heure eſt plus que ſuffiſant pour une Confeſſion de huit jours ; & encore vaut-il mieux s'expoſer à oublier quelque faute légère, que de ſe mettre à la torture pour n'en omettre aucune.

L'examen doit ſe faire avec ſimplicité, avec paix, avec droiture, après avoir invoqué l'Eſprit-Saint, ſur les lumières de qui l'on doit plus compter, que ſur ſes propres recherches. Je voudrois donc que, ſans faire de pénibles efforts de mémoire,

on le priât de nous éclairer ſur les fautes qui déplaiſent le plus à Dieu ; qui choquent ou ſcandaliſent le prochain, & qui nuiſent davantage à notre avancement : qu'enſuite l'on s'en tînt à celles qui ſe préſentent à l'eſprit ; qu'on fît plus d'attention aux habituelles qu'aux paſſagères, à celles où il entre du propos délibéré & de la réflexion, qu'à celles qui échappent par inadvertence & par vivacité.

Mais ce qui eſt plus important, eſt de concevoir de ſes fautes une véritable douleur, & de former un ferme propos de s'en corriger. Pour les ames que j'ai ici en vue, la choſe n'eſt pas difficile à l'égard des péchés tant ſoit peu griefs, dont je ſuppoſe qu'elles ont une horreur habituelle. Mais il n'en eſt pas de même à l'égard des moindres péchés, ſoit d'action, ſoit d'omiſſion, qui tiennent à quelque défaut qu'on ménage trop, & ſur lequel on n'a pas le courage de ſe combattre, tels que la vanité, la curioſité, la pareſſe, la ſenſualité, l'eſprit de critique, & d'autres ſemblables. Ces péchés reviennent à chaque Confeſſion : il eſt bien difficile qu'on en ait une contrition ſincère, ni qu'on ſe propoſe ſérieuſement de n'y plus retomber, tant qu'on en laiſſe ſubſiſter la cauſe, & qu'on ne prend nulle meſure

pour la détruire. Ce n'eſt tout au plus que les branches que l'on coupe ; mais elles repouſſent ſur-le-champ, parce qu'on épargne la racine. La contrition des fautes vénielles d'habitude, & commiſes avec vue, eſt auſſi ſuſpecte que celle des péchés mortels de même nature. On voudroit s'en corriger ; mais, au fond, on ne le veut pas ; c'eſt-à-dire, que la grace le demande, & la volonté le refuſe.

Je ſais qu'on ne peut jamais s'aſſurer, que moralement de ſa contrition : mais, s'il y a un moyen de ſe tranquilliſer sur ce point, c'eſt de prendre la ferme réſolution de ne commettre aucune faute avec vue & réflexion, & de tenir la main à l'exécution. Alors il ne reſte plus que les fautes de premier mouvement, d'inadvertence, de pure fragilité, où il n'entre qu'une demi-volonté ; & la détermination où l'on eſt de ne s'en permettre aucune, nous obtient aiſément de Dieu la grace du repentir : car nous ne le formons pas en nous, ce repentir ; c'eſt Dieu qui l'accorde, & il ne l'accorde qu'à la volonté, qui uſe bien des autres graces qui y diſpoſent.

Doutez donc, ame chrétienne, de la ſincérité de votre contrition, juſqu'à ce que vous ayiez formé le ferme propos d'é-

viter toute faute volontaire : mais auſſi, ſi telle eſt votre diſpoſition habituelle, n'ayez plus d'inquiétude ſur ce ſujet. Ce n'eſt point par les ſentiments que vous tâchez d'exciter en vous, au moment de la Confeſſion, ni par les actes que vous proférez, qu'il faut juger de votre contrition ; mais par l'horreur que vous avez habituellement du péché, par votre attention extrême à vous en garder, par vos efforts pour combattre vos mauvais penchants & vos mauvaiſes habitudes. Cette règle eſt sûre, & il n'y en a pas d'autre.

Vous êtes quelquefois effrayé, parce que vous ne ſentez aucune douleur, que votre cœur vous paroît froid & glacé, & que vous ne prononcez, ce vous ſemble, que de bouche votre acte de contrition. Autrefois vous aviez un regret ſenſible; l'amour vous ſerroit le cœur, vous verſiez même des larmes. Conſultez le fond de votre volonté; voyez ſi vous y trouvez une ſincère déteſtation des péchés que vous allez accuſer : ſi vous pouvez vous en répondre, ſoyez tranquille, & ne cherchez pas d'autre certitude. Votre diſpoſition eſt peut-être meilleure qu'elle n'étoit, quand vous étiez touché d'une douleur ſenſible. Rejetez donc hardiment toutes les craintes, tous les doutes, tous

es ſcrupules qui vous viennent là-deſſus ; & , après avoir pris, s'il le faut, l'avis de otre Confeſſeur, ne vous permettez jamais de vous y arrêter.

Au reſte, s'exciter à la contrition, n'eſt pas, comme bien des perſonnes ſe l'imaginent, ſe preſſer le cœur pour en exprimer quelques ſentiments, ni ſe provoquer aux larmes : c'eſt demander humblement Dieu, qu'il mette lui-même dans notre me, un véritable repentir ; & enſuite faire implement & paiſiblement, ſon acte de contrition. Il ſuffit de le faire une fois, vant que d'entrer au Tribunal, & de le épéter tandis que le Prêtre nous donne 'abſolution.

Après vient l'accuſation où l'on tombe en bien des défauts par trop ou trop peu de détail, par amour-propre, par une mauvaiſe honte. Quant aux manquements qui viennent d'un eſprit borné, groſſier, mal-inſtruit ; c'eſt au Confeſſeur d'y ſuppléer par les queſtions qu'il jugera néceſſaires.

L'accuſation doit être courte & ſimple. Point de détails inutiles, & où ſouvent on implique le prochain; point de détours, point de circonlocutions : ne pas faire un long récit, pour dire qu'on s'eſt impatienté, ou qu'on a manqué à la charité.

Il eſt des perſonnes qui croiroient ſe ma
accuſer, ſi elles ne racontoient par l
menu, tout ce qu'on leur a dit, & ce qu'elle
ont répondu.

Elle doit être claire & préciſe : poin
d'obſcurité, ni d'ambiguité, ni de dégui
ſement. Que le Confeſſeur comprenne l
choſe, comme vous la comprenez vous
même. Point de ces accuſations vagues
qui ne ſont qu'un rempliſſage inutile
auxquelles ſont ſujets ceux qui veulen
charger leur confeſſion de beaucoup d'ar
ticles. On s'accuſe d'avoir de l'amour-
propre & de l'orgueil : c'eſt l'accuſatior
d'un vice, & non celle d'un péché. Or
s'accuſe de ſa lâcheté au ſervice de Dieu
il faut dire en quoi. On s'accuſe d'avoi
communié avec tiédeur : qu'eſt-ce qu
cela ſignifie ?

Elle doit être entière. Ne rien ſupprimer des circonſtances néceſſaires ; joindre à la faute le motif qui l'a fait commettre, & qui, quelquefois, eſt plus coupable que la choſe en elle-même : ne rien taire de ce qui gêne tant ſoit peu la conſcience : ne point garder pour la fin, les fautes qu'on juge les plus humiliantes, ou pour leſquelles on craint d'être repris. Les ames vraiment humbles commencent toujours par l'accuſation de ces fautes-là. Il eſt à

propos aussi de déclarer ses tentations, & d'expliquer en quoi elles consistent, quoiqu'on ait lieu de croire qu'on n'y a pas succombé. La honte porte quelquefois à cacher des tentations d'une certaine nature: cela est dangereux; c'est une ruse que le Démon emploie pour nous faire tomber plus aisément; & il y réussit d'ordinaire.

Enfin, il faut que l'accusation soit dans l'exacte vérité: on ne doit pas exagérer ses fautes, ni les diminuer & les excuser; donnez pour certain ce que vous croyez certain, pour douteux ce qui vous paroît douteux. Les scrupuleux & ceux qui sont tentés, sont sujets à dire qu'ils ont consenti, lorsqu'ils n'ont pas consenti: c'est au Confesseur, quand il les connoît, d'y prendre garde, & de ne pas les croire aisément sur leur parole; ce qui les jetteroit dans le désespoir. Quelques-uns pensent qu'il vaut mieux dire plus que moins: il faut, s'il se peut, ne dire ni plus, ni moins. Les personnes qui ont l'imagination vive & forte, doivent s'en défier en se confessant.

Il est d'autant plus important d'apprendre de bonne-heure à se bien confesser, & de profiter là-dessus des avis qu'on nous donne, qu'à un certain âge il est presque impossible de se corriger des dé-

fauts contractés par une longue habitude
Le Confesseur y perd sa peine, & n'
pas d'autre ressource que la patience
& de laisser les gens se confesser à leu
manière.

Hors des cas de trouble & de grande tentations, les ames qui sont dans la voi passive, s'examinent avec beaucoup d paix, & sont très-clair-voyantes sur l'éta de leur conscience : elles ne se chicanen pas; & aussi elles ne se passent rien, parc qu'à la moindre faute qu'elles commettent Dieu ne manque pas de leur en faire de reproches; elles n'ont point d'inquiétude sur leur contrition; elles s'accusent avec une candeur, une ingénuité, une simplicité d'enfants, sans embarras, sans enveloppe, sans tergiversation. Leur confession est courte pour l'ordinaire, parce qu'elles ne la chargent de rien de vague, ni d'inutile : à moins qu'elles n'y soient assujetties par une règle, elles ne se confessent qu'au besoin; lorsqu'elles sont obligées de se présenter, elles déclarent naïvement qu'elles n'ont rien qui leur fasse peine. A ces marques, il est aisé de reconnoître les personnes qui sont dans cette voie, & celles qui ont de la disposition à y entrer.

On demande s'il est-à-propos de se

ervir de quelqu'un de ces exercices our la Confeffion & la Communion, ui fe trouvent dans tous les livres de rières.

J'ai déjà dit ailleurs ma penfée là-deffus. e les crois utiles, & même néceffaires ceux qui approchent rarement des Sacreents : ils font propres auffi à foutenir la iété naiffante des jeunes perfonnes, dont imagination eft légère, & qui ont beauoup de peine à fe recueillir. Des actes ien faits, qu'on lit ou qu'on prononce e mémoire, avec attention, infpirent de a dévotion à ceux qui n'en ont point; ls infinuent dans les cœurs, les fentiments u'ils contiennent; ils préviennent les iftractions, ou rappellent l'efprit, quand l s'égare.

Mais il me femble que ceux qui ont avantage de communier fréquemment, eroient bien de s'accoutumer infenfiblenent à fe paffer de ces méthodes : car lles ont d'abord l'inconvénient, qu'elles ie font plus d'impreffion, quand on s'y ft habitué. En ce genre fur-tout, il n'y i que la nouveauté qui frappe : on fe laffe donc bientôt d'un exercice qu'on fait par cœur, & qui nous laiffe froids & fecs; on en prend un fecond, que lon quitte encore, & l'on fe dégoûte de tout fucceſ-

ſivement, parce qu'ils ne nous offrent rien de frappant.

Un autre inconvénient, qui n'eſt pas moindre, eſt que trouvant dans les livres, des actes tout faits, on n'excite point ſon cœur à en produire de lui-même; & qu'on croit avoir exprimé ſes propres ſentiments, tandis qu'on na fait que s'approprier pour un moment, des ſentiments étrangers: auſſi ces ſentiments empruntés ne laiſſent-ils rien dans l'ame, au-lieu que ceux qu'elle tire de ſon fonds à l'aide de la grace, la nourriſſent, la développent, & y produiſent une diſpoſition ſainte, qui, renouvellée fréquemment, ſe tourne enfin en habitude, & nous familiariſe avec le recueillement intérieur.

On ne peut pas douter non plus, que les actes qui ſont l'expreſſion de nos ſentiments intimes, ne ſoient plus agréables à Dieu, & ne tiennent davantage de la véritable prière, qui doit partir du cœur. Au fond, qu'importent à Dieu tous ces actes méthodiques & arrangés? Les ſentiments qui lui plaiſent, ſont ceux qu'il met dans l'ame, & non ceux que l'ame va puiſer ailleurs. S'ils ne ſont pas néceſſaires pour ſuppléer à notre indigence, & pour fixer notre attention, ce ſera le mieux de nous en paſſer, & de donner à

otre cœur, toute liberté de s'épancher en réſence de Dieu. Les affections libres, & ns apprêt, ſont plus naturelles, plus vives & plus touchantes.

Je voudrois donc qu'on eſſayât peu-à-eu, de laiſſer les livres, tant avant qu'a-rès la Communion, & qu'on fît paiſible-ient, & ſans effort de tête, ſa prépara-ion & ſon action de graces, avec le ſeul ecours de Dieu, qui nous eſt plus pré-ent que jamais dans la plus ſainte des ctions. Je voudrois même que, recon-oiſſant combien nos ſoins ſont inſuffi-ants pour nous préparer à recevoir Jéſus-Chriſt, & pour le remercier dignement le cet ineſtimable bienfait, on eût la con-iance de le ſupplier de nous mettre lui-nême dans les diſpoſitions convenables; que, dans la ferme foi qu'il le veut faire, & dans l'attente qu'il le fera, l'on ſe tînt implement recueilli, & dans le ſilence ntérieur; qu'on lui donnât toute liberté l'agir ſur notre cœur, ſoit pour le pré-parer à ſon entrée, ſoit pour en prendre une entière poſſeſſion.

Cette méthode toute divine, où Jeſus-Chriſt mettroit tout du ſien, & où nous mettrions du nôtre, la ſimplicité, l'humi-lité; la foi, l'amour & l'abandon, ſeroit bien meilleure, ſans doute, que notre em-

preſſement, notre activité, & ces ſecouſſes qu'on ſe donne, pour ſe procurer un peu de ferveur ſenſible. Quelle paix intime en ſeroit l'effet! quelle douce ſuſpenſion des puiſſances de l'ame! quelle attente amoureuſe de la préſence de Jéſus-Chriſt! quel raviſſement, & quelle plénitude après l'avoir reçu! Mais quoi! l'amour-propre veut toujours agir; & il gâte tout par ſon action. Il ſemble craindre que Dieu ne faſſe pas auſſi-bien que lui: auſſi par-tout où ſe mêle l'amour-propre, Dieu ne fait-il rien, ou peu de choſe.

Je conviens qu'une telle méthode n'eſt que pour les ames déjà avancées. Néanmoins il eſt de jeunes cœurs purs & innocents, il eſt même des ames belles & droites, revenues ſincèrement à Dieu, qu'il invite lui-même de bonne-heure à prendre cette pratique, les attirant au ſilence intérieur, & les embraſant d'un amour doux & paiſible, au temps de la Communion. Que ces ames ne craignent rien; qu'elles laiſſent alors, non-ſeulement les livres, mais leurs actes propres, & qu'elles s'abandonnent à l'action de Dieu. Que les Confeſſeurs, à qui elles feront part de ce qu'elles éprouvent, leur donnent le même conſeil, & ſe gardent bien de les inquiéter.

Il eſt vrai que le goût ſenſible à la Communion, n'a qu'un temps : il eſt vrai encore, qu'on ne doit ni le rechercher, ni s'y attacher avidement, ni le regretter, & ſe déſoler, lorſqu'on ne l'a plus. Il y a bien de la ſenſualité ſpirituelle en tout cela, & ce n'eſt pas là aimer Jéſus-Chriſt pour lui-même, mais pour ſes conſolations. Quand cette privation ne vient point de notre faute, la Communion, pour être sèche, n'en eſt pas moins bonne. On y a toujours la paix, quoiqu'on ne la ſente pas, & malgré un vuide apparent, le cœur eſt toujours rempli. L'état où l'on eſt à la Communion, ſuit d'ordinaire l'état de l'oraiſon ; & plus on avance dans la mort à ſoi-même, plus on s'y trouve ſevré de toute douceur. Si la viande céleſte eſt alors moins ſavoureuſe, elle n'en eſt que plus nourriſſante. L'ame, dans les épreuves, a moins beſoin de conſolation que de force ; & elle lui eſt communiquée abondamment dans ces Communions, où elle n'a rien de ſenſible ni d'apperçu.

Il ne faut pas toujours juger de la bonté d'une Communion par ce qui s'y paſſe : ce ſont les ſuites qui en décident. Il y a des ames fortes & déſintéreſſées, que Dieu met bien vîte au-deſſus des douceurs, pour leur donner quelque choſe de plus ſubſ-

tantiel. La Communion eſt toujours excellente, lorſqu'on en ſort avec une généreuſe détermination de ſe corriger de ſes défauts, de ſe faire violence, de porter les croix intérieures & extérieures que Dieu nous envoie, de lui donner enfin, ſelon notre état préſent, les preuves qu'il exige de notre amour, de notre fidélité, de notre abandon. Les Communions qui ne produiſent pas cet effet, ſont tout au moins infructueuſes. La ſenſibilité naturelle, l'imagination, & quelquefois le Démon peuvent avoir la principale part aux douceurs qu'on y goûte, & qui ne ſervent qu'à entretenir une ame molle, lâche & vaine, dans une dangereuſe illuſion.

A l'égard de la Communion fréquente, c'eſt au Confeſſeur à la régler ſuivant une ſainte diſcrétion. Il faut y aller par degrés, & à proportion du progrés que fait l'ame. Dès qu'un Chrétien eſt en voie de travailler efficacement à ſon ſalut, ſans attendre qu'il ſoit tout-à-fait corrigé de ſes anciennes habitudes, ou plutôt afin qu'il s'en corrige plus aiſément, on doit l'exhorter à approcher de la Sainte Table tous les mois : & il peut y avoir des raiſons, comme de fortes tentations, des occaſions fréquentes & inévitables, des devoirs difficiles à remplir, qui déterminent à lui per-

mettre de s'en approcher plus ſouvent.

La Communion de chaque ſemaine, & de pluſieurs fois la ſemaine, ne doit, régulièrement parlant, s'accorder qu'aux ames qui n'ont nulle attache à aucun péché véniel, qui ſont même déterminées à ne faire aucune faute de propos délibéré, & à ne rien refuſer à Dieu; qui de plus s'adonnent fortement à la mortification intérieure & à l'oraiſon mentale, autant que leur état le permet.

La Communion quotidienne peut ſe permettre aux mêmes ames, lorſqu'on voit qu'elles s'affermiſſent dans la pratique des vertus, qu'elles ſont généreuſes à ſe combattre, qu'elles évitent tout ce qui peut le moins du monde les retirer de leur recueillement intérieur & de l'union avec Dieu. Comme la vie ſpirituelle a une marche certaine, il eſt toujours aiſé à un Directeur éclairé, de s'appercevoir ſi ces ames avancent, ou ſi elles reculent: & s'il s'apperçoit de quelque relâchement, après les avoir ſérieuſement averties à pluſieurs repriſes, il doit diminuer le nombre de leurs Communions.

Je ne dis rien des Maiſons Religieuſes, où les Communions ſont réglées: il ne faut pas aiſément en permettre au-delà de ce que preſcrit la règle. Cette diſ-

tinction accordée à quelques-unes, excite la jalouſie des autres, & les expoſe elles-mêmes à une ſecrète vanité. Il y a néanmoins quelquefois de bonnes raiſons de paſſer pardeſſus la règle ; c'eſt à la ſageſſe des Supérieurs & des Confeſſeurs à en décider : mais ils doivent tenir la main à ce qu'on ne manque aucune Communion de règle, & ſe perſuader que le relâchement ſur ce point capital a de fâcheuſes ſuites par-tout où il s'introduit.

Beaucoup de Prêtres ſéculiers & réguliers, engagés, par état, à célébrer tous les jours la ſainte Meſſe, ne ſongent pas aſſez à la perfection qu'exige d'eux l'avantage d'offrir chaque jour cet auguſte Sacrifice. Je ne vois rien qui les diſpenſe d'une ſainteté perſonnelle, auſſi éminente que celle qui eſt requiſe dans les Laïques pour la Communion quotidienne ; au contraire, le Sacerdoce eſt par lui-même un engagement à ce que la vie chrétienne a de plus parfait : à plus forte raiſon, ſi l'on joint au Sacerdoce, les vœux de Religion ; s'ils ſont obligés d'office, à dire la Meſſe, ils ſont obligés à s'y préparer dignement, & à en tirer tous les fruits ſpirituels qui y ſont attachés. Il me ſemble qu'à raiſon de leur état, des fonctions qu'ils rempliſſent, de l'exemple qu'ils doivent, c'eſt une loi pour

eux, non-ſeulement d'égaler, mais de ſurpaſſer en ſainteté, les Chrétiens les plus adonnés à la vie intérieure. Sur cela, que chaque Prêtre s'examine & ſe juge.

VIIe MAXIME.

Dans le repos, dans l'action,
Avoir une intention pure :
Loin de nous la dévotion
Sans ſimplicité, ſans droiture.

Si votre cœur eſt ſimple (1), dit Jéſus-Chriſt, *tout votre corps ſera lumineux.* Tous les Saints Pères ont expliqué cette parole de la pureté d'intention, & ils ont entendu que, ſi nos vues ſont pures, nos actions ſeront ſaintes. Comme l'œil eſt le guide, &, en un ſens, la lumière du corps, dont il éclaire & dirige les mouvements ; ainſi l'intention eſt la lumière de l'ame : elle la guide dans ſes actions, & leur donne ce qui les rend bonnes ou mauvaiſes, ſavoir, la moralité. Puis donc que

(1) Matth. VI, 22.

la ſainteté des actions dépend de la pureté de l'intention, il n'eſt rien dont il nous importé plus de nous aſſurer; mais en même-temps il n'eſt rien qu'il nous ſoit plus difficile de bien connoître.

L'intention eſt ce qu'il y a de plus profond dans le cœur humain. Ainſi, pour la démêler autant que cela eſt poſſible, il faut être exercé à réfléchir ſur ſoi, à ſe demander un compte exact de ſes motifs ſecrets, & à pénétrer juſques dans les replis de l'ame les plus cachés: ce que font très-peu de perſonnes, & ce qu'on ne peut faire dans les choſes ſurnaturelles, qu'à l'aide de la lumière divine, qu'il eſt beſoin d'implorer ſans ceſſe.

L'intention eſt ce que l'amour-propre s'étudie le plus à nous déguiſer, à cauſe de l'intérêt qu'il y a; &, par malheur, il n'y réuſſit que trop. On ſe trompe, on s'en impoſe à ſoi-même, en une infinité de choſes, & quoiqu'on ne ſe trompe que parce qu'on le veut, cela ſe fait ſi ſubtilement, qu'à peine s'en apperçoit-on. Peu de gens ſont de bonne foi en tout avec eux-mêmes; & nous ſommes les premiers dont nous ayions à nous défier. Il faut par conſéquent ſe précautionner contre les ruſes de l'amour-propre, qui ſont plus déliées dans les matières de piété, que dans

les autres. Et quel eſt celui qui ſe tient continuellement en garde contre cet ennemi ? quel eſt celui qui ſe garantit, je ne dis pas toujours, mais le plus ſouvent, de ſes ſurpriſes ?

Si, pour ſe connoître à fond, il eſt néceſſaire de diſcerner le vrai motif de ſes démarches, & ſi, étant profondément mauvais & corrompus, nous avons tant de ſujet de nous le cacher, & de nous le diſſimuler, combien ſont rares les hommes, & en particulier les Chrétiens, qui ont une véritable connoiſſance d'eux-mêmes ? Où eſt celui qui ne ſe flatte point de quelque vertu qu'il na pas, ou qui s'avoue tous les vices & les défauts qu'il a ? & d'où viennent nos erreurs en ce point, ſinon de ce qu'on ſe déguiſe ſes motifs & ſes intentions ?

Pour trancher le mot, nous ne ſommes parfaitement connus que de Dieu ſeul ; & cela dans le point le plus eſſentiel ; ſavoir, ſi nous ſommes à ſes yeux, dignes d'amour ou de haine. Nous ne pouvons pas même nous répondre certainement d'une ſeule de nos actions, comme lui étant agréable. Nous ſerons dans cette ignorance toute notre vie, & il nous ſera par conſéquent toujours impoſſible de prononcer avec une entière certitude, ſur la pureté de

nos intentions: car ſi nous étions aſſurés qu'elles ſont pures, nous le ſerions auſſi de la ſainteté de nos actions, & par une ſuite néceſſaire, que nous ſommes en état de grace. C'eſt pour cela, que nous devons toujours dire avec David : *Purifiez-moi de mes fautes ſecrètes* (1); & que ce ſaint Prophète a eu raiſon de s'écrier : *Quel eſt celui qui a une pleine connoiſſance de ſes péchés ?* Vérité bien affligeante en elle-même, & déſolante pour l'amour-propre, qui cherche toujours des aſſurances ! mais dans le deſſein de Dieu, elle ne doit que nous humilier, & non pas nous déſeſpérer. Si l'on ne peut parvenir ſur ce point, à une certitude indubitable, on peut du moins, en s'étudiant, & en s'adreſſant humblement à Dieu, en avoir une certitude morale, qui ſuffit pour nous tranquilliſer : mais auſſi l'on ne doit rien négliger pour ſe la procurer.

Qu'eſt-ce donc que la pureté d'intention ? C'eſt une vue qui a Dieu ſeul pour objet, & qui n'eſt mélangée d'aucun intérêt propre. L'intention, pour n'être pas pure, n'eſt pas toujours formellement mauvaiſe : il arrive même ſouvent que l'intention principale eſt bonne, mais ſouillée

(1) Pſalm. XVIII, 15.

par une intention accessoire qui s'y joint. Un Ministre du Seigneur, dans ses travaux apostoliques, veut principalement la gloire de Dieu ; mais il n'est pas insensible aux applaudissements humains. Or, c'en est assez aux yeux infiniment purs de la Divinité, pour que notre première intention, & l'action faite en conséquence, ne soient pas tout-à-fait saintes, & à l'abri de tout reproche.

Chrétiens imparfaits que nous sommes, jugeons par-là du mal imperceptible qui se glisse presque dans toutes nos œuvres. Je n'entrerai dans aucun détail ; il me mèneroit trop loin : mais, que nous serions éloignés de prendre jamais aucune vaine complaisance en nous-mêmes, si nous étions bien pénétrés de cette vérité ! & c'est ce que Dieu prétend : car il ne nous sauve que par l'humilité, & non par la confiance en nos mérites. Aussi les Saints, qui en étoient bien persuadés, trembloient-ils, comme Job, sur toutes leurs actions ; & Saint Augustin s'écrioit, au sujet même de Monique sa mère : *Malheur, ô mon Dieu, à la vie la plus louable, si vous la discutez sans miséricorde !*

Et que faut-il faire pour acquérir cette précieuse pureté d'intention ? Avoir toujours l'œil ouvert sur ses motifs, afin d'é-

carter non-ſeulement ceux qui ſont évidemment mauvais, mais ceux qui ſont imparfaits. Or, nous ne démêlons ce qu'il y a d'imparfait dans nos motifs, qu'à meſure que nous avançons, & que nos lumières ſpirituelles croiſſent. Dieu n'augmente nos lumières que progreſſivement, ſelon le bon uſage qu'il fait que nous en faiſons ; il les proportionne à nos beſoins préſents, & au degré actuel de pureté qu'il exige de nous. C'eſt à leur faveur qu'on diſcerne avec le temps, dans ſes intentions, des imperfections qu'on n'y appercevoit pas d'abord, & que Dieu lui-même nous déroboit : car, quel eſt le commençant, quelque bonne volonté qu'il ait, qui pourroit ſoutenir la vue des actions qu'il croit les meilleures, ſi Dieu les lui montroit telles qu'il les voit lui-même. Il y auroit de quoi le jetter dans le dernier découragement. Dieu a fait cette grace à quelques Saints, qui en ont conçu une extrême confuſion, & le plus grand mépris d'eux-mêmes : mais tous ne ſont pas capables de porter de pareilles faveurs.

Pour me faire mieux entendre, je veux donner un exemple de ces vues imparfaites. Dieu sème ordinairement de fleurs l'entrée de la voie ſpirituelle ; il y verſe les douceurs & les conſolations en abon-

dance, afin de détacher l'ame de tout ce qui n'eſt pas lui, & de lui faciliter les exercices de la vie intérieure qui, ſans cela, la rebuteroient. L'ame, qui n'a jamais rien éprouvé de ſi délicieux, s'y attache fortement. Pour jouir de ces douceurs, elle renonce à tout, elle s'adonne à l'oraiſon & à la mortification des ſens : elle ne ſe plaît qu'avec Dieu ſeul ; tout ce qui la retire d'une ſi douce compagnie, lui eſt inſupportable. Si Dieu s'abſente pendant quelque temps, elle ſe déſole, elle crie après lui pour le faire revenir ; elle le cherche avec inquiétude, & ne ſe donne point de repos, qu'elle ne l'ait retrouvé.

Il y a, ſans contredit, en cela beaucoup d'imperfection. Son motif eſt bon ; c'eſt Dieu qu'elle cherche : mais ce motif n'eſt pas pur, parce qu'elle cherche de plus les douceurs ſpirituelles, & le goût ſenſible de Dieu. Cependant, elle ne voit pas alors ſon imperfection : Dieu même la lui cache, & il y auroit de l'imprudence au Directeur, de la lui découvrir. Mais quand elle aura été quelque temps ainſi
nourrie ~~de ce lait~~, & qu'elle commencera à prendre des forces, les abſences de Dieu deviendront plus longues, & mêmes habituelles : alors une lumière lui ſera don-

née, pour connoître qu'auparavant, son intention n'étoit pas pure; & elle apprendra peu-à-peu à servir Dieu pour lui-même, & non pour ses dons. Cette lumière, qui lui eût été nuisible au commencement, lui est utile alors, & elle s'en sert pour épurer son motif. Elle en reçoit ainsi une nouvelle à chaque changement d'état, qui lui découvre les imperfections de l'état précédent.

Sans donc trop se fatiguer à examiner ses intentions, il n'est question que de mettre à profit la lumière que Dieu nous donne: mais aussi, il faut être très-fidèle à la consulter & à la suivre; il faut rejetter sans balancer, tout mélange dont elle nous montre l'impureté. Par-là on parvient par degrés, à une pureté d'intention plus ou moins grande, selon les vues que Dieu a sur nous: car c'est la pureté d'intention, qui est la mesure de la sainteté; & cette pureté est proportionnée au degré de lumière que Dieu communique, & à la fidélité avec laquelle on y correspond. Ce ne sont pas en effet, nos actions en elles-mêmes que Dieu considère, mais nos motifs; & c'est d'eux qu'elles tirent tout leur mérite. Voilà pourquoi la moindre action de la Sainte Vierge étoit d'un plus grand prix aux yeux de Dieu, que les œuvres

les plus relevées des autres Saints, parce que ſon intention étoit d'une pureté incomparable.

La ſimplicité eſt abſolument la même choſe que la pureté d'intention : auſſi Jéſus-Chriſt dit-il : *Si votre cœur eſt ſimple ;* c'eſt-à-dire, ſi votre regard n'eſt pas double, & s'il n'enviſage qu'un ſeul objet qui eſt Dieu. Je pourrois donc me taire ſur la ſimplicité, & m'en tenir à ce qu'on vient de lire ſur la pureté d'intention : mais il eſt à propos de montrer que la ſimplicité, dont peu de gens ont une juſte notion, eſt la perfection par excellence, & la racine de toute perfection.

Pour cela, il faut remonter juſqu'à Dieu même, & la conſidérer d'abord en lui.

Il n'y a de parfaitement ſimple, que ce qui eſt infini, ni d'infini, que ce qui eſt parfaitement ſimple. Tout ce qui eſt fini, eſt multiplié ou compoſé, & tout ce qui eſt multiplié, eſt fini. Cela eſt ſans exception. Ainſi, la parfaite ſimplicité ne convient qu'à Dieu ; & par elle on rend raiſon de l'infinité de ſes perfections. L'être de Dieu eſt immenſe, parce qu'il eſt ſimple, & tout en tout, ſans extenſion ni diviſion. Son éternité eſt infinie, parce qu'elle eſt ſimple, n'ayant ni commencement, ni milieu, ni fin, & excluant l'idée

même de durée, qui exprime une succession d'instants : sa puissance est infinie, parce qu'elle est simple, s'étendant à tout ce qui est possible, ou dont l'existence ne renferme aucune contradiction, & s'exerçant sans nul effort, par un pur acte de volonté. Sa science est infinie, parce qu'elle est simple, & qu'elle consiste dans une seule idée, qui est l'idée même de Dieu, dans laquelle il voit toujours tout ce qui a été, est & sera, & tout ce qui doit demeurer dans l'ordre des possibles. L'essence même de Dieu est infinie, parce qu'elle est simple; en lui l'essence est l'existence; les attributs sont un entr'eux, & avec l'essence, n'étant distingués que par des précisions que nous imaginons, selon notre foible manière de concevoir. En lui encore la puissance est acte, & la faculté exercice; en sorte que l'entendement divin est un entendre, & la volonté divine un vouloir éternel.

Il en est de même des attributs moraux : quoique finis par rapport à nous dans leurs effets, ils sont infinis en eux-mêmes, à raison de leur simplicité : telles sont la sainteté, la sagesse, la bonté, la justice, la miséricorde. La fin qu'il se propose en toutes ses œuvres, est pareillement infinie, parce qu'elle est simple :

c'eſt ſa gloire, à laquelle il eſt néceſſaire que tout ſe rapporte. Les eſprits exercés à réfléchir, peuvent ſuivre cette ſublime théorie, que je ne fais qu'énoncer.

La ſimplicité étant donc le principal caractère des perfections de Dieu, de ſes deſſeins & de ſes opérations, il ne faut pas être ſurpris qu'elle ſoit auſſi ce qui contribue le plus à la perfection de la créature raiſonnable. Il ne peut s'agir pour elle de la ſimplicité phyſique, puiſqu'elle eſt eſſentiellement finie ; mais elle eſt capable de la ſimplicité morale, & elle doit y tendre de toute ſa force.

Cette ſimplicité ſe réduit à ſon égard, à un ſeul point, qui eſt de n'avoir que Dieu pour règle de ſes idées & de ſes jugements, pour objet de ſes deſirs, pour but de ſes actions & de ſes ſouffrances ; de lui rapporter tout, de préférer à tout ſon bon plaiſir, de ne voir, de ne ſuivre en tout que ſa ſainte volonté. Voilà bien des choſes renfermées en peu de mots. L'ame eſt vraiment ſimple, quand elle eſt parvenue à cette unique vue de Dieu, & elle eſt conſommée dans l'unité. Ineffable unité, qui nous diviniſe en quelque ſorte, par l'union morale la plus parfaite avec celui qui eſt ſouverainement & abſolument un! *Une à un*, diſoit ſans ceſſe un fameux

Comtemplatif. Quel grand ſens dans cette courte parole ! Toute la vérité, toute la perfection de la ſainteté y eſt exprimée, ainſi que tout le bonheur dont elle eſt la ſource. Dieu eſt un d'une unité qui ne convient, & ne peut convenir qu'à lui. Il eſt un, & il ramène néceſſairement tout à ſon unité ; il eſt un, & il ſanctifie tout par la participation de ſon unité ; il eſt un, & toutes les créatures capables d'être heureuſes, ne le ſont que par la poſſeſſion de ſon unité. L'ame donc, pour être ſainte, pour être heureuſe, doit être une, par ſon adhéſion d'eſprit & de cœur à lui ſeul, pour lui ſeul, ſans aucun retour ſur ſoi. Si, avec Dieu, elle s'enviſage ſoi-même en quoi que ce ſoit, d'une vue qui la diſtingue de Dieu, d'une vue de propriété qui ſépare ſon intérêt de celui de Dieu, elle n'eſt plus une, ni ſimple moralement ; mais elle eſt double, puiſqu'elle a deux objets ; & tant qu'elle ſera dans cet état, il eſt impoſſible qu'elle ſoit immédiatement unie à Dieu : elle ne l'eſt point ici-bas par la foi ; elle ne le ſera dans l'autre vie, qu'après que le feu purifiant l'aura dégagée de toute multiplicité.

Si nous aſpirons à la ſainteté, ſi nous aſpirons à la félicité, aſpirons donc à la

ſimplicité & à l'unité. Attachons-nous à ſimplifier nos vues, en les réduiſant à l'unique regard de Dieu ; oublions-nous pour ne penſer qu'à lui ſeul ; n'ayons d'autre volonté que la ſienne, d'autres intérêts que les ſiens ; ne cherchons que ſa gloire, & que ſon bonheur faſſe le nôtre : tel eſt l'état des bienheureux. Nous ne ſerons admis à la vue & à la jouiſſance de Dieu, que quand nous ſerons dans cette diſpoſition : mettons-nous-y ſur la terre, autant que nous en ſommes capables.

Mais, hélas! que pouvons-nous pour l'acquiſition de cette ſublime ſimplicité, dont l'idée ſeule paſſe toutes nos conceptions ? Prions l'Être infiniment Saint, qu'il daigne travailler lui-même à nous ſimplifier ; conſacrons-nous, dévouons-nous à lui dans cette intention. Tous nos efforts ne nous délivreront jamais de la multiplicité : mais plus Dieu agira ſeul en nous, & plus nous ſerons ſouples aux opérations de ſa grace, plus nous ferons de progrès dans la ſimplicité, ſans nous en appercevoir, ſans vouloir même y regarder.

Simplicité dans notre entendement, dont Dieu bannira tant de préjugés, tant d'opinions incertaines, tant de doutes, tant de faux jugements, pour y ſubſtituer

ſa très-ſimple vérité : dont il écartera encore les réflexions, les prévoyances, les défiances, les ſoupçons, enfants d'une fauſſe prudence, réduiſant inſenſiblement nos raiſonnements multipliés, à une vue de ſimple intelligence.

Simplicité dans la volonté, qui n'aura plus qu'un ſeul deſir, qu'une ſeule crainte, qu'un ſeul amour, qu'une ſeule haine, & qu'un ſeul objet de ſes affections ; & qui tendra vers cet objet, avec une droiture invariable, avec une force que rien n'affoiblira.

Simplicité dans les vertus, qui toutes ſe concentreront dans la charité, & ſe confondront avec elle, autant que le comporte l'état de la vie préſente : Simplicité dans l'Oraiſon, qui ne ſera, pour ainſi dire, qu'un ſeul acte renfermant éminemment tous les actes : Simplicité, enfin, dans la conduite, toujours égale, toujours uniforme, toujours droite & vraie, toujours partant du même principe, & aboutiſſant au même terme.

La droiture dont il me reſte à parler, n'eſt auſſi, ſous un autre nom, que la pureté d'intention & la ſimplicité : auſſi l'Ecriture, parlant de Job, joint enſemble ces deux éloges, & l'appelle *un homme*

simple & d'un cœur droit (1). L'ame est droite en effet, lorsqu'elle suit une règle simple, qui ne varie point, qui ne fléchit point, & qu'elle ne s'en détourne jamais ; lorsque sa direction est toujours la même, & que, comme la ligne droite, elle tend à son centre par la voie la plus courte. Ce centre de l'ame est Dieu, qui lui a donné une tendance intime vers lui : tendance qui, tant qu'elle la conserve, la maintient dans l'innocence & dans la paix, & dont elle ne peut s'écarter, sans tomber dans le péché & dans le trouble.

Or, elle ne s'en écarte, qu'en se repliant, & se recourbant sur elle-même, se donnant ainsi un autre centre & une autre direction : par-là elle perd sa droiture primitive. Elle a reçu un mouvement : elle s'en imprime un autre en un sens opposé ; ce qui, par une suite de détours, l'éloigne de Dieu, & la ramène à elle-même.

Dieu avoit *fait l'homme droit* (2), comme dit l'Ecriture, & tourné uniquement vers lui, avec un penchant secret pour s'en approcher, & s'y unir : mais, par son imperfection foncière, l'homme pou-

(1) Job. I, 1.

(2) Ecclés. VII, 30.

voit tendre vers lui-même ; il en a eu la tentation, & il y a succombé. Delà le péché originel & ses suites, qui ont donné une force prodigieuse à cette tendance vers nous-mêmes, à laquelle, sans la grace qui nous rappelle à Dieu, nous ne pouvons que céder.

Je sais que tant que l'homme conserve la grace sanctifiante, il ne perd pas la droiture essentielle, nécessaire & suffisante pour le salut : mais tout retour d'amour-propre, toute complaisance en soi-même, toute recherche de son intérêt sans subordination à l'intérêt de Dieu, est une altération à cette droiture, un gauchissement, un écart, léger peut-être, dont néanmoins les suites peuvent devenir très-fâcheuses. Le danger du moindre écart consiste en deux choses : la première, que nous ne pouvons jamais revenir de nous-mêmes à notre première droiture, quelque peu que nous nous en soyons éloignés ; la seconde, que nous ne sommes pas les maîtres de nous arrêter, ni de ne porter cet écart, que jusqu'à un certain point : deux considérations qui doivent nous déterminer à ne jamais faire, de propos délibéré, un seul pas hors de la vie droite.

Conservons donc, autant qu'il est en nous, la rectitude dans laquelle Dieu nous

a rétablis : craignons de la fauſſer le moins du monde : ſoyons en garde contre nos penchants naturels, qui ne tendent qu'à la courber, & à lui donner une autre direction. C'eſt en cela que nous ſommes nos plus dangereux & nos plus mortels ennemis, parce que nous nous aimons mal, ayant une ſecrète inclination à nous établir centre de tout, à diriger vers ce centre tous nos mouvements, & à rapporter tout, juſqu'à Dieu même. Cet amour eſt infiniment dangereux, à cauſe de la fineſſe de ſes ruſes & de ſes détours, dont on ne ſe défie point, & même qu'on n'apperçoit point, ayant leur ſource dans le fonds de notre nature : & il eſt mortel pour nous, parce que Dieu étant la vie de notre ame, tout ce qui nous éloigne de lui, tend à nous donner la mort.

Examinons donc bien le caractère de notre dévotion ; voyons ſi elle eſt pure, ſimple & droite : & comme il ſe pourroit faire que nous fuſſions dans l'aveuglement, prions, conſultons, & profitons des lumières que nous recevrons de Dieu. Le bon uſage que nous en ferons, nous en attirera de plus grandes ; & inſenſiblement nous acquerrons cette pureté d'intention, cette ſimplicité, cette droiture de cœur, ſi rares aujourd'hui, & de tout

temps parmi les perſonnes qui font profeſſion de piété.

VIIIe MAXIME.

Se défier du propre eſprit,
Aveugle, trompeur & perfide ;
Suivre l'eſprit de Jéſus-Chriſt,
Qui ſeul nous éclaire & nous guide.

LA plupart de ceux qui ſont dévots, le ſont à leur manière, & ſuivant leurs idées & leur caractère. Le très-petit nombre eſt de ceux qui, renonçant totalement à eux-mêmes, ne veulent plus ſuivre d'autre lumière que celle de la grace, & s'aveuglent volontairement, pour n'être éclairés que par la ſageſſe éternelle. La pratique de cette maxime, d'où dépend preſque tout le progrès de la vie intérieure, coûte beaucoup plus aux hommes qu'aux femmes, parce qu'ils tiennent davantage à leur propre jugement. Propoſez à un homme plein de confiance en ſa raiſon, abondant en ſon ſens, & qui s'eſtime capable de juger de

tout, de renoncer à ſon propre eſprit, pour entrer dans les voies de Dieu : il ne vous entend pas ; il n'en voit pas la néceſſité ; il ne conçoit pas combien les idées de Dieu ſont au-deſſus de nos idées, & ſes voies différentes des nôtres. Il ſe croit en droit de ſe conduire lui-même, & en état de conduire les autres.

Qu'arrive-t-il delà ? C'eſt qu'on n'eſt jamais pleinement aſſujetti à l'eſprit de Dieu : c'eſt qu'au-lieu d'y être aſſujetti, on le contrarie, on le combat en ſoi, & dans les ames dont on eſt chargé : c'eſt qu'on porte des jugements très-faux ſur les choſes ſpirituelles, & ſur les perſonnes : c'eſt qu'on rejète obſtinément ce qui eſt bon, qu'on approuve ce qui eſt mauvais, ou qu'on varie à tout inſtant, & qu'on n'a rien de fixe & de ſuivi, ni dans les principes, ni dans la direction.

Mais qu'eſt-ce que le propre eſprit ? C'eſt la raiſon humaine, en tant qu'elle prétend juger des choſes de Dieu par ſes propres lumières, ſans recourir à celles de la grace : c'eſt la prudence naturelle, qui croit ſe ſuffire à elle-même, pour établir des maximes & des règles de conduite en ces matières, tant pour ſoi, que pour les autres ; qui ſur ſes propres raiſonnements,

ſe fait des plans & des méthodes, où ni Dieu, ni ceux qui nous tiennent ſa place, ne ſont conſultés.

Afin de bien concevoir ceci, il faut poſer pour principes, que nous ne connoiſſons les choſes ſpirituelles, & tout ce qui tient aux opérations de la grace, que par une lumière ſurnaturelle; que l'on ne s'en forme de juſtes idées, qu'autant que Dieu les imprime lui-même dans notre ame; qu'on ne comprend bien, que par cette voie, ce qui en eſt écrit dans les livres ſaints, & dans les ouvrages qui traitent de ces matières; que, ſans cette lumière, il nous eſt impoſſible de diſcerner, ni dans nos expériences, ni dans celles des autres, ce qui vient de Dieu, ou ce qui part d'une autre ſource.

Il ſuit delà, que l'eſprit de l'homme, pour aſſeoir un jugement ſolide ſur les choſes ſpirituelles, doit être dans une dépendance continuelle de l'eſprit de Dieu, pénétré de ſon inſuffiſance & de ſon abſolue incapacité; qu'il doit avoir recours ſans ceſſe à l'oraiſon, ou plutôt être dans un état d'oraiſon habituelle.

Il ſuit encore que la ſeule lecture des livres, même les plus exacts & les plus profonds en ces matières, & que la ſeule méditation

méditation où l'homme n'appelle au secours que ses réflexions, ne suffisent pas pour nous donner une juste connoissance des secrets de la vie intérieure ; mais qu'il faut attirer sur soi la lumière d'en-haut, par une humble prière : sans cela, ou l'on n'entendra rien à ce qu'on lira ; ou par présomption, s'imaginant l'entendre, on l'entendra mal. En général, quiconque n'est pas intérieur, comprend peu de chose dans les matières spirituelles ; & le peu qu'il y comprendra, dans l'occasion il ne saura pas l'appliquer comme il faut. Bien plus, celui-même qui est intérieur, n'entend bien dans les livres, que les choses dont il a l'expérience ; tout ce qui est au-delà de son degré le passe, si la lumière ne lui en est donnée : & Dieu, qui veut nous conduire par la voie obscure de la foi, ne nous donne pas cette lumière pour nous-mêmes ; mais il l'accorde à ceux qu'il charge de la direction des autres.

Comme cette connoissance est infuse, elle ne se conserve que par l'humilité, par une fidelle correspondance à la grace, & par un soin continuel d'avancer dans la piété. On la perd, si on se l'approprie par orgueil, si on néglige l'Oraison & les autres pratiques qui l'entretiennent, si l'on donne trop au raisonnement & à la cu-

rioſité, ſi l'on ne tient pas en bride l'activité de l'eſprit, qui doit être paſſif, quand il s'agit de recevoir ce que Dieu lui donne. Rien n'eſt plus délicat que l'eſprit de Dieu; il eſt infiniment pur, & rejète tout alliage de l'eſprit humain : rien n'eſt plus difficile que de le recevoir & de le conſerver dans toute ſa pureté, tant nous ſommes enclins à y mêler du nôtre : rien n'exige plus d'attention, plus de vigilance & plus de défiance de ſoi-même. L'amour-propre & le Démon n'ont d'autre occupation que de l'altérer & de le corrompre en nous, de nous détourner de le ſuivre, & de nous en dépouiller par des ruſes ſecrètes & imperceptibles.

Il faudroit un volume entier pour bien dépeindre le propre eſprit, pour en aſſigner les caractères diſtinctifs, pour en décrire les funeſtes effets par rapport à notre conduite perſonnelle, ou à celle des autres. Le propre eſprit eſt la plus ancienne maladie de l'ame : elle a même précédé le péché originel ; & elle en a été la cauſe dans nos premiers parents. Ils n'euſſent point péché, s'ils n'euſſent pas raiſonné ſur le précepte de Dieu, s'ils n'euſſent pas recherché les motifs de ſa défenſe, ni écouté ſur ce point, les ſuggeſtions du Tentateur. Le propre eſprit leur apprit à

examiner, & les amena jufqu'à défobéir : ils dûrent au propre efprit, la perte de leur droiture originelle, de leur fimplicité, de leur heureufe innocence, & la fatale connoiffance du mal qu'ils ignoroient auparavant.

La maladie du propre efprit eft la plus univerfelle, la plus profonde, la plus invétérée, la plus mal-aifée à guérir : c'eft un poifon fubtil, qui corrompt toute la fubftance de l'ame, qui infecte jufqu'à fes bonnes qualités & jufqu'à fes vertus. Il eft l'ennemi de Dieu & de fa grace : il ferme l'entrée à fes dons, ou il nous les ravit ; tous les péchés que l'homme commet, en font les effets ou la punition. Ce mal réfifte aux remèdes les plus violents : la grace ordinaire ne fuffit pas pour en opérer l'entière guérifon ; il en faut de très-fpéciales ; il faut paffer par de longues & cruelles épreuves : encore, tant que l'on refpire, eft-il toujours à craindre qu'il ne revive ; un feul regard fur foi peut produire ce malheureux effet dans les ames les plus élevées, qui n'en font affranchies tout-à-fait que par la mort.

La propre volonté, autre mal qui, dit Saint Bernard, a creufé l'enfer, marche à la fuite du propre efprit : elle en eft, pour ainfi dire, la fille ; car nos juge-

ments précèdent nos affections ; ce sont eux qui les règlent & les déterminent. Si le cœur s'attache quelquefois à des objets dont l'esprit le détourne, ou s'il prend au contraire en aversion ce que l'esprit lui propose d'aimer ; cela n'a lieu que quand l'esprit est guidé par la pure raison ou par la grace ; & alors ce n'est plus le propre esprit, mais l'esprit éclairé par la lumière naturelle, ou par une illustration surnaturelle, qui vient de Dieu l'une & l'autre. Ainsi, il demeure vrai que tous les péchés, non-seulement de malice & de réflexion, mais de foiblesse & de surprise, sont les enfants du propre esprit. Qu'on juge par-là combien il est dangereux, & combien on doit s'en défier.

Les marques auxquelles on le distingue, seroient aisées à connoître, si on les voyoit par d'autres yeux que les siens. Nous les appercevons facilement dans les autres ; & nous ne sommes que trop clair-voyants à cet égard : mais ces marques, qui nous frappent en autrui, nous échappent quand nous portons la vue sur nous-mêmes.

Il est confiant, présomptueux, raisonneur, prompt & hardi à juger ; il adhère à son sens, & ne se rend qu'avec peine aux raisons d'autrui, tant il est préoccupé des siennes. Il veut toujours voir & ne

plie qu'avec effort sous le joug de l'autorité qui lui impose la nécessité de croire. Il est curieux, & veut tout savoir; il ne connoît point ses bornes; & croyant que tout est de son ressort, il se permet de tout approfondir. Il n'oseroit se dire infaillible; mais il prononce avec la même assurance, que s'il l'étoit. Avouer son erreur, est pour lui la plus grande des humiliations: plus vous le poussez pour l'en faire revenir, plus il se roidit & s'opiniâtre: lors même qu'il est convaincu, il résiste encore; & il lui est ordinaire de fermer, par entêtement, les yeux à la vérité connue.

De plus, il a la vue trouble, & ne saisit pas les objets tels qu'ils sont; mais il les regarde du côté qui le flatte. Il est dissimulé, faux, pervers, hautain, railleur & méprisant, en garde contre tout ce qui l'humilie, ami de l'adulation, & ajoutant toujours en secret aux louanges qu'on lui donne. Il est encore défiant, soupçonneux, porté à croire le mal, à douter du bien, & à donner un mauvais tour aux choses les plus innocentes: toujours satisfait de lui-même, il n'est content d'autrui, qu'autant qu'on lui applaudit; & l'on a toujours tort, dès que l'on le contredit & qu'on le blâme.

Tels & plus affreux encore ſont les traits qui caractériſent le propre eſprit. Il auroit horreur de lui-même, s'il ſe voyoit tel qu'il eſt ; mais pour comble de misère, il eſt aveugle, & ſon aveuglement volontaire croît en raiſon de ſa difformité. Eſſayez de lui ouvrir les yeux : vous l'irritez, vous le déſeſpérez; il ſe révolte contre vous, & tout ce que vous lui dites pour le détromper, ne fait que le confirmer dans la bonne opinion qu'il a de ſoi.

La raiſon de cela eſt que tout aveugle qu'il eſt, il ſe croit clair-voyant. Plus il ſe trompe ſur ſon compte, plus il eſt perſuadé qu'il ſe rend juſtice, & que les autres la lui refuſent. Quant à ſon aveuglement, il vient de ce qu'il ne ſe voit qu'à la fauſſe lueur de l'orgueil, de la vanité, de la préſomption, qui non-ſeulement lui cache ſes vices & ſes défauts, mais les transforme en bonnes qualités & en vertus. S'il pouvoit conſulter la raiſon, & encore plus la grace, il ſe connoîtroit au juſte, à la faveur de cette double lumière ; mais c'eſt ce qu'il ne fait jamais, & ce qu'en tant que propre eſprit, il eſt incapable de faire.

Je peins ici preſque tous les hommes, même ceux qui font profeſſion de piété

& de dévotion, sans en excepter un bon nombre de ceux qui se croient intérieurs & spirituels. Ce propre esprit, en ce qui regarde la Religion, n'est autre chose que l'esprit pharisaïque, dont Jésus-Christ a tracé, dans son Evangile, un tableau si frappant; qu'il a attaqué si fortement dans ses discours, qu'il a condamné si hautement dans sa conduite, & dont il a consenti d'être la victime, pour en inspirer plus d'horreur à ses Disciples.

Cependant cet esprit d'un zèle amer, faux & superbe, cet esprit ambitieux & intéressé, cet esprit jaloux & critique; cet esprit observateur scrupuleux de la loi dans les petites choses, tandis qu'il la viole ouvertement, & sans remords, dans les choses essentielles; cet esprit qui exige tout des autres, & qui se permet tout à lui-même; qui leur impose des fardeaux insupportables, auxquels il se garde bien de toucher; cet esprit enfin qui, prévenu & enflé de sa propre justice, dédaigne & rebute les pécheurs, n'est par malheur, que trop commun dans le Christianisme, & parmi les simples fidèles, & parmi les Ministres de Seigneur.

Tels sont tous ceux qui, dans l'exercice du ministère, cherchent la considération & les avantages temporels; tous ceux qui

reçoivent à bras ouverts, les grands & les riches, qui les attirent, qui les flattent, & qui repouſſent ou traitent durement les petits & les pauvres; tous ceux qui dominent ſur les conſciences, qui font parade de rigoriſme, & d'une inflexible ſévérité, qui outrent tout, qui condamnent tout, qui voient du péché par-tout. Tels ſont encore les eſclaves des pratiques extérieures, qui ne connoiſſent que la lettre de la loi, & n'en pénètrent pas l'eſprit; qui n'ont qu'une routine de prières, & ſe ſont tracés un cercle dont pour rien au monde ils ne veulent ſortir : tous ceux qui ne trouvent bien que ce qu'ils font, & qui ſe croient autant de règles vivantes; qui ont toujours les yeux ouverts ſur le prochain, pour ſe comparer à lui, & le cenſurer en tous les points où il ne leur reſſemble pas : tous ceux qui ne connoiſſant que la méditation, & la faiſant d'une manière sèche, où le cœur n'a preſque point de part, réprouvent l'oraiſon ſimple & humble, & la taxent de ſtérile & dangereuſe oiſiveté : tous ceux qui ſe glorifient d'une ſpiritualité guindée, extraordinaire, pleine d'affectation, dont le ſiége n'eſt point dans le cœur, mais dans un eſprit orgueilleux & dans une imagination remplie d'illuſions.

Toutes ces perſonnes, & bien d'autres, dont le dénombrement m'échappe, ſubſtituent dans la dévotion, leur propre eſprit à l'eſprit de Dieu, ou du moins ils en font un mélange qui nuit à leur avancement, qui décrédite la piété, qui ſcandaliſe, qui donne matière aux railleries des mondains, & les éloigne de la pratique de l'Evangile : comme s'il étoit reſponſable d'une ſubſtitution ou d'un mélange qu'il condamne abſolument.

La première choſe donc que doit ſe propoſer quiconque veut être ſolidement Chrétien, & bannir de ſa dévotion tous les défauts dont je viens de parler, eſt non-ſeulement de ſe défier du propre eſprit, mais de travailler à s'en défaire, de le combattre, & de le pourſuivre ſans relâche. Cette guerre fait ſans contredit la principale partie du renoncement à ſoi-même, que Jéſus-Chriſt preſcrit à tous ceux qui veulent marcher à ſa ſuite.

Or le propre eſprit ne peut ſe combattre lui-même, puiſqu'il ne ſe connoît pas. La raiſon, ſi elle n'eſt éclairée de la foi & aidée de la grace, ne nous fournit contre lui, que de foibles armes : & nous ne connoiſſons pas d'exemple d'aucun philoſophe, qui, par ſes réflexions, ſoit parvenu à ſe dépouiller du propre eſprit.

Les frêles avantages qu'on remporte ſur lui, par cette voie, loin de l'affoiblir, lui donnent de nouvelles forces par la vaine complaiſance qu'on prend en ſa victoire.

L'unique moyen efficace de s'en défaire, eſt de l'attaquer avec les armes de la grace; & après lui avoir porté tous les coups qu'on aura pu, de ſupplier Dieu qu'il lui déclare lui-même la guerre, & qu'il emploie contre lui ſa force toute-puiſſante. Il faut le lui livrer comme ſon mortel ennemi, lui proteſtant qu'on en regardera l'entière deſtruction comme le plus grand des bienfaits. Si cette proteſtation eſt ſincère & ſouvent réitérée, Dieu ſe chargera de ce combat, & nous apprendra de quelle manière nous devons l'y ſeconder. Il nous revêtira de ſon eſprit, dont nous ne tarderons pas à ſentir la préſence. Cet eſprit minera & réglera peu-à-peu l'activité du nôtre; il en fera tomber les réflexions; il en fixera l'agitation; il en redreſſera les idées; il en corrigera la malignité; il en abattra l'orgueil; il en retranchera la propriété; & nous en viendrons par degrés, juſqu'à pouvoir dire, comme Saint Paul : *Je vis* (1); *mais ce*

(1) Gal. II, 20.

n'eſt plus moi; C'eſt Jéſus-Chriſt, c'eſt ſon eſprit *qui vit en moi.*

Comment cela ſe fait-il? C'eſt le ſecret de Dieu, & un ſecret tout-à-fait inexplicable, dans lequel l'eſprit humain ne peut pénétrer; & il ne mourroit même jamais, s'il vouloit s'obſtiner à le ſonder; car il ne meurt qu'autant qu'il ſe laiſſe priver ſucceſſivement de toute vue, de tout acte & de tout ſentiment propre.

Ce que je puis dire, eſt qu'on s'apperçoit bientôt des premiers effets de l'opération divine: on ſe ſent tout autre qu'on n'étoit auparavant. On ſait bien que la cauſe de ce changement eſt un eſprit intérieur que Dieu nous a communiqué: mais qu'eſt-ce que cet eſprit intérieur? Comment opère-t-il? C'eſt ce qu'on ignore.

Le changement qu'il produit d'abord dans nos idées & dans nos affections, eſt tel, qu'il faut l'avoir éprouvé pour ſavoir ce que c'eſt. L'Ecriture en parle comme de la naiſſance de l'homme nouveau, de l'homme intérieur & ſpirituel, qui, par ſes accroiſſements ſucceſſifs, détruit imperceptiblement le vieil homme, & lui donne la mort, lorſque lui-même eſt parvenu à la plénitude de l'âge parfait. La nourriture de cet homme nouveau eſt l'orai-

ſon ; mais une oraiſon infuſe, une oraiſon qui n'eſt jamais interrompue, tandis qu'on jouit de ſa raiſon, & qu'après le repos de la nuit, on retrouve à ſon réveil ; une oraiſon qui ſe fait en nous, en quelque ſorte ſans nous, & dont l'habitude une fois formée, ne coûte preſque plus à entretenir.

Voilà la lime ſourde qui agit continuellement ſur le propre eſprit. Ajoutez-y les tentations, les épreuves, les contradictions, les humiliations. Dieu emploie tout contre ce redoutable ennemi ; & les préventions des hommes & leur malice, & celle des Démons, & les armes menaçantes de ſa juſtice : ce qui faiſoit dire à Job, que *les terreurs de Dieu combattoient contre lui* (1). L'ame ſeconde Dieu dans cette guerre, en ſe livrant à ſes opérations crucifiantes, & en y joignant les pratiques de la mortification intérieure.

On me dira que l'on convient ſans peine, que le propre eſprit eſt tel que je l'ai dépeint ; aveugle, trompeur & perfide ; qu'il faut ſuivre l'eſprit de Jéſus-Chriſt, qui nous empêche de marcher dans les ténèbres, & nous communique la lumière

(1) Job, VI, 4.

de vie : on ajoutera que l'intention de tous ceux qui servent Dieu de bonne-foi, est de suivre l'esprit de Jésus-Christ; mais on me demandera pourquoi il y en a si peu qui le suivent réellement.

Je réponds que le nombre de ceux qui servent Dieu de bonne foi, n'est pas aussi grand qu'on le pense : non qu'on soit hypocrite, ni qu'on cherche à faire illusion aux autres; mais on se la fait à soi-même. Si l'on étoit de si bonne foi, se flatteroit-on? S'épargneroit-on? Disputeroit-on à Dieu, lui refuseroit-on même tant de choses qu'on sait qu'il nous demande? Feroit-on si souvent la sourde oreille, & se plaindroit-on de l'importunité de sa grace qui nous poursuit? Auroit-on recours à tant de raisonnements pour imposer silence à la conscience? Emploieroit-on tant de petites adresses pour concilier ses propres intérêts avec ceux de Dieu? Ignore-t-on qu'il veut que le Chrétien se renonce en tout & toujours? Le fait-on? La bonne foi du moins se reproche sa lâcheté, s'en humilie, s'en repent, fait ses efforts pour s'en corriger, & ne cesse de prier dans cette vue. Je l'invoque ici cette bonne foi : qu'elle me réponde, ou plutôt qu'elle réponde à Dieu sincèrement sur tous ces points.

Je dis de même, que l'intention qu'on a de suivre Jésus-Christ, n'est dans la plupart qu'une intention vague, superficielle & spéculative, qui n'a point d'objet déterminé, qui ne part point du fond de la volonté, & qui ne se soutient pas dans la pratique. Sans aller plus loin, pour suivre l'esprit de Jésus-Christ, il faudroit le connoître; pour le connoître, il faudroit l'étudier; pour l'étudier, il faudroit, comme dit l'Auteur de l'Imitation, entrer dans l'intérieur de Jésus, & faire une recherche exacte des sentiments & des dispositions de son ame. Et qui sont ceux qui font leur demeure dans l'intérieur de Jésus? qui sont ceux encore qui mettent en pratique ce qu'ils connoissent de cet intérieur, & qui sont résolus de pousser la conformité avec ce divin modèle, aussi loin qu'elle peut aller? De tels Chrétiens sont rares.

La plupart n'ont pas même la moindre idée des dispositions intérieures de Jésus; d'autres craignent de les trop bien connoître, à cause de l'obligation où ils savent qu'ils sont de s'y conformer : d'autres enfin veulent bien exprimer en eux, quoique très-imparfaitement, quelques traits de ce modèle; mais ils ne veulent point aller jusqu'à l'entière ressemblance.

Quel a été en effet l'esprit de Jésus-

Chriſt, cet eſprit qui ſeul nous éclaire & nous guide dans la voie du ſalut? L'eſprit de Jéſus-Chriſt a été un eſprit tout intérieur, un eſprit par lequel il a été continuellement uni à Dieu ſon père, entièrement dévoué à ſa gloire & à ſon bon plaiſir; un eſprit infiniment élevé au-deſſus de tous les biens périſſables, plaiſirs, richeſſes, honneurs, pour leſquels il n'a eu que de l'averſion & du mépris; un eſprit qui l'a porté à choiſir & à embraſſer la pauvreté & l'obſcurité, les travaux & les ſouffrances, les humiliations, & même l'excès des opprobres; un eſprit dégagé de toute vue, de tout ſentiment, de toute affection naturelle; un eſprit toujours & en tout dépendant de la grace, & tellement ſoumis à ſes opérations, qu'il n'a jamais rien penſé, rien voulu, rien craint, rien deſiré, rien dit, rien fait que de ſon propre mouvement; un eſprit ſur qui la Divinité, à laquelle il étoit perſonnellement uni, avoit un empire abſolu, une autorité ſans bornes, une influence continuelle, toujours abſorbé & perdu en elle, ne voyant rien, n'eſtimant rien, ne jugeant de rien que par la lumière divine; un eſprit enfin, qui ne lui a jamais permis d'enviſager en quoi que ce ſoit, ſes propres

intérêts, ni sa propre gloire, de s'attribuer rien, ni des dons éminents dont il étoit revêtu, ni de sa doctrine toute céleste, ni de ses vertus, ni des choses merveilleuses qu'il opéroit; de jetter un seul regard de complaisance sur la dignité unique, & en quelque sorte infinie à laquelle son humanité étoit élevée par l'union hypostatique; mais qui l'a toujours tenu dans l'état du plus parfait dévouement aux intérêts de son père, dans l'état d'une immolation sans réserve aux droits de la justice divine, dans l'humilité la plus profonde, & dans un continuel anéantissement.

Voilà quel a été l'esprit de Jésus-Christ, & à proportion quel doit être le nôtre, en qualité de Chrétiens. C'est en ce point surtout que, comme Chef des Prédestinés, il nous est proposé pour modèle. Dieu a voulu nous montrer en lui, ce que nous devons être, & c'est pour nous servir d'exemple, que le Verbe Eternel s'est abaissé jusqu'à prendre notre nature. Les Disciples sont obligés de marcher sur les traces du Maître.

Pour se dispenser de l'imiter, on objecte que Jésus-Christ étoit Dieu; mais ce n'est pas comme Dieu, c'est comme homme, qu'il se propose à notre imitation.

Nous n'atteindrons jamais à la perfection de ce divin original : on le ſait bien ; ce ſeroit même une abſurdité impie d'y prétendre : mais chacun doit s'efforcer de répondre à ſa grace particulière, comme Jéſus-Chriſt a répondu à la ſienne. Dieu n'en demande pas davantage ; mais auſſi il n'en demande pas moins.

On voudroit faire entendre que, parce que Jéſus-Chriſt étoit Dieu, tout lui étoit facile, & que rien ne lui coûtoit. Il eſt vrai qu'il ne pouvoit pécher, ni réſiſter à aucune grace ; il eſt vrai qu'il ne trouvoit en ſoi aucun obſtacle à quelque acte de vertu que ce fût. Et avec cela il eſt vrai qu'il a porté un état ſans comparaiſon plus pénible, que tous les Martyrs & tous les Saints enſemble ; il eſt vrai que la nature humaine a été accablée & écraſée en lui, ſous le poids terrible des vengeances céleſtes ; il eſt vrai que, s'il étoit Homme-Dieu, il a été éprouvé, il a ſouffert autant qu'un Homme-Dieu pouvoit être éprouvé & ſouffrir. Dieu ne fait rien d'inutile ; & dans un deſſein auſſi grand que celui de l'Incarnation de ſon Fils & du rachat du genre-humain, tout a été réglé par une ſageſſe infinie, & meſuré ſuivant une exacte juſtice. Il a exigé de

Jésus-Christ, à proportion de la grace & de la force qu'il avoit reçues.

Si toutefois la vue d'un modèle si parfait effraie notre lâcheté, jettons les yeux sur de purs hommes, j'y consens: sur un Saint Paul, par exemple, qui invitoit les premiers Chrétiens à être ses imitateurs, comme il l'étoit de Jésus-Christ. Etudions l'esprit & les sentiments de cet Apôtre dans ses divines Epitres, & excitons-nous à les imprimer dans notre conduite. On me dira encore que c'étoit un homme converti par une grace extraordinaire, un vaisseau d'élection, sur qui Dieu avoit les plus grands desseins, & qu'il avoit comblé de ses dons: je réponds que ce n'est ni la qualité d'Apôtre, ni celle de vaisseau d'élection qui a sacrifié Saint Paul, mais sa correspondance à la vocation divine; & c'est en cela seulement, c'est dans le bon usage qu'il a fait des graces de Dieu, qu'on vous demande de l'imiter. Qui vous en empêche? Saint Paul n'étoit-il pas blasphémateur & persécuteur, lorsque Dieu le terrassa? Dites comme lui, quand la grace vous presse: *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (1)?

(1) Act. IX, 6.

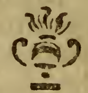
& accompliſſez enſuite avec la même fidélité, tout ce qu'elle vous preſcrira.

Voulez-vous des modèles encore plus à votre portée? Liſez les vies des Saints. Il y en a eu de tous les âges, de tous les états, de toutes les conditions. Pluſieurs ont conſervé leur innocence; d'autres avoient été des pécheurs, & même de grands pécheurs; ils ont été ſujets aux mêmes paſſions, aux mêmes habitudes, expoſés aux mêmes tentations, quelques-uns à de plus grandes; en un mot, ils ont eu autant ou plus d'obſtacles à ſurmonter. Et ce qui eſt remarquable, jamais l'Egliſe n'a eu plus de Saints que dans les premiers ſiècles, où la profeſſion du Chriſtianiſme étoit un engagement au martyre.

Vous m'objecterez encore, que c'étoient des Saints. Et quels autres modèles voulez-vous donc qu'on vous propoſe? A quoi êtes-vous appellé, ainſi qu'eux, ſinon à la ſainteté? ils ne ſe ſont ſanctifiés, que parce qu'ils ont été de vrais Diſciples de Jéſus-Chriſt, & qu'ils ont ſuivi l'eſprit, les leçons & les exemples de leur maître.

Mais de quelles ſources partent ces vaines objections? Du propre eſprit; & rien ne montre mieux combien il eſt aveugle. Dans tous les arts, & dans tous

les objets d'imitation, l'on cherche les modèles les plus excellents, on les étudie avec soin extrême, on s'applique à se former sur eux; on les desireroit plus parfaits encore: & l'on se plaint de leur perfection dans l'art par excellence, dans l'art uniquement important, celui de bien régler sa vie, de se rendre agréable à Dieu, & digne de son éternelle possession. Quelle monstrueuse contradiction! L'on refuse de se revêtir de l'esprit de Jésus-Christ, parce qu'il faudroit en même-temps se dépouiller du sien. C'est comme si un Artiste refusoit de prendre la manière d'un grand maître, parce qu'il faudroit quitter la sienne, qui ne vaut rien. Mais tant qu'on ne voudra pas renoncer à son propre esprit, il faut absolument renoncer à être vrai Chrétien: car on n'est Chrétien réellement, & dans la pratique, qu'autant qu'on pense & qu'on agit selon l'esprit de Jésus-Christ.



IXe MAXIME.

Pour tout ce qui frappe les ſens
Être indifférent, inſenſible :
Chercher les vrais biens au-dedans
Avec toute l'ardeur poſſible.

L'HOMME animal, le vieil homme, l'homme du péché n'eſt appellé l'homme extérieur, qu'à cauſe de ſa pente naturelle vers les objets ſenſibles; & l'homme ſpirituel, l'homme nouveau, l'homme de la grace n'eſt appellé l'homme intérieur, qu'à cauſe que, renfermé en ſoi-même avec Dieu, il ne s'attache qu'aux objets inviſibles & ſurnaturels.

L'empire des ſens ſur l'homme, eſt prodigieux : il commence dès l'enfance, qui ne connoît que le plaiſir & la douleur, & ne ſe mène que par-là ; il ſe développe avec l'âge. L'ame s'affecte vivement de tout ce qui la frappe au-dehors : ce qui relève de certains hommes au-deſſus des autres, la nobleſſe, les dignités, les honneurs; ce qui leur procure les plaiſirs & les commodités de la vie, excite ſon ad-

miration & ſon envie : il regarde tout cela comme les vrais biens, & leur donne ſon eſtime & ſon amour ; il n'aſpire qu'à en jouir; il ſe croit heureux de les poſſéder, & malheureux d'en être privé.

L'ouvrage des ſens & de la nature corrompue eſt déjà bien avancé, lorſque la grace ſe préſente pour le détruire, & élever ſur ſa deſtruction un édifice tout oppoſé. Elle vient nous apprendre que nous ne ſommes Chrétiens, & que nous ne rempliſſons les devoirs de Chrétiens, que par les mépris que nous faiſons des choſes ſenſibles, & par notre application conſtante aux choſes ſpirituelles ; qu'en ceſſant d'être des hommes extérieurs, & qu'en devenant tout-à-fait intérieurs : qu'ainſi le Chrétien qui n'eſt intérieur qu'à certains égards, par intervalles & comme par accès, eſt imparfait ; & que le Chrétien parfait eſt intérieur en tout & toujours, que tendre à la vie intérieure & tendre à la perfection Chrétienne, c'eſt la même choſe.

Dure & triſte leçon pour la nature, que les uns refuſent abſolument d'écouter, que d'autres n'entendent qu'avec bien de la peine, à laquelle ils réſiſtent long-temps, qu'ils ne pratiquent la plupart que le moins qu'ils peuvent, & avec une extrême ré-

pugnance, qui n'eſt goûtée, qui n'eſt pleinement & fidellement obſervée que d'un très-petit nombre, & encore après de longs & de pénibles combats: tant la ſageſſe d'en-haut eſt contraire à la prudence de la chair; & tant il en coûte pour s'élever à la ſublime philoſophie de la grace, la vraie & l'unique philoſophie!

Le Chrétien eſt en effet en cette qualité, un être ſurnaturel, deſtiné non-ſeulement à l'immortalité, mais à la jouiſſance éternelle de Dieu; jouiſſance qui paſſe toutes ſes penſées, tous ſes deſirs, toutes ſes eſpérances, & l'exigence même de ſa nature, qui eſt un pur bienfait du Créateur, qui lui eſt promiſe par la révélation, & ne lui eſt connue que par la foi. Il eſt préparé à cette deſtination par d'autres bienfaits du même ordre, qui s'appellent graces, dont la principale, qui eſt habituelle, eſt la grace ſanctifiante; les autres ſont des graces actuelles, qui tendent ou à lui faire recouvrer celle-là, quand il l'a perdue, ou à la conſerver & à l'augmenter. L'objet de ces graces eſt de rendre ſurnaturels & l'état du Chrétien & les actes libres, par leſquels il peut & doit mériter la jouiſſance de Dieu.

Le Chrétien naît & vit un certain temps dans ce monde; mais il n'eſt pas de ce

monde, il ne lui appartient pas; il y eſt étranger, & ne fait qu'y paſſer. Les biens préſents & ſenſibles ne ſont pas ſon objet : il peut en uſer, dit Saint Auguſtin; mais il ne doit pas en jouir : c'eſt-à-dire, que Dieu les lui accorde pour les néceſſités de la vie animale; mais que ſon cœur ne doit pas s'y attacher, ni s'y repoſer comme dans ſa fin. Ici-bas, les vrais biens du Chrétien ſont la grace de Dieu, le commerce intime avec Dieu, tout ce qui entretient & accroît en lui la vie ſurnaturelle : les vrais maux ſont ce qui affoiblit en lui cette vie, ou ce qui l'en prive.

Les biens & les maux extérieurs ne ſont donc pour lui, à parler juſte, ni de vrais biens, ni de vrais maux; mais ce qu'il appelle bien, peut devenir un mal, & ce qu'il appelle mal, peut devenir un bien, ſuivant l'uſage qu'il en fait. Il n'en eſt pas ainſi des biens & des maux intérieurs, qui ont un rapport eſſentiel avec ſon état ſurnaturel; c'eſt - à - dire, avec ſon être de Chrétien, & avec ſon bonheur & ſon malheur éternel.

Il doit par conſéquent être indifférent pour les biens & les maux ſenſibles; puiſqu'en eux-mêmes ce ſont des choſes indifférentes, qui lui ſont avantageuſes ou nuiſibles, ſelon ſes diſpoſitions intérieures.

Et

Et, au contraire, toute l'application de son esprit, toute la force de sa volonté doivent être employées à se procurer les biens, & à écarter les maux intérieurs & d'un ordre surnaturel, qui ne peuvent jamais être indifférents pour lui, à cause de leur liaison intime avec sa fin dernière.

Tous les Chrétiens conviennent assez de cette grande vérité, dans la spéculation; mais la plupart, & même presque tous, suivent d'autres principes dans la pratique. Je ne parle pas de ceux qui ont une soif ardente des richesses, des honneurs & des plaisirs, & qui croient tous moyens légitimes pour satisfaire leurs desirs: ceux-là ne sont Chrétiens que de nom; & tant qu'ils persévèrent en cette disposition, ils renoncent à l'être en effet.

Mais, parmi les autres, en est-il beaucoup qui ne soient fiers de leur noblesse & des titres de leur famille, qui ne s'en fassent pas un mérite, & une raison de s'estimer plus que ceux qui leur sont inférieurs par la naissance? en est-il beaucoup qui, pouvant aspirer aux honneurs & aux dignités, ne desirent pas d'y parvenir, ne se donnent pas bien des mouvements pour cela, ne soient pas flattés quand il les obtiennent, & affligés, quand leur espérance est frustrée? Beaucoup qui ne

portent point envie à des rivaux & à des concurrents plus habiles ou plus heureux, & qui les voient ſans jalouſie, élevés à des poſtes auxquels ils avoient ou croyoient avoir au moins autant de droit de prétendre? Beaucoup qui, contents de la médiocrité de leur condition, ne faſſent aucun effort pour s'élever plus haut, qui attendent paiſiblement qu'on penſe à eux, & ſe mettent peu en peine qu'on les oublie? Beaucoup qui, pour s'avancer, n'aient recours qu'aux voies honnêtes, & ne faſſent valoir que le mérite & les ſervices? Beaucoup enfin qui n'enviſagent les charges & les emplois que par rapport au bien public, & n'y conſidèrent pas, même principalement, leurs avantages particuliers?

A l'égard des richeſſes, j'omets le nombre preſque infini de ceux qui, dans tous les états, ſe les procurent par mille moyens que l'exacte probité & la Religion condamnent, & ſur leſquels on eſt ſi habile à ſe faire illuſion. Mais, je demande: Sont-ils bien communs les Chrétiens qui, ayant un néceſſaire honnête & ſuffiſant à l'entretien de leur famille, ne deſirent rien au-delà? Se perſuadent-ils même aiſément qu'ils ont ce néceſſaire, & ne trouvent-ils pas toujours qu'ils n'ont pas aſſez? Qu'il

eſt aiſé de compter ceux qui ne ſont pas trop ardents à amaſſer du bien, trop attentifs à le conſerver, trop inquiets de le perdre, & trop affligés de l'avoir perdu? N'eſt-il pas encore ordinaire que l'orgueil accompagne l'opulence, & qu'on s'eſtime à proportion de ce qu'on eſt riche?

Pour ce qui eſt des plaiſirs, dans ceux même qui ſont permis, (car je ne parle pas des autres) que de ſenſualité parmi les Chrétiens, que de recherches, que de délicateſſe! Avec quel empreſſement on les pourſuit! avec quelle ardeur on s'y livre! avec quel art on les varie, on les multiplie, on en invente chaque jour de nouveaux! Que de ſoins ne ſe donne-t-on pas pour ſe ménager toutes les commodités de la vie, pour écarter juſqu'aux moindres ſenſations déſagréables, pour flatter ſa chair, & lui procurer toutes les ſatisfactions dont elle eſt avide?

On ſe croit bon Chrétien, pourvu qu'en tout cela on évite ce qui eſt défendu par la loi, & qu'on ne tombe dans aucun excès: mais qu'il y a loin delà au Chrétien parfait!

Celui-ci étouffe dans ſon cœur, tout germe d'ambition: non-ſeulement il ne deſire pas les honneurs; mais il les craint, il les déteſte, il les fuit, ſe ſouvenant de

ce qui eſt dit dans l'Evangile, que *ce qui eſt élevé aux yeux des hommes, eſt une abomination devant Dieu* (1). Il ne voit dans les hautes places, qu'une grande charge pour la conſcience, de grands devoirs à remplir, & de grands comptes à rendre. Si la naiſſance, ou l'ordre de la Providence l'y appelle, il s'y montre dans le ſimple appareil de la modeſtie & de l'humilité; il eſt en garde contre lui-même, & contre les piéges qui lui ſont tendus de toutes parts; il examine ſans ceſſe ſa conduite, avec la plus ſcrupuleuſe attention, ſe croyant reſponſable de tout le bien qu'il ne fait pas, & de tout le mal qu'il n'empêche pas. S'il eſt d'une condition obſcure, il en remercie Dieu, & s'en applaudit en ſecret, comme d'un état plus conforme à l'Evangile, plus heureux, plus innocent, plus favorable au ſalut; il eſt bien éloigné de penſer à faire aucune démarche pour s'en tirer. Non-ſeulement il abhorre les honneurs, mais il ſouhaite les humiliations, dont il connoît & ſent tout le prix; s'il lui en arrive, il les reçoit comme une faveur du Ciel, & s'eſtime heureux d'être mépriſé,

(1) Luc. XVI, 15.

rebuté, calomnié, perſécuté, à l'exemple de ſon Maître.

Quant aux richeſſes, le vrai Chrétien les regarde, d'après l'Evangile, comme des épines & des embarras, qui le détournent malgré lui, de ſoins plus importants ; il les poſsède ſans attache; il en uſe avec une extrême modération ; il les partage avec les pauvres, dont il ſe fait l'économe, & il diminue en leur faveur, le plus qu'il peut, ſa dépenſe, convaincu que ſon ſuperflu eſt leur néceſſaire, & que tout ce qu'il peut épargner, leur appartient. S'il eſt pauvre, il ſe félicite de ſa pauvreté ; il eſt bien-aiſe d'en reſſentir les effets, & de manquer même quelquefois du néceſſaire; il ne ſe permettroit pas le moindre deſir de paſſer à une condition plus aiſée : c'eſt pour lui un avantage trop précieux d'être ſemblable, en ce point, à Jéſus-Chriſt, qui a voulu naître, vivre & mourir pauvre.

La ſainte ſévérité de l'Evangile eſt ſa règle de morale dans l'uſage des plaiſirs. Il n'en recherche aucuns pour eux-mêmes, & il paſſe comme par le feu, à travers ceux que le Créateur a attachés à certaines actions, pour la conſervation des individus & de l'eſpèce humaine. Loin de flatter ſa chair en rien, il eſt induſtrieux à la

mortifier, n'accordant rien à ses goûts, & forçant en toute occasion, ses répugnances ; le tout pourtant avec une sainte liberté, sans affectation, & avec discrétion. L'on ne trouvera pas un Saint ; c'est-à-dire, un vrai Chrétien, qui ait traité son corps avec indulgence ; & la plupart l'ont réduit en servitude par des jeûnes, des veilles, des macérations qui épouvantent notre délicatesse & notre lâcheté. Tous se sont fait un devoir essentiel de porter toujours dans leur chair, la mortification de Jésus-Christ.

Voilà ce qu'ont été, à l'égard des biens de la terre, les Chrétiens parfaits, même vivants au milieu du siècle : car je ne borne pas ce que je viens de dire à ceux qui ont embrassé la pauvreté volontaire, la chasteté, & qui ont renoncé entièrement au monde, pour vivre dans les solitudes & les Monastères ; en quelque état que la Providence les ait fait naître, en quelque situation qu'elle les ait placés, ils se sont étudiés à mourir à leurs sens, & à leur refuser les satisfactions les plus innocentes. On ne sauroit croire jusqu'où va ce détail, quand on se laisse conduire à l'esprit intérieur, & qu'on est fidèle à la grace.

Que ceux qui, comme dit Saint Ber-

nard, ne voient que les croix qu'il nous eſt ordonné de porter, & ne voient pas l'onction qui les accompagne, ne s'effraient pas de cette peinture, & qu'ils ne s'imaginent pas que la vie du vrai Chrétien ſoit une gêne, un tourment perpétuel. Les libertins & les ennemis de la piété ſe plaiſent à la repréſenter ſous ces affreuſes couleurs, pour ſe juſtifier d'y avoir renoncé: mais ils blaſphêment ce qu'ils ignorent; ils ſe trompent à deſſein, & ils veulent tromper.

Non; le vrai Chrétien, en ſuivant la morale de la Religion, ne ſe gêne pas, ne ſe tourmente pas: il fait, à la vérité, violence à la nature; mais il n'en fait point à ſon eſprit, ni à ſon cœur. Ce qu'il pratique, il eſt intimement convaincu qu'il le doit pratiquer, & il aime à le pratiquer. Il mépriſe, il hait, il fuit, mais par un principe ſurnaturel, toutes les douceurs, tous les faux biens dont il ſe prive. Dieu a mis ſon ame dans une diſpoſition qui l'élève au-deſſus de tout cela; il la éclairée, déſabuſée ſur ce que le monde offre à la cupidité; il lui a découvert quels ſont les vrais honneurs, les vraies richeſſes, les vrais plaiſirs; & cette découverte ne lui fait voir par-tout ailleurs que vanité & affliction d'eſprit. A l'école de la ſa-

geſſe, & enſuite à celle de l'expérience, le Chrétien apprend que ſervir Dieu, c'eſt régner; que poſſéder les vertus, c'eſt être riche; que le ſolide plaiſir de l'homme eſt dans la paix du cœur.

C'eſt en rentrant au-dedans de ſoi-même, c'eſt en réfléchiſſant ſur ſes égarements paſſés; c'eſt en s'avouant qu'il n'a jamais été heureux par la jouiſſance d'aucun des biens du monde; c'eſt en écoutant Dieu dans le ſilence de la méditation & de l'oraiſon, que le Chrétien a fait cette admirable découverte: c'eſt là qu'il a pénétré juſqu'au fond, dans le néant des choſes d'ici-bas, & qu'il a vu qu'elles ne pouvoient qu'irriter ſes paſſions, & jamais raſſaſier ſon cœur: c'eſt là qu'une touche ſecrète & profonde lui a fait connoître que les vrais biens de l'homme ſont en Dieu; que pour les goûter & les poſſéder, il faut renoncer, au moins d'affection, à tous les autres. De ce moment, tout lui eſt devenu inſipide, excepté l'oraiſon & le commerce avec Dieu: le monde a été crucifié pour lui, & il a été crucifié pour le monde; il n'a pas plus eu d'attrait que pour Dieu; il l'a cherché & trouvé dans ſon intérieur, qui en eſt le véritable temple.

Qui pourroit exprimer ſa joie, d'avoir

enfin trouvé en ſoi-même, ce qu'il cherchoit par-tout hors de ſoi, inutilement! d'avoir rencontré le vrai tréſor, le tréſor infini & inépuiſable, le tréſor qui remplit l'immenſe capacité du cœur, ou plutôt pour lequel le cœur lui-même eſt trop petit, & où il va ſe plonger, ſe perdre & s'abymer! Comment veut-on qu'après cette heureuſe expérience, il lui vienne à la penſée de quitter Dieu pour la créature, & ſelon l'expreſſion d'un Prophète (1), la ſource d'eau vive, pour des cîternes crevaſſées, qui ne peuvent garder l'eau qu'elles reçoivent? Comment veut-on qu'il partage ſes affections entre celui qui eſt tout & ce qui n'eſt rien; entre ce qui étanche ſa ſoif & ce qui l'altère; entre ce qui lui aſſure la plénitude du bonheur, & ce qui ne lui en préſente qu'une apparence trompeuſe?

Cela eſt abſolument impoſſible, à moins que par une monſtrueuſe infidélité, il ne quitte peu-à-peu la voie intérieure où il eſt entré. On peut faire, & même bien faire la méditation, & conſerver encore quelque rapport avec les ſens & avec les objets qui les flattent: mais on ne peut faire, pendant quelque temps, la véritable

(1) Jérém. II, 13.

oraiſon, ſans rompre enfin tout commerce avec les créatures; car le propre de cette oraiſon eſt de concentrer toutes nos affections en Dieu, & de ne pas nous permettre de rien aimer que par lui, en lui, & pour lui.

Faites-en l'eſſai, ame chrétienne; & vous verrez ſi je vous en impoſe! Si vous me dites qu'il n'eſt pas en votre pouvoir d'entrer dans cette voie d'oraiſon, je vous réponds, de la part de Dieu, qu'il eſt prêt à ſeconder votre bonne volonté, & qu'il vous y introduira, ſi vous vous y diſpoſez par les moyens qui dépendent de vous. Ayez cette bonne volonté; & parce que vous ne pouvez jamais vous aſſurer de l'avoir, priez Dieu inſtamment qu'il vous la donne. Cette prière en eſt déjà le commencement: & comment Dieu vous refuſeroit-il ce qu'il vous inſpire de lui demander? Si peu de gens l'ont, c'eſt que peu deſirent de l'avoir, & que ceux qui la demandent, craignent la plupart de l'obtenir. Dieu lit dans le cœur; il voit ſi l'on répond aux ſentiments qu'il y met, & il exauce toujours ceux qui y répondent: mais il n'exauce que ceux-là. Les autres s'en prennent à lui, comme s'il rejetoit leurs demandes: j'ai beau prier, diſent-ils; j'ai beau demander la

bonne volonté : Dieu ne me la donne point. Il leur fera voir un jour, que, s'ils ne l'ont pas eue, c'eſt uniquement leur faute. Je le répète : il ne ſe peut faire qu'une ame qui coopère de ſon mieux, à la grace préſente, n'obtienne à chaque moment, de plus grandes graces; & que ſi elle continue d'y coopérer, elle ne parvienne à toute la ſainteté que Dieu attend d'elle.

Xe MAXIME.

Ne point ſortir de notre cœur,
Où Dieu ſe plaît à nous inſtruire ;
De ſa paix goûter la douceur,
Et fuir ce qui peut la détruire.

PUISQU'IL eſt certain que Dieu fait ſes délices d'être avec les enfants des hommes, & qu'il ſe plaît à leur parler au cœur : tout le ſecret de la vie ſpirituelle conſiſte à ſavoir ſe retirer dans ſon cœur, & y habiter avec Dieu. Par où Dieu convertit-il les pécheurs ? C'eſt en les rappellant à leur cœur : ils ne ſauroient y rentrer, que leurs péchés ne ſe préſentent à eux, & ne leur faſſent éprouver les

remords les plus cruels : mille réflexions ſalutaires leur viennent à l'eſprit ; de bons ſentiments naiſſent en foule dans leur ame. Qu'ils ne craignent pas de demeurer avec eux-mêmes ; qu'ils ne ſe fuient pas, & ne ſe jettent point au-dehors ſur les objets qui les diſſipent ; ils ne tarderont pas à changer de vie.

Qu'une ame encore ſoit bonne, mais légère, diſſipée, ſujète à bien des défauts ; qu'elle ait de l'affection pour quelques péchés véniels ; qu'après avoir été fervente, elle ſoit tombée dans le relâchement : Dieu ſe ſert du même moyen pour la retirer de l'imperfection ou de la tiédeur. Il la fait rentrer dans ſon cœur, où elle entend des reproches juſtes, mêlés de bonté & de ſévérité. Pour peu qu'elle les écoute, & qu'elle s'y rende docile, elle deviendra meilleure ; & ſi elle continue à demeurer ainſi en elle-même avec Dieu, elle avancera immanquablement de vertu en vertu.

Ce retour au-dedans de ſoi, pour y entendre la voix de la grace, eſt ce qu'on appelle recueillement : terme qui exprime l'action par laquelle l'ame ramaſſe & raſſemble en ſoi ſon attention diſperſée, & partagée entre divers objets étrangers. Il y a deux ſortes de recueillements : l'un ac-

tif, & qui eſt l'ouvrage de la volonté aidée de la grace; l'autre paſſif, & qui eſt un don de Dieu. Le ſecond eſt pour l'ordinaire la récompenſe du premier, lorſqu'on l'a pratiqué quelque temps avec fidélité.

Le premier objet de recueillement actif, eſt la garde des ſens, en particulier, de la vue & de l'oüie, qui ſont comme les fenêtres par leſquelles l'ame regarde au-dehors, & s'occupe de ce qui s'y paſſe. Tandis qu'elle eſt ainſi attentive aux choſes extérieures, elle ne peut veiller ſur elle-même, ni donner ſon attention au Maître intérieur qui veut l'inſtruire & la corriger; elle n'eſt pas même en état d'entendre ſa parole.

Il faut donc s'accoutumer de bonne heure, à une grande retenue dans ſes regards, pour ne les pas jetter, non-ſeulement ſur des objets dangereux, mais même ſur ceux qui ne ſont qu'amuſants & diſſipants. Fixer la mobilité inquiète des yeux, eſt un moyen efficace pour arrêter la légèreté, & pour modérer la vivacité de l'imagination, pour prévenir la naiſſance des paſſions, & pour mettre l'ame dans un calme très-favorable à la méditation, & encore plus à l'oraiſon.

La demangeaiſon de tout entendre &

de tout savoir, n'est pas moins funeste à sa solide piété, & l'on ne sauroit trop la réprimer. L'ame se répand par les oreilles, sur quantité de choses qui la distraient, & qui l'occupent ensuite, même malgré elle, jusques dans la prière : Voilà pourquoi l'on choisit pour méditer sur quoi que ce soit, & sur-tout pour prier, les lieux éloignés de tout bruit, & pourquoi le tumulte des villes nous dissipe naturellement ; au-lieu que le silence des campagnes & des bois nous invite de lui-même au recueillement. Ajoutez que la curiosité occasionne les courses, les visites, les conversations longues, fréquentes & contraires à la charité, les questions indiscrètes, les soupçons & les conjectures, les jugements téméraires, les raisonnements à perte de vue sur les affaires, soit publiques, soit particulières ; toutes choses où Dieu est souvent offensé, & incompatibles avec l'esprit de prière & la vraie dévotion.

Ainsi, celui qui veut se disposer à la vie intérieure, doit renoncer à tout ce qui repaît l'avidité des curieux, comme les raretés de toute espèce, les tableaux, les statues, les beaux édifices, les pompes & les fêtes publiques, les concerts, & sur-tout les spectacles qui remuent l'ame trop fortement, & où tout concourt à lui ins-

pirer une joie fauſſe, ou des paſſions dangereuſes. Il ne doit point montrer d'empreſſement à s'inſtruire des bruits d'une ville, des affaires des familles, des nouvelles publiques ; ni s'en occuper, lorſque ſon état & ſes intérêts perſonnels ne l'y obligent pas. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe voir ou entendre en paſſant, & par occaſion, les choſes où il n'y a point de danger ; mais il ne faut ni les deſirer, ni s'y attacher, ni en emporter avec ſoi l'image & le ſouvenir.

La curioſité de l'eſprit n'eſt pas moins à craindre ; & ſi l'on veut parvenir à l'habitude du recueillement, il eſt néceſſaire de la retenir dans de juſtes bornes. J'entends par curioſité de l'eſprit, cette envie démeſurée de connoître & d'apprendre, qui fait qu'on promène un regard avide & preſque toujours ſuperficiel ſur les différents genres de ſciences ; qu'on veut lire tous les livres qui paroiſſent, plutôt par vanité, & pour paroître les avoir lus, qu'à deſſein de ſe former. Le recueillement ne peut, ce me ſemble, compatir avec une telle diſpoſition : elle marque même peu de ſolidité dans l'eſprit.

Ne donnons donc point dans ce défaut ; & ſi nous y ſommes ſujets, travaillons à nous en corriger. Bornons-nous aux con-

noiſſances néceſſaires ou convenables à notre état : ne liſons pas un livre, préciſément parce qu'il eſt nouveau, ou parce qu'il fait du bruit ; & pour les livres mêmes de piété, tenons-nous-en à un petit nombre, & aux plus eſtimés : ne reſſemblons pas à tant de perſonnes, qui veulent tout avoir en ce genre, qui paſſent ſans ceſſe d'un livre à l'autre, & qui peut-être n'en achèvent aucun. Ce n'eſt pas ici le lieu de m'étendre ſur la manière de lire utilement ces ſortes d'ouvrages : je dirai ſeulement qu'il n'en eſt point où l'on doive apporter moins de curioſité.

Une autre diſpoſition qui, au premier coup-d'œil, paroît favorable au recueillement, & qui néanmoins y eſt très-contraire, eſt celle des perſonnes mélancoliques, dont l'imagination s'attache fortement aux objets, & forge ſans ceſſe mille chimères qui lui ſervent de pâture, ſe rappellant le ſouvenir du paſſé, s'étendant ſur l'avenir, formant & arrangeant une foule de projets, avec toutes les circonſtances des lieux, des perſonnes & des ſituations. Imaginations romaneſques, qui ſe ſuffiſent à elles-mêmes pour vivre dans une diſtraction continuelle, & qui ſeules, ſans ſortir d'une chambre, s'entretiennent avec tout l'univers. Les gens de ce carac-

tère aiment la ſolitude; ils ſont rêveurs & taciturnes; ils ſont maîtres de leurs ſens, ou plutôt ils en ſont peu d'uſage, ne s'arrêtant guère aux objets extérieurs. On les croiroit recueillis; ils ne ſont que diſtraits; & il n'en eſt point à qui il ſoit plus difficile de ſe rendre la préſence de Dieu familière.

La pratique des oraiſons jaculatoires eſt encore un excellent moyen d'acquérir le recueillement, parce que ſon but eſt de nous rappeller ſouvent à nous-mêmes & à Dieu. Il eſt très-bon de s'y aſtreindre; mais il faut prendre garde de ne pas faire ces ſortes de prières par routine: c'eſt le cœur qui doit les produire, plutôt que la bouche; & elles ſeront d'autant meilleures, que ce ſera un ſimple retour de l'ame vers Dieu, ſans être accompagné d'aucune parole, même formée mentalement. On ne ſauroit trop s'exercer à cette manière de prier, qui devenant chaque jour plus fréquente, & paſſant en habitude, nous diſpoſe à la prière continuelle.

Enfin, ſoit qu'on liſe, ſoit qu'on médite, ſoit même qu'on faſſe des prières vocales, il eſt à propos de ſe ménager de temps-en-temps des intervalles de repos, où l'ame ſuſpende tout-à-fait ſon action, pour donner lieu à l'action de Dieu. Pour

peu qu'en ces rencontres on ſe ſente touché de la grace, on ne peut mieux faire que de s'y livrer, & de jouir en paix des ſentiments que Dieu nous donne alors : quand l'impreſſion ſera paſſée, on reprendra ſa lecture ou ſes prières.

Ces touches paſſagères ſont un petit commencement d'oraiſon infuſe, auquel il faut répondre avec la plus grande fidélité : c'eſt une viſite momentanée, où Dieu ſe communique en paſſant. Ces viſites, quoique très-courtes, ſont bien plus utiles à l'ame, que toutes les penſées & les affections où elle s'entretient elle-même. Pourquoi lit-elle ? Pourquoi prie-t-elle, ſinon pour attirer Dieu en ſoi ? Ainſi, lorſqu'il vient, & que par une certaine impreſſion ſecrète il avertit l'ame de ſa préſence, elle a ce qu'elle deſire. Qu'elle s'arrête donc à cette impreſſion auſſi long-temps qu'elle durera. Elle manqueroit même de reſpect à Dieu, ſi elle continuoit alors ſon occupation ; elle ſe priveroit du fruit de ſes viſites, & les rendroit plus rares. Saint François-de-Sales recommande fort cette pratique à ſes filles ; & il veut qu'en ces occaſions, elles ſuſpendent même la récitation de leur office.

Le recueillement paſſif n'eſt point une

viſite paſſagère de Dieu; mais un goût habituel qu'il donne à l'ame, de ſa préſence. Elle ſent cette penſée en ſoi; elle n'en peut douter; & elle en expérimente des effets ſi intimes, ſi ſuaves, qu'il lui eſt évident que Dieu ſeul peut les produire. C'eſt un calme, une paix, une douce ſuſpenſion des puiſſances, un je ne ſais quoi qui nourrit l'ame, qui la remplit, & auprès de qui tous les plaiſirs naturels, ſoit des ſens, ſoit de l'imagination, ſoit même de l'eſprit pur, ne ſont rien. Ce n'eſt pas ſeulement à l'oraiſon, & dans ſes autres exercices de piété qu'elle goûte ce ſentiment; mais il l'accompagne preſque dans toutes ſes actions. En quelque lieu, en quelqu'occupation, avec quelque perſonne qu'on ſoit, pour peu qu'on rentre en ſoi-même, on ſent que Dieu y eſt, & nous tient fidelle compagnie.

Il n'eſt pas queſtion de traiter ceci de rêverie, ſous prétexte qu'on n'a rien éprouvé de ſemblable, & qu'on ne peut ſe figurer ce que c'eſt : ce feroit aller contre la doctrine des Saints, & démentir les expériences de tout ce qu'il y a eu de perſonnes intérieures. Il ne faut pas craindre non plus que ce ſoit une illuſion du Démon; elle ne peut avoir

lieu dans cette préſence habituelle de Dieu, où l'imagination n'a aucune part.

L'effet principale de ce recueillement eſt de tourner l'ame au-dedans, de la dégoûter des objets extérieurs, de la ſéparer des ſens, & d'en émouſſer les impreſſions : de façon qu'uniquement attentive à ce qui ſe paſſe en ſoi ; elle n'eſt point affectée des ſentations ordinaires qu'elle reçoit par la vue, par l'oüie, & par les autres organes. Quand je dis qu'elle n'eſt point affectée, ce n'eſt pas qu'elle ne ſente : ce recueillement n'eſt pas une extaſe, qui la prive de l'uſage des ſens ; mais elle ne s'arrête point à ce qu'elle ſent, elle n'y réfléchit point, parce qu'elle eſt retenue au-dedans, par un charme plus puiſſant que tout ce qui l'attire au-dehors. Par-là Dieu détache l'ame du commerce des créatures, & ſe l'attache tout-à-fait : en ſorte qu'elle ſe regarde comme ſeule avec Dieu dans l'univers, & ne donne aucune attention à tout le reſte. Ce recueillement eſt proprement l'entrée de la vie intérieure ; & c'eſt la règle la plus sûre pour juger ſi une ame eſt dans l'état paſſif.

Il eſt d'abord ſenſible, parce qu'il s'agit de dégager l'ame du commerce des ſens, & de lui inſpirer un ſouverain mépris

pour les fenfations agréables qu'ils procurent ; mais quand cet effet eft produit, le recueillement quitte la furface de l'ame, & devient plus profond : on ne le fent plus ; on l'apperçoit feulement, parce que pendant quelque temps, on conferve l'habitude d'y réfléchir ; enfin, on ceffe de l'appercevoir, parce qu'à mefure qu'on avance, on fort de foi pour paffer en Dieu, & qu'on s'occupe moins de fon intérieur.

Cette préfence de Dieu habituelle étant le principe de toutes les graces qu'il fait enfuite à l'ame, on ne fauroit apporter trop de fidélité à la conferver. Pour cela, outre l'affiduité à l'oraifon, & aux autres exercices de piété, outre la fréquentation des facrements, outre les pratiques de mortification extérieure, auxquelles porte l'amour fenfible qu'on a pour Dieu dans ces commencements, il faut fe retirer abfolument des créatures, & n'avoir avec elles, que les rapports indifpenfables. Il faut même, autant qu'il fe peut, retrancher la plupart des bonnes œuvres, qui feroient une occafion de fe répandre trop au-dehors; car l'effentiel alors eft de fe livrer entièrement à l'action de Dieu, qui exige la retraite, le filence & le dégagement de toute affaire, à l'exception des devoirs de l'état, qui paffent devant tout. On re-

prendra ces bonnes œuvres dans la ſuite, & même on y en ajoutera d'autres, lorſque Dieu en donnera le ſignal, & qu'on ne courra plus le riſque de ſe diſſiper. Il faut encore ne donner aucune liberté à ſes ſens, ne ſe permettre aucune eſpèce de curioſité, rejeter toutes les penſées inutiles qui paſſent par l'eſprit, tenir ſon cœur libre de tout attachement ; écarter enfin tout ce qui peut rompre ou ſuſpendre notre commerce avec Dieu.

Qu'on ne ſe figure pas que cela ſoit pénible. Tant que dure le recueillement ſenſible, rien ne coûte : Dieu demande alors ce qu'il deſire de nous, d'une manière ſi douce & ſi inſinuante, qu'il eſt comme impoſſible de lui réſiſter : on en reçoit tant de graces, qu'on ne croit jamais pouvoir en faire aſſez pour les reconnoître : on eſt en un mot dans la première faveur de l'amour, où l'on va au-devant de tout pour témoigner à Dieu qu'on l'aime. Ainſi les mêmes pratiques, qui ſont d'une obſervation très-difficile dans le recueillement actif, qui paroiſſent & qui ſont en effet de grands ſacrifices, à cauſe de la continuité, ſont très-aiſées pour celui qui eſt dans le recueillement paſſif ; les heures entières d'oraiſon ne lui paroiſſent que des inſtants ; les vains amu-

ſements du ſiècle lui ſont inſipides ; les converſations dont il ne peut ſe diſpenſer, le fatiguent : ces mêmes compagnies qui lui ſembloient auparavant ſi délicieuſes, lui ſont inſupportables. Il ſe refuſeroit preſque aux beſoins naturels ; & ce n'eſt qu'à regret qu'il y ſatisfait. Qui a fait en lui ce merveilleux changement ? Un foible écoulement des douceurs du Ciel. Si tel eſt le commencement de la vie ſpirituelle, quelle en ſera la conſommation ?

Encore un mot ſur cette Maxime. On veut être inſtruit des choſes de Dieu : on conſulte pour cela les hommes & leurs écrits ; & l'on ne s'adreſſe pas à celui qui dans un inſtant éclaire l'ame humble, qui l'enſeigne ſans bruit de paroles, & lui en apprend plus dans une ſeule oraiſon, que ne feroient en pluſieurs années les hommes les plus conſommés dans la ſpiritualité. On ſe travaille, on ſe tourmente l'eſprit pour être recueilli à la prière ; & pour l'être, il n'y a qu'à le vouloir ſincèrement, & qu'à prendre dans le cours de la journée les meſures qui nous y diſpoſent : car de prétendre être recueilli à l'oraiſon, & diſſipé hors de l'oraiſon, c'eſt une chimère. On veut faire l'oraiſon par ſes propres efforts ; & Dieu la fait en nous, dès qu'intimement convaincus de notre

impuissance, nous cessons toute action de notre part, pour donner lieu à la sienne: il nous invite lui-même à cette cessation, lorsqu'il a dessein d'agir en nous. On veut goûter la paix ; & l'on s'agite, on se trouble pour l'obtenir : on se désole de ne la pas sentir, quand on a fait tout ce qui est propre à l'éloigner ; & l'on ne pense pas que le Dieu de la paix n'habite ni dans l'agitation ni dans le trouble ; mais qu'il se fait sentir comme le souffle léger du zéphyr, qui est le fruit du calme, & qui l'entretient.

On se cherche soi-même en faisant semblant de chercher Dieu ; & c'est pour cela qu'on ne le trouve pas.

O ! si l'on savoit combien le recueillement simple demande peu de travail de notre part, on en seroit étonné : mais l'homme est jaloux de son action, & veut tout s'attribuer. Dieu est infiniment plus jaloux de la sienne, & veut qu'on lui attribue tout. Voilà la cause de toutes les fausses idées qu'on se forme de la vie intérieure, & du peu de succès de nos tentatives. Dieu ne fait rien en celui qui croit être quelque chose, & qui prétend tout devoir à son travail : mais il agit avec complaisance sur une ame qui se tient humblement tranquille en sa présence,

qui,

qui, l'attirant doucement par ses desirs, ne compte pas sur son industrie, & qui attend tout de sa seule bonté. Dans le moral comme dans le physique, Dieu tire tout du néant. Humilions-nous, anéantissons-nous devant lui ; & il nous fera sentir les effets de sa puissance.

XI[e] MAXIME.

Agir avec lui simplement,
Comme un enfant avec son père,
Mettre notre contentement
Dans l'attention à lui plaire.

Il semble que rien ne devroit être plus aisé aux Chrétiens, ni plus ordinaire, que d'envisager Dieu comme leur père, & de se conduire envers lui avec simplicité, confiance & abandon : c'est là le véritable esprit de la loi nouvelle, & ce qui la distingue de l'ancienne loi. Un des dogmes fondamentaux de notre Religion est que Dieu le Père nous a adoptés en Jésus-Christ son Fils, & nous a élevés à la qualité surnaturelle de ses enfants : qualité qui nous rend les héritiers de Dieu, les cohéritiers de Jésus-Christ, & nous donne

droit au Ciel, comme à notre patrie, & à l'éternelle poſſeſſion de Dieu, comme à notre héritage. Ce titre d'enfants de Dieu ſuppoſe & nous rappelle les principaux objets de notre foi ; il eſt le fondement de notre eſpérance, & le grand motif de notre amour.

Cependant rien n'eſt plus rare parmi les Chrétiens, que cette diſpoſition filiale à l'égard de Dieu ; & preſque tous ſont plus portés à le craindre qu'à l'aimer. C'eſt pour eux une choſe extrêmement difficile dans la pratique, qu'une entière confiance en lui, & un abandon ſans réſerve. La remiſe réelle de tous nos intérêts entre ſes mains, avec une ferme foi que rien ne peut nous arriver de ſa part, d'où il ne réſulte un bien pour nous, à moins que nous n'y mettions obſtacle, eſt ce qu'il y a de moins connu, de moins fidellement obſervé dans la vie ſpirituelle & de plus pénible en effet à la nature.

D'où vient cela ? De l'amour-propre, qui nous perſuade que nos intérêts ne ſont en ſûreté, qu'autant que nous en ſommes les maîtres. On ne peut ſe réſoudre à les confier à Dieu, à en agir à cet égard avec lui comme avec un père, & à ſe raſſurer ſur ſa bonté, dans les diverſes épreuves où il met notre amour. Nous croyons qu'il ne ſe conduit

en père, que quand il nous careſſe, qu'il nous envoie des douceurs, quand il nous accorde tout ce qu'il nous plaît de lui demander : mais lorſque, pour nous apprendre à l'aimer & à le ſervir pour lui-même, ſans aucune vue d'intérêt, ſans aucun retour ſur nous, comme le mérite ſans doute un père tel que lui, il nous retire les conſolations dont nous abuſons, il nous refuſe ce qui nous nuiroit, & nous donne ce qui nous eſt utile, mais dont nous ne voulons pas : alors nous ceſſons de voir en lui un père; nous n'y trouvons qu'un maître dur & impitoyable; ſon ſervice nous rebute; nous ſommes tentés à tout inſtant, de le quitter, & nos guides ſpirituels ont bien de la peine à nous ſoutenir, comme nous en avons nous-mêmes à leur obéir, lorſqu'ils prennent le parti de Dieu contre nous.

Il eſt pourtant vrai que Dieu ne ſe montre jamais plus père, que dans les épreuves qu'il nous envoie ; que les plus précieuſes faveurs qu'il puiſſe nous faire ici-bas, ce ſont les croix ; & que plus il en accable ceux qui ſe ſont donnés à lui, plus il leur témoigne ſon amour. Jéſus-Chriſt n'étoit-il pas ſon fils bien-aimé, en qui il avoit mis ſes complaiſances? Comment l'a-t-il traité depuis le moment de ſa

naiſſance juſqu'à ſon dernier ſoupir ? Etoit-il moins ſon père, lorſqu'il le livroit aux bourreaux, lorſqu'il l'abandonnoit en apparence ſur la croix, & qu'il le laiſſoit mourir dans les tourments & dans l'opprobre? Non, aſſurément: & l'on peut dire, avec vérité, que ſi le Calvaire fut le théatre de l'amour de Jéſus-Chriſt pour ſon Père, il fut auſſi la démonſtration la plus réelle de l'amour du Père céleſte pour Jéſus-Chriſt. Jugez-en par les ſuites. Il eſt certain que tout ce que Jéſus-Chriſt, comme homme, poſsède de gloire, de puiſſance & de bonheur, il le doit à ſa croix. *Il a fallu* (1), dit-il lui-même, *que le Chriſt ſouffrît, & qu'il entrât par-là dans ſa gloire.* Son Père exigeoit & attendoit de lui cette preuve paſſagère d'obéiſſance, pour lui donner à ſon tour, une preuve éternellement ſubſiſtante de ſa magnificence à le récompenſer.

Après cet exemple qui nous eſt donné dans le chef & dans le modèle des prédeſtinés, gardons-nous bien de penſer que Dieu ſe dépouille à notre égard, de la qualité de père, quand il exige de nous, les ſacrifices les plus pénibles à la nature; quand, après avoir demandé & obtenu notre

(1) Luc, XXIV. 26.

consentement, il nous force, pour ainsi dire, à accomplir nos engagements, & que par la toute-puissance de sa grace, il tire de nous l'exécution de ses promesses. Quoiqu'il nous montre alors un visage sévère, quoiqu'il paroisse exercer sur nous une justice inexorable, jamais il ne fut plus notre père; jamais il ne nous en donna des marques plus solides & plus indubitables aux yeux de la foi.

La nature elle-même nous offre une image de la conduite paternelle de Dieu dans le cours de la vie spirituelle. Considérez l'éducation d'un enfant: tandis qu'il est encore tendre & foible, on le porte entre les bras, on prévient tous ses besoins, on le caresse, on l'appaise, on le flatte, on ne le contredit en rien: mais lorsqu'il devient plus grand, on commence à l'assujettir; on lui impose des devoirs très-fâcheux pour son âge, & dont il ne voit pas encore l'utilité; on ne craint plus de le contrarier; on se rit de ses pleurs; on le rompt à l'obéissance; on l'accoutume à combattre ses goûts, & à suivre la raison, aux dépens de ses inclinations; on a recours, quand il le faut, à la sévérité, aux menaces, aux châtiments. Pourquoi cela? C'est qu'on veut tirer parti de ses talents naturels, former en lui

un homme, le rendre utile à la société, & lui assurer, pour l'avenir, une vie honnête & agréable, selon sa condition. Plus son père s'applique à le dresser, à le corriger, à l'exercer, soit pour l'esprit, soit pour le corps, plus il lui montre d'affection, & mieux il remplit à son égard, les devoirs de père. S'il l'épargnoit, & lui laissoit toute liberté, il ne l'aimeroit point, ou il l'aimeroit mal.

Dieu tient la même conduite envers ses enfants, dont il a dessein de faire des citoyens de la cité céleste. Lorsqu'ils commencent à se donner à lui, il a les plus grands ménagements pour leur foiblesse; il leur prodigue les douceurs & les consolations, pour gagner leur cœur; il leur rend tout aisé; il écarte les tentations, il les amuse, & se fait en quelque sorte petit enfant avec eux: mais lorsqu'ils prennent des forces, & qu'ils deviennent capables de solides leçons de la vie intérieure, il suit un autre plan; il attaque la nature, & la poursuit dans tous ses vices & ses défauts, sans en épargner aucun; il prescrit des devoirs pénibles, & en exige l'accomplissement avec une extrême sévérité. Le langage de la grace n'est plus tendre & insinuant; il est fort, impérieux, menaçant même; la moindre résistance est

rigoureusement punie : il proportionne les exercices, les épreuves, les tentations à leur avancement & à leurs forces ; & plus il a mis en eux, de dispositions naturelles & surnaturelles, plus il demande d'eux, jusqu'à ce qu'il les ait formés à toutes les vertus, & qu'il les ait fait passer par tous les degrés de sainteté. Et lorsqu'ils sont au point de perfection où il les veut, lorsqu'il les a rendus dignes de lui, leur éducation spirituelle est achevée ; il les transporte en son Royaume, où il couronne leurs combats & leur obéissance, & les rend à jamais participants de sa gloire & de sa félicité.

La vie intérieure n'est donc dans toute sa suite, qu'une éducation divine, mais paternelle, toute inspirée & dirigée par l'amour. Dieu remplit toujours exactement de son côté la tâche que lui impose son titre de père, & le desir qu'il a de nous rendre heureux. Efforçons-nous pareillement d'accomplir ce qu'exige de nous la qualité d'enfants d'un tel Père.

Prenons encore ici pour modèles les enfants. Quelles sont les dispositions d'un enfant bien né envers son père ? La première est une grande simplicité, accompagnée d'ingénuité & de candeur. L'enfant ignore la feinte & la dissimulation à

l'égard de ſon père; il lui ouvre ſon ame, & lui fait part de tous les ſentiments qu'il éprouve : uſons-en de même par rapport à Dieu. Dans nos deſirs, dans nos craintes, dans nos joies, dans nos chagrins, adreſſons-nous à lui avec l'ouverture & l'ingénuité des enfants. Il ſait mieux que nous, tout ce qui paſſe en nous : mais il aime que nous lui en parlions; il veut être notre ami & notre confident. Ne craignons pas même de lui faire quelquefois de tendres reproches : cette ſainte liberté lui eſt agréable; & rien ne lui déplaît davantage, qu'une froide réſerve.

La ſeconde diſpoſition des enfants eſt la confiance. Craintif & défiant à l'égard de tout autre, l'enfant ne met nulle borne à ſa confiance en ſon père. Il ſait qu'il en eſt tendrement aimé, qu'il eſt l'objet de ſes ſoins, qu'on ne s'occupe que de lui, qu'on ne travaille que pour lui, qu'on n'a d'autre vue que celle de ſon bonheur : auſſi n'a-t-il nul ſouci, nulle inquiétude ſur ce qui concerne ſon bien-être, ſe repoſant de tout ſur ſon père, qui pourvoit à ſes beſoins, qui pourvoit même à ſes innocents plaiſirs, qui va au-devant de ſes moindres deſirs, & qui les lit dans ſes yeux & dans ſa contenance. Il eſt perſuadé que les avis, que les leçons, que

les corrections de son père, que la gêne où il le tient, que les travaux divers qu'il lui impose, que la sévérité dont il use, que le mal même apparent qu'il lui fait, n'a d'autre objet que son bien. Cette persuasion n'est pas en lui le fruit de la réflexion & du raisonnement ; mais de l'instinct naturel & de l'expérience.

O ! si nous avions la même confiance dans notre Père Céleste, qui la mérite infiniment mieux que tous les pères de la terre ! Si nous remettions à sa providence, le soin de nos intérêts spirituels ; si nous attendions de sa grace, bien plus que de nos efforts, notre perfection & notre salut ! Si nous étions intimement convaincus qu'il arrange tout, qu'il ordonne de tout pour notre bien ; que ses préceptes qui mettent un frein si gênant à nos passions, que les devoirs en apparence si pénibles qu'il exige, que les maux & les afflictions qu'il nous envoie, que les dispositions secrètes par lesquelles il déconcerte nos vues, traverse nos desseins, renverse nos entreprises ; que les fautes même dans lesquelles il permet que nous tombions, à dessein de nous humilier, & de nous faire perdre toute confiance en nous-mêmes : si nous étions, dis-je, convaincus que toute la conduite que Dieu tient sur nous, ne tend

qu'à notre éternelle félicité, & qu'elle nous y mèneroit infailliblement, ſi nous la ſuivions pas à pas, & ſi nous n'uſions de notre liberté que pour nous abandonner à lui : de quelle paix, de quelle ſécurité ne jouirions-nous pas ? Combien Dieu ſeroit-il honoré de notre confiance ! & quelles attentions, quels ſoins, quelle protection ſpéciale ne nous attireroit-elle pas ?

Saint Paul établit pour maxime, que *tout*, ſans exception, *contribue à l'avantage de ceux qui aiment Dieu* (1). Et qu'eſt-ce qu'aimer Dieu, ſinon voir en lui un Père, s'adreſſer à lui, ſe confier en lui pour toutes choſes, agir & coopérer ſous lui; & après avoir fait de notre côté tout ce qu'il attend de nous, s'appuyer uniquement ſur ſa tendreſſe & ſes miſéricordes ?

Confiance filiale, que vous épargneriez d'inquiétudes aux Chrétiens qui veulent ſincèrement leur ſalut, & que vous l'aſſureriez bien mieux que toutes les peines d'eſprit où les jette leur amour-propre ! Laiſſer à Dieu le gouvernement de notre intérieur, ſuivre paiſiblement l'attrait de ſa grace, conſulter en tout ſa ſainte volonté, ne lui rien oppoſer ; & du reſte

(1) Rom. VIII, 28.

ſupprimer nos vaines réflexions, calmer notre imagination, mépriſer ces alarmes & ces frayeurs injurieuſes à ſa bonté, voilà le chemin du Ciel. S'il s'y rencontre des épines, ne nous plaignons point; c'eſt nous qui les ſemons.

L'obéiſſance eſt la troiſième diſpoſition des enfants : mais une obéiſſance toute fondée ſur l'amour, & qui n'eſt point dictée par la crainte, comme celle des eſclaves, ni par l'intérêt, comme celle des mercénaires; une obéiſſance qui s'étend à toutes les volontés du père, & qui ne regarde pas ſi l'exécution en eſt aiſée ou difficile, agréable ou répugnante à la nature; une obéiſſance généreuſe, prompte, courageuſe, qui n'oppoſe ni vaines raiſons, ni murmures; une obéiſſance qui trouve ſa récompenſe dans le plaiſir d'avoir fait ſon devoir, en contentant un père qu'on chérit & qu'on reſpecte.

Eſt-ce ainſi que la plupart des Chrétiens obéiſſent à Dieu? Il s'en faut bien. Et, quelle en eſt la cauſe? C'eſt qu'ils perdent de vue que Dieu eſt leur père, & qu'ils le conſidèrent ſous tout autre aſpect. Les uns appréhendent plus de ſe perdre, qu'ils ne deſirent de ſe ſauver; parce qu'ils ont l'eſprit plus frappé de l'idée des flammes éternelles dont Dieu menace les méchants,

que de celle des biens ineffables qu'il promet aux bons. La crainte eſt le principe de leur obéiſſance ; ils ne voient en Dieu, qu'un maître impérieux, qu'un juge ſévère & incorruptible, qu'un vengeur inexorable.

Or, la crainte a bien la force de nous éloigner du mal ; mais elle n'a pas celle de nous porter au bien : elle eſt un frein, mais non un aiguillon. Elle eſt le commencement de la ſageſſe ; mais elle n'en eſt que le commencement. L'intention de Dieu n'eſt pas qu'on s'y fixe ; il veut que de la crainte on paſſe à l'amour. Au fond, ce n'eſt pas craindre Dieu que de ne craindre que ſes châtiments ; & ce n'eſt pas lui obéir de la manière qu'il le deſire, que de ne céder qu'à ſes menaces : auſſi cette obéiſſance n'eſt-elle pas moins imparfaite dans ſon exécution, que dans ſon motif. Elle laiſſe ſentir toute la peſanteur du joug, & n'arrache pas du cœur l'envie ſecrète de le ſecouer. Elle s'en tient aux termes précis de la loi ; & parce que nous ſommes toujours enclins à l'interpréter en notre faveur, on eſt ſouvent expoſé à ne pas en remplir les obligations.

D'autres conſidèrent, à la vérité, Dieu comme rémunérateur ; ils le ſervent par le motif de l'eſpérance : mais les biens

que Dieu leur promet, les touchent plus que Dieu même ; c'eſt-à-dire, que dans la poſſeſſion de Dieu qu'ils eſpèrent, ils aiment plus leur bonheur, qu'ils n'aiment Dieu : ils ſont trop ſenſibles à leur propre intérêt ; ils ne font même preſque aucune attention à autre choſe.

Ce motif eſt bon en lui-même ; il les excite à la pratique du bien : mais il n'eſt pas aſſez pur ; & leur obéiſſance qui n'a point d'autre appui, eſt foible, chancelante, pénible même en mille occaſions. La vraie foi, celle qui opère par la charité, n'a que très-peu d'influence ſur leur conduite : les biens & les maux préſents balancent en eux l'impreſſion des biens à venir : c'eſt ce qui leur rend extrêmement difficile la pratique de la vertu, qui s'exerce principalemennt dans le mépris des biens, & dans le ſupport des maux de cette vie ; & ils ne ſont guère à l'épreuve de certaines tentations délicates, dont la victoire eſt réſervée à l'amour de Dieu.

Ce n'eſt ni dans la crainte, ni dans la vue du propre intérêt, mais dans l'amour, qu'eſt le principe habituel de l'obéiſſance qu'on doit à Dieu : & rien n'eſt plus capable de faire naître en nous cet amour, que la qualité de Père que Dieu a daigné

prendre par rapport à nous. Lorſque venant à réfléchir ſur ce nom ſi tendre, & ſur les diſpoſitions qu'il ſuppoſe en Dieu à mon égard, je conſidère que de toute éternité il m'a aimé, non ſimplement comme ſa créature, mais comme ſon enfant; & qu'il va juſqu'à nous témoigner dans ſes Ecritures, que, quand une mère pourroit oublier le fruit de ſon ſein, jamais il ne nous oubliera : lorſque je penſe qu'il m'a adopté en Jéſus-Chriſt ſon fils unique, à deſſein de m'aſſocier avec ce fils à l'héritage céleſte, de partager éternellement avec moi ſon propre bonheur ; quand je ſonge ſur-tout à l'admirable invention de ſon amour paternel, à ce qu'il en a coûté à ſon fils pour m'éléver à cette divine adoption, & aux graces ineſtimables qui ont accompagné & ſuivi ce bienfait : que puis-je refuſer à un tel Père, qui n'a d'autre motif en tout ce qu'il demande de moi, que l'amour qu'il me porte, & le bien qu'il me veut faire ? Que vois-je dans ſa loi, que le plus doux comme le plus juſte de mes devoirs, celui de l'aimer, auquel en effet toute la loi ſe réduit ? Comment puis-je la regarder comme un joug & un fardeau ? O que ce joug m'eſt agréable ! que ce fardeau m'eſt léger ! & que j'aurois de regret de n'en pas être

chargé ! Aimer par reconnoiſſance le meilleur des pères, qui m'a aimé le premier, & lui prouver mon amour par mon obéiſſance, me paroît être mon plus grand bonheur; comme mon plus grand malheur feroit de ne pas l'aimer, & de lui déſobéir dans la moindre choſe.

Dans ces ſentiments je ne m'en tiens point à ce qu'il me commande, ſous peine d'encourir ſa diſgrace : j'étudie ce qui peut lui plaire ; le moindre ſigne de ſa part eſt une loi pour moi : je ne lui diſpute rien ; je ne murmure de rien ; je me ſoumets avec joie à toutes les diſpoſitions de ſa providence, même à celles qui me ſemblent les plus dures ; parce que le titre de père m'apprend à les enviſager toujours comme une marque de ſon amour, & comme une épreuve du mien. C'eſt ainſi que Job étoit affecté, lorſqu'il diſoit au plus fort de ſes peines : *ſi nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas auſſi les maux* (1) ? & : *quand il me donneroit le coup de la mort, j'eſpérerois en lui* (2) ; & encore : *que ma conſolation ſoit qu'en m'affligeant il ne m'épargne pas ; & que je ne contrediſe*

(1) Job, II, 10.
(2) *Id.* XIII, 15.

en rien sa sainte volonté (1). Voilà jusqu'où le Chrétien doit porter la confiance & la soumission à l'égard d'un père tel que Dieu.

Que le desir de plaire au monde, que la crainte de lui déplaire, que le respect humain, ce redoutable ennemi de la vertu, est foible contre un cœur où domine l'amour filial ! Le véritable enfant de Dieu est insensible aux attraits du monde ; il est inaccessible à sa séduction ; il n'appréhende ni ses menaces, ni ses railleries : il marche tête levée, & se déclare hautement dans les occasions où l'honneur de son Père est intéressé. S'il se cache aux yeux des hommes, c'est toujours par humilité, & jamais par foiblesse : il ne fait rien pour être vu ; mais aussi il ne se met pas en peine qu'on le voie & qu'on le remarque, qu'on le loue ou qu'on le blâme, qu'on l'estime ou qu'on le méprise. Le monde est pour lui comme s'il n'existoit pas ; en public comme en secret, sa vue est toujours attachée sur son Père ; il ne s'occupe que de lui seul.

Et comment s'embarrasseroit-il de plaire au monde, lui qui ne veut pas se plaire à lui-même ? Il ne redoute rien tant que ses

(1) Job, VI, 10.

propres regards ; il ſe fuit, il s'oublie, & ne voudroit pas dérober la moindre choſe à la gloire de ſon Père, par le plus léger retour de complaiſance ; s'il lui arrive quelquefois de s'y ſurprendre, il ſe le reproche comme un crime.

Sa délicateſſe va plus loin : Content de plaire à Dieu, il n'eſt pas même empreſſé de ſavoir s'il lui plaît ; il ne néglige rien pour mériter ſa bienveillance ; mais il ne lui en demande ni aſſurance ni témoignage. L'amour-propre pourroit ſe repoſer dans une ſi flatteuſe aſſurance ; & ſon amour pour Dieu en ſeroit moins pur.

XIIe MAXIME.

Craindre ſur-tout de réſiſter
A ſon attrait qui nous invite ;
Et jamais ne lui diſputer
Nulle choſe, grande ou petite.

COMME le propre de la grace eſt de combattre en tout la nature, il faut s'attendre qu'elle nous demandera ſouvent, ou plutôt toujours, des choſes contraires à nos inclinations vicieuſes ou imparfaites;

& par conséquent que la nature lui opposera une forte résistance, & ne se rendra qu'à l'extrémité. Mais la volonté doit toujours être du parti de la grace. J'entends par la volonté, non de certaines velléités, de certains desirs inefficaces, de certaines répugnances & aversions qui ne sont pas libres ; mais une résolution ferme & déterminée ; non un *je voudrois*, mais un *je veux*, qui triomphe également des penchants & des répugnances.

Cette volonté généreuse, décidée & inébranlable de répondre en tout aux vues de Dieu, n'est pas commune, même parmi ceux qui croient s'être donnés tout-à-fait à lui. Dans certains moments de ferveur sensible, on fait à Dieu les plus belles protestations ; on se flatte qu'elles partent du fond même de la volonté, mais on se trompe ; elles ne sont que l'effet de la chaleur de la grace. Dès que cette chaleur s'est ralentie, & que l'ame est rendue à elle-même & à la grace ordinaire, elle voit avec surprise, que toutes ses bonnes résolutions se sont évanouies ; ou bien encore on présume de ses forces, comme Saint Pierre ; & tant qu'on est bien loin du danger, on se croit en état de tout affronter : mais l'occasion se présente-t-elle? on cède, comme cet Apôtre, à la plus

légère tentation. Il y a bien de la différence, disoit un Saint homme qui en avoit fait l'expérience, entre sacrifier à Dieu sa vie dans un transport de dévotion, & la lui sacrifier sur le point de monter au gibet. Or, c'est quand, après l'action passagère du feu céleste, l'ame est refroidie, & réduite à une grace insensible, c'est dans le moment même du sacrifice, qu'il faut juger des véritables dispositions de la volonté.

On ne doit donc pas se flatter aisément d'avoir cette bonne volonté : au contraire, on doit toujours craindre de ne l'avoir pas. Ce n'est pas qu'il faille être pusillanime ; mais il est essentiel de se défier toujours de soi, & de ne compter que sur le secours d'en-haut, avec la ferme confiance qu'il ne nous manquera pas au besoin. Nous sommes si foibles, que nous ne pouvons nous répondre de la victoire avant l'événement ; la moindre présomption nous en rend indignes ; & souvent l'ennemi nous l'arrache des mains, lorsque nous croyons la tenir.

Voulons-nous n'être jamais dans le cas de résister à Dieu ? Ne perdons point de vue la parole de Jésus-Christ, que *l'esprit est prompt, mais* que *la chair est foible.* En conséquence, veillons & prions, comme

il nous l'ordonne, pour ne point ſuccomber à la tentation. Veillons, afin de ne pas nous expoſer nous-mêmes, & de ne donner aucune priſe à l'ennemi : prions, afin de trouver en Dieu la force qui nous manque. En nous conſervant ainſi dans la crainte ſalutaire de n'être pas fidèles à la grace, Dieu nous préſervera de tout accident fâcheux ; ou s'il permet quelquefois que nous faſſions l'épreuve de notre foibleſſe, ce ne feront jamais des chûtes mortelles ; il mettra lui-même la main ſous le coup, pour nous empêcher de nous froiſſer; il nous relèvera promptement, & nous n'en ferons enſuite que plus fermes.

La crainte de réſiſter à l'attrait de la grace peut auſſi ſe prendre en un autre ſens, qui eſt que cette réſiſtance eſt le plus grand mal que nous ayions à appréhender. Quand Dieu a deſſein de s'emparer d'une ame, & de la gouverner par lui-même, il lui donne une foule de vues pour ſa perfection; il veille avec une attention particulière ſur ſes penſées, ſur ſes paroles, ſur ſes actions, ſur ſes motifs : il ne lui paſſe rien, il examine toutes ſes démarches, & lui reproche avec force, les moindres infidélités.

Or l'ame ne ſauroit être trop attentive à ces vues qu'elle reçoit de Dieu, à ces

reproches intérieurs qu'il lui fait ; & il eſt pour elle de la dernière importance d'y avoir égard : car, en premier lieu, tant qu'elle réſiſte à ce que Dieu lui demande, elle arrête tout court le progrès de ſa perfection : c'eſt un obſtacle qu'elle met ſur ſa route, & elle n'ira pas plus avant, qu'elle ne l'ait ſurmonté. Non-ſeulement elle n'avancera pas, mais elle reculera, parce que c'eſt un principe dans la vie ſpirituelle, que qui n'avance pas, recule. En ſecond lieu, les graces ſe tiennent les unes aux autres : une première dont on profite, en attire une ſeconde ; celle-ci en attire une troiſième, & ainſi de ſuite : en ſorte qu'elles forment une chaîne qui aboutit à la ſainteté & à la perſévérance finale. Par la même raiſon, la première grace rebutée, nous prive de la ſeconde, & celle-ci des ſuivantes : & la choſe peut aller ſi loin, qu'elle nous conduiſe à une perte inévitable.

Il eſt donc toujours extrêmement dangereux de rompre cette chaîne ; & comme il eſt certain qu'on parviendra à toute la perfection que Dieu attend de nous, ſi l'on conſerve ſoigneuſement l'union de tous les chaînons qui la compoſent : il eſt certain pareillement, qu'on décherra, & qu'on courra riſque de ſe perdre, ſi

l'on interrompt cette union à quelque endroit de la chaîne que ce ſoit.

Ceci eſt vrai ſur-tout de certaines graces principales qui en ſont comme les maîtres anneaux, & qui ont par elles-mêmes de grandes ſuites, telles que la grace de la vocation, l'attrait pour l'oraiſon, & d'autres de cette nature. Elles ſont comme l'entrée de la voie par laquelle Dieu veut nous conduire au port du ſalut. Y répondre fidellement & conſtamment, c'eſt mettre ſon ſalut en aſſurance : y réſiſter, c'eſt rejetter la voie que Dieu nous propoſe, & qui peut-être eſt la ſeule par laquelle il prétend nous ſauver.

Il eſt bon cependant d'avertir ici les ames timorées, que les fautes de ſurpriſe, d'inadvertance, de premier mouvement, d'imprudence même & d'indiſcrétion, les fautes en un mot de pure fragilité n'interrompent point cette chaîne ; il n'y a que celles qui ſont faites avec vue, de propos délibéré, & même que l'on commet à pluſieurs repriſes, qui aient cet effet : car Dieu ne ſe rebute pas pour une première faute, il revient pluſieurs fois à la charge ; ſa patience à attendre une ame eſt longue, à proportion de l'importance de l'objet ; il ne ſe retire tout-à-fait, que quand il voit une certaine obſtination dans la volonté.

Il en use de même dans les occasions où il demande de certains sacrifices. Il poursuit quelquefois une ame des années entières, avant que de se lasser, sur-tout si le sacrifice est grand, & si l'ame y a une forte répugnance. Mais enfin le moment vient où il cesse de la solliciter; & ce moment n'est connu que de lui : alors cette ame sort de l'ordre de la providence surnaturelle ; il est à craindre qu'elle n'y rentre jamais, & elle expose par-là, jusqu'à son salut éternel. Dieu montra à Sainte Thérèse la place qu'elle eût eue dans l'Enfer, si elle eût manqué celle qui lui étoit préparée dans le Ciel. Il n'y avoit pas de milieu pour elle entre être Sainte, ou réprouvée. Combien d'ames sont dans ce cas, sans qu'elles le sachent?

C'est aussi une des principales raisons pourquoi les maîtres de la vie spirituelle recommandent si fort le recueillement & l'attention à la grace. Ils veulent que l'ame prête continuellement l'oreille aux avertissements que Dieu ne cesse de lui donner, soit pour la porter au bien, soit pour la détourner du mal, & qu'elle soit de la plus grande fidélité à les suivre. Cette attention & cette docilité sont, selon Jésus-Christ même, le caractère distinctif de ses élus. *Mes brebis*, dit-il,

me suivent, parce qu'elles connoissent ma voix (1). Et l'on peut dire que toute la méthode des vrais Directeurs consiste à inspirer cette disposition aux ames qu'ils conduisent.

La Maxime ajoute qu'il ne faut jamais disputer à Dieu nulle chose, grande ou petite : c'est qu'il ne nous appartient point de juger du plus ou du moins d'importance des choses que Dieu nous demande, & que nous sommes très-sujets à nous faire illusion là-dessus : c'est encore que la volonté de Dieu signifiée, donne de l'importance aux objets les plus petits en eux-mêmes, & qu'il faut considérer plus que tout le reste, l'intention & le bon plaisir d'un si grand Maître. Qu'étoit-ce en soi de manger ou de ne manger pas d'un certain fruit ? Le salut du genre-humain dépendoit pourtant de l'observation d'un précepte si léger en apparence. Dieu est le maître absolu des graces qu'il nous fait ; il l'est aussi des conditions auxquelles il les attache. Or nous ignorons si ce n'est pas de notre fidélité à telle chose qui ne nous paroît rien, que dépendent les graces qu'il nous a destinées.

D'ailleurs, il se présente rarement des

(1) Joan. X, 4.

occaſions de faire de grandes choſes pour Dieu, au-lieu que celles d'en faire de petites, ſe renouvellent à chaque inſtant; & c'eſt principalement dans cette ſoigneuſe application à ne rien négliger, que ſe montre la délicateſſe de l'amour. Rien ne prouve mieux quelle grande idée on a de Dieu, quel deſir on a de lui plaire, que cette perſuaſion que rien n'eſt petit à ſon ſervice. Enfin, comment peut-on ſe répondre qu'on ſera fidèle à Dieu dans les grandes choſes, ſi l'on ne craint pas de lui manquer dans les petites? Celles-ci ſont plus à notre portée, plus accommodées à notre foibleſſe : celles-là au contraire, demandent de grands efforts, qui paſſent nos forces, & dont il y auroit de la préſomption à nous croire capables. Les grands actes de vertu ſont plutôt l'ouvrage de Dieu que le nôtre; & les moindres nous appartiennent en quelque ſorte davantage, quoique Dieu y mette toujours plus du ſien.

Que de motifs accumulés de s'attacher à la pratique des petites choſes, & de n'en refuſer aucune à Dieu, ſous ce prétexte! C'eſt à l'entière & parfaite fidélité que ſe reconnoiſſent les grandes ames; & la fidélité n'eſt point parfaite, ſi elle n'embraſſe tout ſans exception. Jugeons du ſer-

vice de Dieu par le nôtre. Nous voulons qu'on y soit exact, ponctuel, qu'on ne manque à rien ; & nous trouverions fort mauvais qu'on se dispensât de nous obéir, quand l'objet n'est pas considérable. Est-ce trop que nous servions Dieu, comme nous exigeons qu'on nous serve ?

La pratique des petites choses nous entretient dans l'humilité, & ne nous expose point à la vanité.: elle est d'un prix inestimable devant Dieu, si elle est relevée par de grands motifs. Nous acquérons par elle cette extrême pureté de conscience, qui nous rapproche si fort de Dieu. Qu'est-ce en effet qui caractérise sa sainteté infinie ? Est-ce son aversion pour les grands crimes ? Non : c'est son incompatibilité avec les plus légères souillures. Il en est de même, à proportion, des Saints.

Combien donc se trompent les ames qui usent de réserve avec Dieu, qui composent, pour ainsi dire, avec lui, qui consentent à lui accorder de certaines choses, & qui lui en refusent d'autres obstinément ; qui s'observent avec une extrême vigilance sur de certains points, & qui se négligent absolument sur d'autres ; qui mettent enfin des bornes à leur perfection, & qui disent dans leur cœur : j'irai jusques-là, & non au-delà ? Eh ! ne voyez-

vous pas que ce que vous refusez à Dieu, est justement ce qu'il vous demande avec plus d'instance, & le sujet de ses reproches les plus vifs & les plus fréquents? C'est donc ce qu'il vous importe le plus de lui donner : car, s'il vous presse avec tant de force, ce n'est pas pour son intérêt, mais pour le vôtre ; il voit mieux que vous, pour ne pas dire qu'il voit seul ce qui est utile & nécessaire à votre avancement ; &, puisqu'il insiste si fort sur tel point, c'est une marque infaillible que ce point n'est pas si peu considérable que vous l'imaginez.

Ah ! C'est ici le grand objet de l'examen de conscience, & sur lequel il ne se faut rien pardonner. Portons la recherche à cet égard, jusques dans les replis les plus cachés de notre cœur ; voyons s'il n'y a point quelque réserve secrète, quelque rapine dans l'holocauste : &, après toutes nos recherches, prions Dieu qu'il porte lui-même le flambeau dans tous les recoins de notre ame, & qu'il nous éclaire sur nos dispositions intimes ; qu'il ne permette point que nous ayions la volonté de lui disputer la moindre chose, & qu'il use de son autorité suprême pour nous arracher ce que nous aurions la foiblesse de retenir.

XIIIe MAXIME.

Faire la guerre au vieil Adam ;
Et ne poſer jamais les armes :
Il vit en nous à notre dam ,
Et nous coûtera bien des larmes.

QUEL eſt ce vieil homme que Saint Paul nous ordonne de crucifier, & que Jéſus-Chriſt a attaché dans ſa perſonne, au bois de ſa Croix, pour nous apprendre ce qu'il mérite, & comment nous devons le traiter? C'eſt la chair; c'eſt-à-dire, tout ce qui eſt oppoſé en nous à l'eſprit de Dieu. Ainſi l'entend l'Apôtre, qui, ſous le nom d'œuvres de la chair, comprend non-ſeulement les vices qui ont le corps pour objet, mais encore ceux qui ont leur ſource dans l'eſprit. Les premiers ſe rapportent tous à la ſenſualité, & les ſeconds à l'orgueil, ou à l'eſtime immodérée de ſoi-même.

Pour bien entendre ce que c'eſt que cette guerre que le Chrétien doit ſe faire, & que ces deux hommes, l'un ſpirituel & l'autre animal, qu'il porte en ſoi, qui

ont des inclinations tout-à-fait oppofées, & qui tendent mutuellement à fe détruire, il faut remonter jufqu'au péché originel, & aux deux grandes plaies qu'il nous a faites. Nous prendrons par-là une idée jufte de la mortification Chrétienne, de fa néceffité, de fon étendue & de fa continuité.

Dans Adam fortant des mains du Créateur, l'efprit étoit humble & foumis à Dieu, le corps étoit fouple, & foumis à l'efprit : ainfi, tout en lui étoit, dans l'ordre, & il n'avoit rien à faire qu'à s'y maintenir. Le péché a renverfé cet ordre : Adam s'eft révolté contre Dieu; fa révolte eft venue d'un principe d'orgueil, & d'un fol efpoir de devenir femblable à Dieu, en mangeant le fruit défendu. La révolte de fa chair a été deftinée à humilier fon orgueil, & à lui faire fentir que l'homme qui abufant de fa raifon, afpire à l'égalité avec Dieu, mérite pour châtiment, d'être mis au niveau des bêtes, & d'être afservi comme elles à l'empire des fens.

Auffi la première chofe dont il s'apperçut, après fon péché, fut cette rebellion, de la chair : ce fut pour lui l'indice & le témoignage indubitable de fa dégradation; & ce défordre, fi honteux pour lui, qu'il

ne put en ſoutenir la vue, lui eût appris combien la rebellion de ſon eſprit contre Dieu étoit plus humiliante & plus odieuſe, s'il n'eût été aveuglé par ſon péché. Il fallut que Dieu lui ouvrît les yeux, & le mît en état de juger de l'excès du déſordre de ſon eſprit, par la confuſion que lui cauſoit le déſordre de ſa chair.

Malheureux enfants d'Adam, nous naiſſons tous avec une funeſte diſpoſition à ce double déſordre. La chair déſobéit à l'eſprit; ſes appétits & ſes mouvements préviennent la volonté, qui n'a que trop de penchant d'abord à y conſentir, enſuite à les exciter, enfin à s'y aſſujettir au point d'en devenir entièrement l'eſclave. La raiſon, quoique maîtreſſe de régler les appétits néceſſaires, tels que ceux du boire & du manger, & de commander abſolument aux autres, a la foibleſſe d'y céder, & non-ſeulement elle les contente ſouvent au-delà du beſoin, & contre l'intention du Créateur; mais elle ſe dégrade juſqu'à rechercher uniquement le plaiſir attaché à la ſatisfaction des ſens, juſqu'à s'y repoſer comme dans ſa fin, juſqu'à employer ſon induſtrie & ſes lumières à ſe procurer des voluptés raffinées de toute eſpèce, juſqu'à franchir même les bornes immua-

bles de la nature, & ſe livrer à des excès qu'elle abhorre : état infiniment humiliant pour l'homme, qui le ravale bien au-deſſous de la brute, & que néanmoins il ſent ſi peu, qu'il s'en fait un mérite & une gloire.

La déſobéiſſance de l'eſprit à Dieu va, s'il ſe peut, plus loin encore. Nous affectons une indépendance abſolue; nous mettons notre liberté à faire ſans exception, tout ce qui nous plaît; & nous regardons cette liberté illimitée, comme un droit qui ne peut nous être diſputé ſans injuſtice. L'empire que Dieu exerce ſur nous, quoique néceſſaire, quoique doux & modéré, quoique favorable à notre bien-être préſent, & n'ayant pour but que notre bonheur éternel; ſi légitime, ſi raiſonnable, exercé avec tant de ménagement, nous bleſſe; & nous tendons continuellement à le ſecouer, ou du moins à l'affoiblir. Toute loi de ſa part nous paroît un attentat contre nos droits; tout commandement nous pèſe; toute défenſe nous irrite, & il ſuffit qu'une choſe nous ſoit interdite, pour que nous la deſirions avec plus d'emportement. D'où vient cette étrange diſpoſition, que chacun de nous trouvera en ſoi, s'il veut s'étudier, ſinon d'un orgueil prodigieux, qui ne connoît point de maître, d'une idée

folle de notre propre excellence, d'un aveuglement ſur nous-mêmes porté juſqu'à l'idolâtrie?

Voilà les maladies que l'Evangile nous apprend à connoître, & qu'il nous enſeigne à guérir. Toute la morale Chrétienne n'eſt autre choſe que le remède à ces deux grands déſordres. Pour cela elle nous propoſe, comme auſſi juſtes qu'indiſpenſables, deux ſortes de mortifications, dont l'une a pour objet de mettre le corps ſous le joug de l'eſprit, l'autre de ſoumettre l'eſprit à Dieu, afin de rétablir par-là l'ordre primitif, & de réparer le mal cauſé par le péché. La première ſe nomme extérieure, & la ſeconde intérieure.

Le premier degré de la mortification extérieure, lequel eſt d'obligation abſolue pour tout Chrétien, eſt de s'abſtenir de tout plaiſir défendu par la loi de Dieu, de s'interdire tout excès dans ceux dont il eſt permis d'uſer, ou qui ſont attachés aux actions néceſſaires pour la conſervation de l'eſpèce humaine & de chaque individu, de ne point les rechercher pour eux-mêmes, parce que ce ne ſont que des moyens; mais de les faire ſervir à la fin pour laquelle le Créateur les a inſtitués, d'obſerver religieuſement les jeûnes & les abſtinences preſcrits par l'Egliſe.

Par excès dans les plaiſirs légitimes, je n'entends pas ſeulement ceux qui vont juſqu'à troubler la raiſon, ou à altérer la ſanté; mais encore tout raffinement de ſenſualité, tout ce qui provoque & irrite l'appétit, pour le ſatisfaire au-delà du beſoin.

Le ſecond degré ne s'en tient pas là : il nous donne pour règle de refuſer aux ſens tout ce qui n'eſt pas de néceſſité, de manger pour la faim, de boire pour la ſoif, de dormir pour réparer ſes forces, de ſe vêtir & de ſe loger pour ſe garantir de l'incommodité des ſaiſons, & de n'accorder rien ni à ce qui flatte le goût, ni à ce qui favoriſe la molleſſe, ni à ce qui entretient la pareſſe. Tous les ménagements exceſſifs pour le corps fomentent ſa rebellion contre l'eſprit; & nous ne ſavons que trop, par expérience, qu'il eſt toujours diſpoſé à abuſer de ce qu'on lui donne au-delà du beſoin. Le Chrétien mortifié mène une vie commune, éloignée de toute ſingularité, mais ſimple, ſobre, uniforme; & il s'étudie à ne s'écarter en rien des règles de la tempérance & de la modération. Il regarde ſon corps comme un méchant ſerviteur qui n'obéit qu'à regret, & qui fait un effort continuel pour s'affranchir du joug. C'eſt pourquoi il le tient

dans une étroite dépendance, & tellement aſſervi à l'eſprit, que non-ſeulement il n'en gêne pas, mais qu'il en ſeconde les opérations. Telle eſt la loi que Dieu a établie; la raiſon ſeule nous l'intime ſuffiſamment; l'Evangile ne fait qu'en preſſer & qu'en faciliter l'obſervation.

L'avantage de cette mortification modérée, mais ſoutenue, eſt qu'elle ne donne aucune priſe à l'orgueil, qu'elle n'a rien qui ſe faſſe remarquer, & qu'elle nous met à l'abri de tous les excès d'une ferveur indiſcrète. D'ailleurs la chair eſt toujours aſſez mattée, quand elle ſe voit réduite au pur beſoin, & privée de tout ce qu'elle deſire au-delà.

Cependant (& c'eſt le troiſième degré de mortification) Dieu inſpire quelquefois aux ames pieuſes, de faire des pénitences afflictives: elles peuvent même leur être néceſſaires, ſoit pour l'expiation de leurs péchés, ſoit pour domter l'orgueil de l'eſprit, ſoit pour réſiſter à de violentes tentations. La règle eſt de ne rien faire en ce genre, ſans l'avis ou l'injonction du Confeſſeur; & le Confeſſeur doit ſe conduire à cet égard, avec une grande diſcrétion.

Parce qu'on a lu dans la vie de quelques Saints, qu'ils ont pratiqué des auſtérités extraordinaires, l'imagination s'é-

chauffe là-dessus ; on se propose de les imiter, croyant qu'on ne peut être Saint sans cela, & qu'avec cela on le sera infailliblement. En quoi l'on se trompe doublement, parce que ces austérités, si Dieu ne les demande pas de nous, ne sont pas nécessaires à la sainteté ; & qu'au-lieu d'y contribuer, elles peuvent même y nuire, si elles ne sont pas inspirées & dirigées par la grace. Admirons ce qu'ont fait les Saints ; humilions-nous de n'avoir ni leur courage, ni leur amour pour Dieu ; soyons confus du peu que nous faisons en comparaison ; attendons, pour marcher sur leurs traces en ce point, que Dieu nous déclare, ainsi qu'à eux, sa volonté, & qu'elle nous soit confirmée par celui qui nous en tient la place.

La mortification de l'esprit est bien plus efficace que toutes les austérités, pour soumettre la chair ; & la raison en est évidente. La révolte de la chair contre l'esprit, n'est, comme j'ai dit, qu'une suite & une punition de la révolte de l'esprit contre Dieu. Ainsi, lorsqu'on s'applique de toute sa force, à soumettre l'esprit à Dieu, on attaque directement le principe du désordre de la chair ; & Dieu, qui voit que l'esprit lui est soumis, fait cesser la peine dûe à son orgueil, & remet lui-même

la chair dans ſon devoir. Plus nous ſerons humbles, moins nous ſerons expoſés à ſa rebellion.

La mortification intérieure eſt donc ſans comparaiſon la plus néceſſaire, parce qu'elle va juſqu'à la racine & à la ſource du mal. Et que faut-il mortifier dans l'ame? Tout, ſans rien excepter. Le péché a tout infecté de ſon poiſon, les paſſions, l'eſprit, la volonté, le fond de l'ame le plus intime. Telle eſt la guerre de l'homme contre lui-même, de la grace contre la nature : guerre où il ne doit jamais poſer les armes, parce que l'ennemi n'eſt jamais entièrement vaincu, & que, tout terraſſé qu'il peut être, à la moindre négligence de notre part, il ne manquera pas de ſe relever.

Pour commencer par les paſſions, à les prendre en elles-mêmes, elles n'ont rien de mauvais : elles ne ſont qu'un vif mouvement de l'ame, par lequel elle tend à s'unir au bien, ou à repouſſer le mal. Voilà ce qu'elles ſont dans la première inſtitution & dans l'intention de Dieu : mais, depuis le péché, l'ame ne connoît plus ſon vrai bien, ni ſon vrai mal ; elle ne conſidère plus l'un & l'autre par rapport à Dieu, mais par rapport à elle-même : elle appelle bien, ce qui flatte ſon orgueil

& son amour-propre, ce qui lui procure quelque jouissance momentanée : elle appelle mal, ce qui l'humilie, la contrarie, & la tire du repos qu'elle cherche hors de Dieu dans les objets créés. Les passions, enfants d'une volonté aveugle & guidée par une raison enveloppée de ténèbres, se méprennent donc dans leur objet : elles le poursuivent avec une ardeur extrême ; & parce que cet objet étant faux, ne peut les remplir, leur faim ne fait que s'irriter de plus-en-plus. Sans cesse trompées dans leur attente, elles cherchent toujours un bonheur qui leur échappe : dégoûtées d'un objet, elles se jettent avec la même fureur sur un autre de même nature, qui ne les rassasie pas davantage. Cependant leur erreur dure toujours ; &, à moins d'être éclairée par la lumière de la grace, l'ame reste dans cette illusion, jusqu'à ce que la mort vienne dissiper le charme qui la séduisoit.

Ainsi le premier devoir du Chrétien est de soustraire aux passions, ce qui leur sert d'aliment, d'arrêter leur impétuosité, d'éteindre leur feu, & de prévenir jusqu'à leurs premiers mouvements. Il faut pour cela qu'il captive les sens qui montrent aux passions leur objet ; qu'il bride l'imagination qui le leur dépeint avec des cou-

leurs ſéduiſantes, & qui enflamme les deſirs de la volonté; & qu'il mette un frein à ſes inclinations déſordonnées.

Et il ne ſuffit pas d'interdire aux paſſions ce qui eſt manifeſtement criminel: il faut leur retrancher ce qui eſt dangereux, ce qui eſt ſuſpect, ce qui a la moindre apparence de mal: il faut aller même juſqu'à les priver de ce qui eſt permis & innocent, ſi elles y ont trop d'attache; parce qu'une attache trop forte n'eſt jamais innocente.

Mais une telle guerre ne ſe termine pas en un jour; on doit la pouſſer ſans relâche, & ne faire ni paix ni trève avec de ſi dangereux ennemis. On croit quelquefois les paſſions mortes: elles ne ſont qu'aſſoupies; elles ſe réveillent à la première occaſion où l'on n'eſt pas ſur ſes gardes, & elles allument dans le cœur, un nouvel incendie plus difficile à éteindre.

Ne vous bornez pas aux paſſions: attaquez auſſi les affections purement naturelles, les penchants, les répugnances, tout ce qui gêne le cœur, & ne le laiſſe pas entièrement libre. Cela va plus loin qu'on ne penſe, quand on veut ſe ſonder ſoi-même, & combattre en ſoi tout ce qui s'oppoſe au règne abſolu de la grace: car la grace ne ſe propoſe rien de moins

que de détruire dans le Chrétien, tout ce qui eſt naturel, & de le rendre tout ſpirituel. Par-tout où l'homme doit agir par un principe raiſonnable, le Chrétien doit agir par un principe ſurnaturel & divin. C'eſt Saint Paul qui le décide, & qui entend cette déciſion juſqu'aux actions qui entretiennent la vie animale : *Quelque choſe que vous faſſiez*, dit-il, *ſoit que vous mangiez, ſoit que vous buviez, faites-le pour la gloire de Dieu* (1). Jugez par-là juſqu'où vous devez pouſſer la mortification intérieure.

Allez donc encore au-delà des affections naturelles. N'épargnez pas la ſenſibilité, la tendreſſe ſur vous-même, & cette délicateſſe extrême qui vous tient toujours en alarmes, qui vous trouble & vous révolte au moindre mot, à la plus légère contrariété, à la plus foible apparence, je ne dis pas de mépris, mais d'inattention, de froideur, d'indifférence. Qu'ils ſont rares les Chrétiens en qui toute ſenſibilité eſt mortifiée ; qui dans le commerce de la vie n'exigent rien, ne ſe formaliſent de rien, ne penſent pas ſi l'on fait attention à eux ! Hélas ! on ſe plaint, & ce n'eſt pas ſans raiſon, que les perſonnes dévotes ſont plus ſenſibles, plus difficiles,

---

(1) I. Cor. X, 31.

plus ombrageuſes que les autres. Ne donnons pas lieu à ce reproche ; & pour l'honneur de la piété, & pour notre propre intérêt. L'extrême ſenſibilité eſt une ſource intariſſable de peines toujours renaiſſantes : jamais on n'a la paix du cœur ; on ſe prévient contre le prochain ; on le voit de mauvais œil ; on altère la charité, & l'on eſt expoſé à donner à ſon reſſentiment, les ſuites les plus funeſtes.

Ce n'eſt pas aſſez. Dans le bien même que vous avez en vue, modérez la vivacité des deſirs, modérez l'empreſſement, modérez l'activité. Appliquez-vous à vous poſſéder toujours : mettez-vous au-deſſus des impatiences ; n'en arrêtez pas ſeulement les démonſtrations extérieures : ne vous contentez pas qu'on n'apperçoive ni dans vos paroles, ni dans le ton de votre voix, ni ſur votre viſage, ni dans votre maintien, aucun ſigne d'altération : mais étouffez les mouvements intérieurs auſſi-tôt qu'ils s'élèvent, & ne ſouffrez pas qu'ils prennent ſur vous le moindre empire, dès que vous les aurez apperçus. La poſſeſſion de ſoi-même, qui eſt l'ouvrage de la grace, eſt le plus grand bien de la vie. Elle entretient la paix intérieure, la joie ſpirituelle, l'égalité d'ame : elle édifie & gagne le prochain ; elle tarit la ſource de bien

des fautes ; elle nous laiſſe toute l'étendue de nos lumières pour connoître le bien qui ſe préſente à faire à chaque inſtant, toute la force de la volonté pour le pratiquer ; & elle met dans l'action même, toute la perfection dont elle eſt ſuſceptible.

Voilà pour ce qui regarde les paſſions : à l'égard de l'eſprit, que de choſes à mortifier en lui ! De combien de préjugés contraires à l'Evangile n'eſt-il pas rempli, & cela dès la plus tendre enfance ! Préjugés ſur les honneurs, préjugés ſur les richeſſes, préjugés ſur les plaiſirs ; préjugés ſur une foule de maximes & d'uſages établis dans le monde.

Quel eſt le Chrétien qui ne ſe faſſe pas un mérite de la naiſſance qui l'élève au-deſſus des autres, qui ne ſe préfère point à eux par cet endroit, qui n'en exige des reſpects & des déférences qu'il ne croit pas leur devoir ? Qu'eſt-ce pourtant aux yeux de Dieu que la nobleſſe ? Rien. Qu'eſt-ce, ſelon les idées de l'Evangile ? Un obſtacle à l'humilité. Juſqu'à ce que vous portiez de cet avantage prétendu le même jugement que Jéſus-Chriſt, ne vous tenez pas pour ſon diſciple. Quel eſt encore le Chrétien qui étant de baſſe extraction, n'en ait honte intérieurement, n'appréhende

que ceux qu'il fréquente, en soient instruits, ne prenne à injure le reproche qu'on lui en feroit, & n'en soit très-vivement affecté? La raison nous dit assez que ce n'est qu'un préjugé, mais elle ne nous mettra jamais au-dessus. L'Evangile y oppose le choix de Jésus-Christ, qui a paru sur la terre, dans la condition la plus obscure, & qui pour naître du sang de David, l'homme selon le cœur de Dieu, a attendu que ce sang royal coulât dans les veines d'un artisan qui passoit pour son père. Quelle peine n'a-t-on pas cependant à réformer là-dessus ses idées sur celle de Jésus-Christ?

Ce que les charges publiques & les grandes places, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat, imposent d'obligations pour la conscience, doit plutôt les faire craindre, que les faire desirer. Quel est néanmoins parmi ceux qui peuvent y prétendre, le Chrétien qui n'y voit que ce que l'Evangile veut qu'on y envisage; qui ne jette un coup-d'œil sur l'autorité, sur la considération, sur les distinctions & le crédit, sur les émoluments attachés à ces places; & qui tremble, lorsqu'il y est élevé, sans les avoir desirées ni recherchées? Quel est celui qui, malgré le précepte & l'exemple de Jésus-Christ, ne juge qu'il vaut mieux

commander qu'obéir, être servi que de servir ?

Mêmes préjugés au sujet des richesses & de la pauvreté. Quel est le riche qui ne s'estime plus que le pauvre ; qui au sentiment de pitié qu'il a pour lui, ne joigne un secret retour de complaisance sur soi-même ; & qui, en soulageant les besoins de l'indigence, ne se félicite pas de ne les point éprouver ? Quel est le pauvre qui ne soit honteux de sa misère, qui ne porte envie au riche, & qui ne se croie négligé de la Providence ? Jésus-Christ a néanmoins lancé des anathêmes contre les riches, & marqué une tendre prédilection pour les pauvres ; il a choisi la pauvreté pour son partage : il n'avoit pas où reposer sa tête.

J'en dis autant de la préférence qu'on donne, contre les principes du Christianisme, à la vie douce, commode, agréable, sur la vie laborieuse, pénible & souffrante.

Combien d'autres préjugés sur le point-d'honneur, sur les égards, les rangs, les procédés ? Préjugés qui composent la science du monde, qui exigent une attention si scrupuleuse pour ne choquer personne, dont l'inobservation expose à tant de déplaisirs, & qui rendent le commerce

de la vie ſi épineux. Eſt-ce ainſi que vivoient entr'eux les premiers Chrétiens, qui ſe traitoient de frères, qui n'avoient qu'un cœur & qu'une ame, qui faiſoient enſemble leurs agapes, & qui ſe prévenoient réciproquement, par des marques d'honneur, ſelon le conſeil de l'Apôtre? Quelle immenſe forêt de préjugés à abattre, pour quiconque ſe propoſe l'exacte pratique de la morale Chrétienne, & aſpire à voir les choſes du même œil que les voyoit Jéſus-Chriſt?

Mais ce n'eſt pas tout de détruire ces préjugés, il faut en attaquer le principe qui eſt en nous-mêmes: c'eſt là que la mortification doit porter le glaive & le feu. Quel eſt l'homme qui ne s'eſtime plus qu'il ne vaut, qui ne préſume de ſes lumières & de ſes talents, qui ne ſoit attaché à ſon ſens; qui dans le même état, dans la même profeſſion, ne ſoit jaloux du ſuccès des autres, & voie volontiers qu'on les lui préfère; qui ne craigne plus que la mort juſqu'à l'ombre du mépris; qui ne ſoit exceſſivement délicat ſur la réputation, & qui ne ſouffre impatiemment qu'on y donne la moindre atteinte?

Eſt-ce là l'eſprit de Jéſus-Chriſt, dont toute la doctrine, toute la conduite ne prêche que l'humilité, que le mépris &

la haine de soi-même; qui a voulu être l'opprobre des hommes, & le rebut de la populace; qui s'est laissé écraser comme un ver de terre; qui s'est dévoué à l'abjection, à l'ignominie, à l'infamie, jusqu'à consentir d'être condamné à mort comme le plus coupable des blasphémateurs? Il a fait le sacrifice le plus entier de sa réputation. Et néanmoins, à juger selon nos idées, quel autre avoit plus d'intérêt que lui à la conserver, lui qui venoit pour être le Législateur, le Modèle & le Sauveur du genre-humain? Et c'est par ce sacrifice qu'il l'a sauvé. Estimons-nous après cela: croyons-nous quelque chose: travaillons à nous bien mettre dans l'esprit des autres: faisons-nous illusion, jusqu'à penser que la gloire de Dieu est intéressée au maintien de notre réputation. Ne songerons-nous jamais que ce que Jésus-Christ a été, il l'a été à notre place, pour nous apprendre ce qu'il faut que nous soyons?

Commencez-vous, Chrétiens, à découvrir toute l'étendue de la mortification intérieure, & quelle suite de longs, de pénibles & de douloureux combats vous avez à vous livrer, pour devenir conformes à votre divin Chef? Ne vous lassez pas de vous instruire de vos devoirs; &

ne vous effrayez pas de leur multitude & de leur difficulté : la grace est toute-puissante; avec elle vous viendrez à bout de tout.

C'est à la volonté qu'il faut porter les plus grands coups : elle est la maîtresse faculté de l'ame, & la plus corrompue, puisque c'est en elle que le péché naît & se consomme. L'esprit est souvent éclairé & convaincu que la volonté résiste & refuse de se rendre. Attaquez-la donc, & poursuivez cette indépendance qui la rend indocile à tout joug : faites en sorte qu'elle devienne souple & obéissante à Dieu & aux hommes : ne lui laissez pas la liberté de disposer d'elle-même, dont elle est si jalouse; mais pliez-la de vive force aux dispositions de la Providence, & à la volonté d'autrui. Ne lui souffrez point d'inclination pour une chose plutôt que pour une autre; qu'elle s'exerce à l'indifférence, & que sa règle soit d'être contente de ce qui lui arrive de moment en moment.

Qu'elle meure également à ce qu'elle aime & à ce qu'elle hait, qu'elle résiste à ses penchants, & qu'elle force ses répugnances : qu'elle s'applique à se contrarier en tout, & à éteindre ses desirs propres : qu'elle voie sans peine ses espérances trompées, ses projets déconcertés, ses in-

tentions négligées ou combattues : qu'elle n'ait point d'intérêt propre, & qu'elle s'accoutume à ne s'envisager en rien : qu'elle jouisse des consolations divines sans s'y attacher : qu'elle se les voie enlever sans les regretter : qu'elle reçoive les Croix, & toute espèce de Croix, d'abord sans se plaindre, ensuite avec soumission, enfin avec joie : qu'elle aille jusqu'à desirer de n'en être jamais séparée, jusqu'à ne pas se permettre la moindre démarche, pas même un mot pour s'en délivrer : qu'elle soit entre les mains de Dieu, & de tous ceux qui lui représentent Dieu, comme une cire molle, qui reçoit la figure qu'on lui imprime ; comme l'eau, qui n'a nulle consistance, nulle forme propre, & qui prend celle du vase où on la met : qu'enfin aussi insensible qu'un cadavre, à ce qui la touche, elle n'ait de vie, de mouvement, d'activité que pour la gloire & le bon plaisir de Dieu.

O mort de la volonté, que tu es difficile, que tu es rare ! Quel est, je ne dis pas le Chrétien, mais le Saint, qui ne veuille absolument rien de son propre mouvement, & pour lui-même ? C'est là le sommet de la perfection : mais que peu y atteignent ! que peu même y prétendent !

Le prix de cette mort égale sa difficulté & sa rareté. Quel avantage inestimable, d'être au-dessus des événements & des situations de la vie, au-dessus de la santé & de la maladie, des richesses & de la pauvreté, de l'estime & du mépris, des honneurs & des humiliations, de la bonne & de la mauvaise renommée; au-dessus de toute amitié naturelle, de toute aversion, de tout attachement, de toute inclination, de toute répugnance; au-dessus des dons de Dieu & de ses privations, de ses caresses & de ses épreuves; au-dessus des vicissitudes de la vie spirituelle, où l'on est tantôt élevé jusqu'au Ciel, tantôt comme précipité dans les abymes de l'Enfer: & parmi ces différents états, de ne tenir qu'à la volonté de Dieu, de ne dépendre que d'elle, de n'aimer qu'elle, de mettre sa paix & son repos en elle, & de participer ainsi à sa sainteté & à son immutabilité!

Je ne dirai rien de ce que j'ai appellé la mortification du fond le plus intime de l'ame: ce point n'est pas de notre ressort, ni de celui de la grace ordinaire; Dieu seul peut y mettre la main, dans ceux qu'il daigne faire passer par les terribles épreuves qui conduisent à cette mort. Très-peu y sont destinés; & ceux qui n'y sont pas appellés,

appellés, feroient d'inutiles efforts pour concevoir ce que c'eſt.

Ai-je ouvert une aſſez vaſte carrière aux Athlètes Chrétiens ? Ai-je donné une aſſez juſte idée de la guerre qu'il faut ſe faire à ſoi-même, du courage, de la patience & de la conſtance néceſſaires pour l'entreprendre, pour la ſoutenir, & pour parvenir à une victoire pleine & entière? Connoît-on à préſent ce que c'eſt que le vieil homme, ſur la deſtruction duquel doit s'élever l'homme nouveau ? Ai-je eu raiſon de dire que le vieil homme ne vit en nous qu'à notre dam, puiſqu'il eſt la ſource de tous nos péchés, de toutes nos misères, de tous nos maux préſents & à venir ? & d'ajouter que, ſoit que nous le laiſſions en repos, ſoit que nous prenions le parti de le combattre, il faut que ſa vie ou ſa mort nous coûte bien des larmes ?



XIVe MAXIME.

Laiſſer agir, dans l'oraiſon,
L'inſtinct que Dieu donne lui-même,
Lorſqu'il fait taire la raiſon
Devant ſa Majeſté ſuprême.

TOUT le monde ſait qu'il y a deux ſortes de prières mentales, la Méditation & l'Oraiſon. La Méditation eſt à l'Oraiſon ce que le recueillement actif eſt au recueillement paſſif. Dans la Méditation, toutes les puiſſances de l'ame, la mémoire, l'entendement, la volonté, l'imagination même ont leur exercice libre, & l'on tire de chacune le parti convenable à la fin qu'on ſe propoſe. On ſe repréſente un ſujet diſtinct, ſur lequel on fait des réflexions, on produit des affections, on forme des réſolutions. Il y a une infinité de livres excellents compoſés ſur cette matière : on peut les conſulter, ſi l'on veut s'en inſtruire à fond ; car je n'en dirai ici que fort peu de choſe.

Dans l'oraiſon proprement dite, ou dans la contemplation, l'ame ni ne réfléchit, ni ne forme des affections & des réſolutions.

Cependant ni l'entendement, ni la volonté n'y ſont oiſifs : car ſi la contemplation eſt diſtincte, l'entendement voit, quoique ſans raiſonner, l'objet que Dieu lui préſente ; ſi elle eſt confuſe, & n'offre à l'ame aucun objet particulier, l'attention de l'entendement à ſe tenir devant Dieu, à s'humilier devant ſa ſuprême Majeſté, à écouter en ſilence ce qu'il lui enſeigne ſans bruit, ni diſtinction de paroles ; (ce qui eſt la manière ordinaire d'enſeignèr de Dieu) : cette attention eſt une véritable action, qu'on n'apperçoit pas, à cauſe de ſon extrême ſimplicité ; mais pour être directe & non réfléchie, elle n'en eſt pas moins réelle. L'objet confus, général & indiſtinct, qui ſe préſente alors à l'ame, eſt Dieu même, mais enveloppé du nuage del a foi : au-lieu que, dans la contemplation diſtincte, Dieu montre quelqu'une de ſes perfections, ou quelque myſtère particulier de la Religion.

La manière dont nous voyons les objets ſenſibles, tantôt d'une vue fixe & arrêtée ſur un certain objet, tantôt d'une vue en quelque ſorte vague, & qui ne tombe ſur aucun objet marqué, peut nous donner quelque idée de ces deux ſortes de contemplations.

Le repos de la volonté dans l'oraiſon

n'eſt pas non plus une inaction : car, premièrement, la liberté y eſt dans un exercice continuel, puiſqu'on eſt à l'oraiſon que parce qu'on veut y être, & qu'on eſt ſouvent dans le cas de réſiſter à la tentation de la quitter à cauſe des diſtractions, des ſéchereſſes, ou même des mauvaiſes penſées qui nous aſſaillent pendant ce temps-là. Secondement, la volonté y eſt ou dans un état d'union, ou dans une tendance continuelle à l'union avec Dieu, puiſque c'eſt uniquement pour s'unir à lui qu'elle pratique cet exercice. En troiſième lieu, lorſqu'elle a un goût ſenſible d'amour de Dieu, elle ſe nourrit de ce goût, qui produit en elle la joie & la paix. Enfin, ſi elle n'a rien, & ſi elle pâtit à l'oraiſon, elle y eſt alors dans un état de ſacrifice, qu'elle accepte par ſoumiſſion au bon plaiſir de Dieu.

Au reſte, dans le vrai repos où Dieu met l'ame à l'oraiſon, comme dans le faux repos qui a ſon principe dans l'illuſion, il y a toujours quelque action de la part de l'entendement & de la volonté : & ce qui en fait la différence, n'eſt pas que l'ame agiſſe dans la véritable oraiſon, & qu'elle ſoit oiſive dans la fauſſe; mais c'eſt que dans la première Dieu agit, & que dans la ſeconde, c'eſt l'imagination ou le Démon,

Quoi qu'il en soit, car je ne veux pas approfondir ici cette matière, on auroit tort d'accuser d'oisiveté le saint repos où Dieu tient l'ame dans la contemplation, & de l'obliger sous ce prétexte, d'y renoncer : mais ce qu'on doit faire, est d'examiner suivant les règles proposées par les Saints, si ce repos vient de Dieu, ou s'il n'en vient pas. Dans le premier cas, quel homme seroit assez téméraire pour oser troubler le repos d'une ame dans laquelle Dieu agit ? Dans le second cas, il faut détromper cette ame, & la remettre dans le bon chemin.

Or voici ces règles. Premièrement, tant qu'on a l'exercice libre de ses puissances, & qu'on peut faire aisément la méditation, il ne faut pas la quitter. Ce qu'on peut faire, & ce que conseillent les spirituels, c'est lorsque l'esprit est suffisamment convaincu des vérités qu'il médite, & qu'il les a considérées à loisir sous toutes les faces, de supprimer, en tout ou en partie, les actes de l'entendement, & de passer à ceux de la volonté, qui sont bien plus essentiels, & qui ont pour objet de l'affectionner à ces vérités déjà connues: car la fin de la méditation est d'émouvoir la volonté, & de l'animer à la fuite

des vices, & à la pratique des vertus.

Secondement, si, après qu'on s'est exercé quelque temps à la méditation, & qu'on en a tiré le fruit qui y est attaché, l'on s'apperçoit que Dieu attire la volonté à un certain repos; qu'elle ne produit plus d'affections distinctes; ou, si elle en veut produire par un reste d'habitude, qu'elle est doucement arrêtée, & invitée à jouir plutôt qu'à agir: alors l'ame entre dans la voie passive; c'est Dieu lui-même qui l'y introduit; & elle nuiroit à son progrès, si elle lui résistoit.

Troisièmement, si une ame qui s'est donnée sincèrement à Dieu, fait en vain des efforts pour méditer; & si, après des tentatives souvent réitérées, elle ne peut absolument y réussir, soit à cause de la simplicité de son esprit, qui saisit rapidement les objets par une vue d'intelligence; soit à cause de la légèreté & de la vivacité de son imagination; soit pour quelque autre raison: elle fera bien, avec le conseil de son Directeur, d'essayer de se tenir simplement tranquille en la présence de Dieu, d'invoquer l'Esprit-Saint, afin qu'il daigne être son maître d'oraison, d'écouter, selon la pratique de Samuel & de David, ce que le Seigneur lui dira

au cœur : & ſi elle ſe trouve bien de cette méthode ; ſi elle eſt calme & paiſible ; ſi, au ſortir d'une telle oraiſon, elle ſe ſent plus affectionnée au ſervice de Dieu, & plus courageuſe à ſe vaincre, , il n'eſt pas douteux que ſon oraiſon ne ſoit bonne, & que Dieu n'agiſſe en elle : les effets, qui ſont la paix, la joie ſpirituelle, l'amour de Dieu, & le deſir efficace d'avancer dans la vertu, en ſont les garants : car ce ſont là évidemment autant de fruits du Saint-Eſprit.

Quatrièmement, ſi lorſqu'on ſe préſente à l'oraiſon, l'on ſe ſent les puiſſances liées, ſans pouvoir en faire uſage ſur le ſujet qu'on a préparé ; ſi, quoiqu'on prenne un livre, comme l'Imitation, ou tel autre ſemblable : dès qu'on ferme le livre, on perd tout-à-fait de vue ce qu'on a lu, en ſorte que l'eſprit reſte dans une eſpèce de vuide ; & ſi cette impuiſſance eſt accompagnée d'une paix ſavoureuſe, qui tient l'ame toute occupée au-dedans : c'eſt un des ſignes les plus aſſurés que Dieu met une telle ame dans l'oraiſon paſſive ; & elle doit bien ſe garder de faire aucun effort pour ſe retirer de cette voie. Quand même l'impuiſſance ſeroit accompagnée de trouble, d'obſcurités, de tentations, ſi l'ame eſt d'ailleurs bien diſpoſée, & qu'elle

tienne ferme contre ces bourraſques, elles ſeront bientôt ſuivies d'un grand calme ; & l'on peut les regarder comme une préparation aux faveurs de Dieu les plus ſignalées.

Enfin, la règle générale pour juger de la bonté de l'oraiſon, c'eſt la pratique généreuſe & conſtante de la mortification intérieure. Quand une ame eſt ſimple, droite, docile, humble, capable de grands efforts ſur elle-même, remplie de bonne volonté ; qu'elle entre volontiers dans tous les moyens qu'on lui ſuggère pour vaincre ſes défauts, qu'elle les avoue de bonne grace, & qu'elle prend bien les réprimandes qu'on lui en fait : on peut être tranquille ſur ſon oraiſon ; l'eſprit de Dieu qui la guide dans tout le reſte de ſa conduite, l'abandonneroit-il au moment de la prière ? C'eſt ce qu'on ne peut ſuppoſer.

Au reſte, c'eſt au Directeur qu'appartient l'application de ces règles ; car perſonne ne doit ſe juger ſoi-même ; on ſeroit en danger de ſe tromper : l'humilité & l'obéiſſance ſont les deux grands pivots de la vie intérieure. Lors donc qu'on a lieu de croire que Dieu veut nous faire ſortir de la voie commune, il faut découvrir ingénument l'état de ſon ame à ſon guide ſpirituel, & le mettre en état

de prononcer. Cela eſt d'autant plus néceſſaire, qu'on ne peut ſe ſoutenir ſans ſes conſeils dans les divers états d'oraiſon, & qu'on doit lui rendre, à meſure, un compte exact de ce qu'on éprouve, afin qu'il nous préſerve de toute illuſion, & qu'il nous fortifie contre les tentations & les épreuves ſi fréquentes dans cette voie.

Si, faute d'être inſtruit, ou par prévention, contre l'oraiſon, le Directeur décidoit mal de notre état, il faudroit toujours commencer par acquieſcer à ſa déciſion, & faire ce qu'il ordonneroit. Ainſi Sainte Thérèſe s'abſtint un an entier, de faire oraiſon, par ordre de ſon Confeſſeur. Cependant on éprouveroit un mal-aiſe, une gêne intérieure, qui nous feroit un indice certain qu'il nous fait ſortir de notre état, & réſiſter aux opérations de Dieu : alors on pourroit conſulter d'autres perſonnes plus éclairées, à l'avis deſquelles on s'en tiendroit. C'eſt encore ainſi que la même Sainte, condamnée ſur ſon oraiſon, par des Docteurs d'Alcala, fut raſſurée par Saint Pierre d'Alcantara & Saint François de Borgia. Dieu bénit toujours l'obéiſſance & le renoncement au propre eſprit : il fera en ſorte, par quelque moyen que ce ſoit, que le Confeſſeur ſoit éclairé & dé-

trompé, ou bien il nous adressera à d'autres.

La Maxime dit que Dieu fait taire la raison : c'est que lui seul peut le faire, & a droit de le faire. Il a donné à l'ame, ses puissances, afin qu'elle en use tant qu'il lui en laisse la libre disposition : & c'est une doctrine fausse, erronée & hérétique de Molinos, que l'homme doit de lui-même les anéantir, c'est-à-dire, les réduire à l'inaction. Une inaction ainsi procurée, livreroit l'homme à tous les écarts de l'imagination, & à toutes les illusions de son cœur.

Il est clair d'ailleurs, selon les principes de la bonne philosophie, que l'ame ne peut d'elle-même lier ses puissances : il faut pour cela un agent supérieur, distingué d'elle, qui agisse sur elle avec une force à laquelle on ne puisse résister; car, lorsque Dieu la lie de la sorte, elle est tout étonnée de cette opération ; elle sent bien que le principe en est hors d'elle ; quelquefois elle y oppose, mais toujours vainement, la plus forte résistance : aussi, quand elle parle de cet état, elle dit qu'elle a beau faire, que sa mémoire ne lui fournit rien, qu'elle ne peut réfléchir, ni tirer de son cœur aucun sentiment : qu'elle est

réduite à demeurer devant Dieu comme une bête de ſomme, ſelon l'expreſſion de David; ou comme une bûche à laquelle il faut qu'elle attende que Dieu vienne mettre le feu. Ce ſont là les expreſſions ordinaires de ceux qui ſont en cet état; ils ne s'y mettent donc pas, & il y auroit de la contradiction à le ſuppoſer. De plus, quand la grace ſenſible vient à manquer, ce qui arrive ſouvent, il s'en faut bien que cet état ſoit agréable à l'ame; il lui eſt au contraire très-pénible, étant abſolument contraire à la nature: elle n'y demeure que par fidélité, & parce qu'elle ne peut douter que c'eſt la volonté de Dieu; autrement, ſi elle s'écoutoit, elle renonceroit à l'oraiſon.

L'on peut en faire accroire à un Confeſſeur qui n'eſt pas ſur ſes gardes, & feindre, pour le tromper, des états où l'on n'eſt pas: mais, s'il ſait ce que c'eſt que l'oraiſon, & ſi on ne lui déguiſe rien, il eſt impoſſible qu'il confonde une impuiſſance réelle avec une ſtupide inaction, où l'on ſe réduiroit de ſoi-même.

Il ne faut pas croire non plus que la véritable oraiſon ſoit un acte qui, une fois produit, continue de lui-même, & n'a pas beſoin d'être renouvellé: cette erreur, ſi elle a été enſeignée par quelque Myſtique,

retombe dans l'héréſie de Molinos. Je dis, ſi elle a été enſeignée : car il peut ſe faire que ceux qui l'ont attaquée, ſe ſoient mépris, & qu'ils aient pris pour l'oraiſon, l'acte par lequel l'ame ſe donne & ſe conſacre à Dieu, pour accomplir en tout ſa volonté. Cet acte n'a pas beſoin d'être renouvellé, tant qu'on eſt fidèle à ne pas ſe reprendre, puiſqu'il ſubſiſte toujours dans l'intention & dans l'exécution : mais ce n'eſt pas pour cela un acte continu, que rien ne ſuſpend ni n'interrompt ; c'eſt un acte paſſager en lui-même, qui perſévère dans ſon effet, tant qu'il n'eſt révoqué par aucune repriſe. C'eſt ainſi qu'ayant formé le deſſein de faire un voyage, & m'étant mis en route, je n'ai que faire de renouveller ſans ceſſe mon intention, tandis que je m'avance toujours vers mon terme, ſans m'arrêter ni m'en écarter.



XVe MAXIME.

Savourer, ſans attachement,
Les doux effets de ſes careſſes,
Et porter ſans abattement,
Les ennuis & les ſécheresſes.

CECI regarde la pratique de l'oraiſon, & la manière dont on doit s'y comporter. Les commencements de l'oraiſon ſont bien doux pour l'ordinaire. Dieu s'y fait goûter à l'ame ; il lui prodigue ſes faveurs ; il l'enivre de ſon vin, après l'avoir introduite dans ſes celliers. C'eſt un vrai Paradis de délices, dont elle n'avoit pas même l'idée ; elle y reſpire un air nouveau ; elle y jouit d'une liberté juſqu'alors inconnue. Son cœur n'a pas aſſez de capacité pour contenir les biens dont il eſt inondé. Quand elle eſt ſeule, elle ſe ſoulage par des ſoupirs, par des larmes, par des tranſports & des exclamations. Cet état dure aſſez long-temps. A la vérité l'Epoux ſe cache par intervalles, pour ſe faire deſirer davantage : mais l'ame le rapelle avec empreſſement, le cherche avec inquiétude & ne

tarde pas à le trouver avec un nouveau ſurcroît de conſolation.

Ce que Dieu ſe propoſe en faiſant goûter à l'ame un eſſai de ces plaiſirs purs & intimes dont il eſt la ſource, eſt de lui inſpirer de l'averſion & du mépris pour les faux plaiſirs attachés à la jouiſſance des créatures. Cette expérience eſt bien plus efficace pour la déſabuſer, que toutes les raiſons qui n'agiſſent que ſur l'eſprit : mais, qu'arrive-t-il ? Le malheureux amour-propre que nous portons tous dans le ſein, abuſe de ces faveurs du Ciel. A peine en a-t-il eſſayé, qu'il les recherche avec avidité, qu'il les ſavoure avec une ſecrète complaiſance, & qu'il engage l'ame à en faire le motif & le but de ſes prières, de ſes bonnes œuvres, des combats même qu'elle ſe livre, & des pénitences dont elle afflige la chair : en ſorte qu'on devient auſſi ardent pour ces plaiſirs céleſtes, que les voluptueux le ſont pour ceux de la terre ; & que par un eſprit intéreſſé & mercénaire, on n'aime Dieu que pour les témoignages ſenſibles qu'on reçoit de ſon amour.

On croit néanmoins l'aimer pour lui-même, & de l'amour le plus vif : mais on ſe trompe ; au fond c'eſt ſoi, c'eſt ſon plai-

ſir qu'on aime : & la preuve en eſt que, dès qu'on ne trouve plus de goût ſenſible dans ſon commerce avec Dieu, on s'inquiète, on s'agite, on s'attriſte, on ſe déſeſpère, ſouvent même on quitte tout, en ſe plaignant que Dieu nous a quittés le premier.

Mais ce n'eſt pas ainſi que Dieu prétend être aimé & ſervi : il veut bien, pour attirer l'ame & la gagner, lui donner quelques foibles prémices du bonheur qu'il lui promet ; mais il ne veut pas qu'elle s'y attache, ni qu'elle en faſſe ſon motif & ſa fin. L'homme eſt né pour jouir ſans doute ; mais la jouiſſance eſt réſervée à l'autre vie : celle-ci eſt le temps de l'épreuve & du mérite. Dieu ne prépare ici-bas que des Croix à ſes amis ; & ce n'eſt que pour les diſpoſer à les recevoir de ſa main, qu'il commence par leur rendre cette main aimable, en verſant ſur eux les douceurs. Plus ces douceurs ſont délicieuſes & enivrantes, plus ils doivent s'attendre que les Croix qui les ſuivront, ſeront rudes & accablantes.

Qu'ils reçoivent donc avec reconnoiſſance ces premières faveurs ; qu'ils ne craignent pas de les goûter avec ſimplicité : c'eſt le lait des enfants ; c'eſt l'aliment convenable à leur foibleſſe. Le Directeur qui

voudroit les en priver, & qui leur ordonneroit d'y renoncer, leur ôteroit le soutien de leur vie naissante, & il exposeroit ces tendres plantes à se dessécher, en leur soustrayant la rosée céleste qui les nourrit. Mais aussi, qu'il profite habilement des courtes absences que Dieu fait de temps-en-temps, pour les engager à porter doucement ces privations: en les assurant que l'Epoux reviendra, qu'il leur apprenne à attendre paisiblement son retour, & à ne pas prétendre le régler au gré de leur impatience. Qu'il leur ouvre peu-à-peu les yeux sur la bassesse de l'amour-propre; qu'il leur inspire un noble désintéressement, & leur insinue que Dieu étant infiniment au-dessus de ses dons, il mérite qu'on s'attache à lui pour lui-même, & que dans son service on envisage pardessus tout, sa sainte volonté.

On formera ainsi l'ame par degrés au dégagement; & on la disposera à voir venir sans effroi & sans danger pour elle, le moment où Dieu doit la sevrer des douceurs sensibles, & lui donner une nourriture plus solide dans l'exercice de la foi nue.

J'appelle foi nue, l'état où l'on sert Dieu, sans recevoir de lui aucun gage, aucune assurance qu'on lui est agréable. Cet état

eſt extrêmement pénible pour l'amour-propre : & cela doit être, puiſqu'il eſt deſtiné à le miner inſenſiblement, & enfin à le détruire, autant que la choſe eſt poſſible en cette vie. Si l'on entroit tout-à-coup, & ſans aucune préparation, dans un état auſſi crucifiant pour la nature, on n'auroit pas la force de le ſoutenir, on ſe rebuteroit bien vîte, & l'on renonceroit pour toujours à la vie intérieure : auſſi, Dieu ménage-t-il ce paſſage avec une ſageſſe infinie ; il ne sèvre l'ame, que quand elle a pris un certain accroiſſement : &, quoiqu'il la tienne enſuite dans un état habituel de privation, il lui en adoucit la rigueur par des marques aſſez fréquentes qu'il lui donne encore de ſon amour. Elle de ſon côté conſerve long-temps la mémoire des premières graces que Dieu lui a faites ; & ce ſouvenir lui ſert d'appui dans ſon dépouillement actuel. D'ailleurs, cet état de foi nue a ſes degrés ; & l'on n'eſt réduit à la dernière nudité, qu'après bien des années.

Cependant, malgré cette ſage économie de la grace, il eſt peu d'ames qui franchiſſent ce premier paſſage. La plupart ſont ſi molles, ſi ſenſuelles, ſi intéreſſées, qu'elles ne peuvent ſe réſoudre à ſacrifier les conſolations du premier âge de la vie ſpiri-

tuelle : elles font tous leurs efforts pour les retenir, & quand elles en ſont privées pour long-temps, elles croient tout perdu. Mais Dieu ſe rit de leurs alarmes : après avoir une fois retiré ces douceurs, il ne les rend plus que pour des moments auſſi courts que rares; & même il s'en montre d'autant plus avare, qu'on eſt plus empreſſé de les obtenir.

Le plus grand nombre donc voyant que les privations durent trop long-temps à leur gré, & n'ayant plus d'eſpérance, quittent l'Oraiſon, ſous prétexte qu'elles y perdent le temps; elles ſe relâchent ſur la pratique de la vigilance, ſe laiſſent aller à la diſſipation, & retournent à la créature, au mépris du Créateur. Trop heureuſes encore, ſi elles ne tombent pas au-deſſous de ce qu'elles étoient, quand Dieu les a priſes; & ſi elles reviennent à leurs anciennes pratiques, qu'elles avoient laiſſées pour ſe livrer à l'attrait de la grace! car il leur eſt aſſez ordinaire de devenir pires qu'elles n'étoient, ſoit punition de la part de Dieu, ſoit de leur part dépit ſecret, orgueil & déſeſpoir Elles ne renoncent pas ſeulement à la vie intérieure, mais aſſez ſouvent aux exercices de piété : les ſens & les paſſions reprennent leur empire; elles ont moins de force pour y réſiſter. De là les chûtes qui

étonnent & scandalisent ceux qui ont connu ces ames dans le temps de leur ferveur, & qu'on impute fort injustement à l'Oraison : comme si elle étoit responsable des écarts où l'on donne, en l'abandonnant après l'avoir embrassée. Il est peu de Chrétiens dont le salut coure de plus grands risques que celui de ces personnes.

Il est donc important que ceux qui sont appellés de Dieu à la vie intérieure, sachent que la foi nue est proprement ce qui constitue cette vie; & que l'état si doux qui la précède, n'en est que le prélude & la préparation. Cette foi nue est ce qui glorifie le plus Dieu, parce que par elle, on le sert d'une manière digne de lui, non-seulement sans rien donner à l'amour-propre, & sans se rechercher en rien; mais en s'oubliant, en se sacrifiant, en s'abandonnant à toutes les rigueurs qu'il plaira à une justice miséricordieuse d'exercer sur nous. Si, selon Saint Paul, les élus sont ceux que Dieu a prédestinés à être conformes à l'image de son fils; si leur sainteté croît en proportion de cette conformité ; si la vie intérieure est celle qui renferme le plus de traits de ressemblance avec ce divin modèle : ceux que Dieu, par une faveur spéciale, destinée à cette vie, doivent s'attendre qu'il les traitera ici-bas comme

il a traité son fils unique, eu égard à la grandeur de ses desseins sur eux, à la gloire qu'il prétend tirer d'eux, & à celle dont il a en vue de les couronner.

Ainsi, à la douce paix d'une Oraison délicieuse, succédera une longue chaîne de dégoûts, de sécheresses, d'ennuis, qui leur rendra l'exercice de l'oraison aussi pénible qu'il leur étoit agréable auparavant. Les troubles, les obscurités, les angoisses, les frayeurs mortelles, prendront la place de la lumière, de la joie, de la sécurité. On se verra le jouet de diverses tentations, soit sur la pureté, soit sur la foi, soit sur l'espérance. On croira y avoir consenti à toute heure, & rien ne sera capable de nous rassurer. Il faudra marcher ainsi longtemps à l'aveugle, sous la conduite de l'obéissance, espérant contre toute espérance, aimant Dieu sans savoir qu'on l'aime & qu'on en est aimé, se croyant même dévoué à sa colère. Et ce ne sera que quand on se tiendra perdu sans ressource, qu'on se sentira renaître à une nouvelle vie, qui sera le gage précieux de notre éternelle félicité.

Toutes les ames intérieures ne passent pas par des épreuves également longues & douloureuses : Dieu en règle la mesure pour chacune comme il lui plaît; mais

toutes y paſſent; toutes s'engagent à y paſſer; toutes même le deſirent plus qu'elles ne le craignent. La crainte n'eſt que dans leur nature; & le deſir eſt dans leur volonté : car l'amour des Croix eſt une des premières choſes que Dieu leur met au cœur; & cet amour va toujours croiſſant en elles.

Vous donc, qui entrez dans l'état de foi nue, excitez-vous à porter avec courage les premières abſences du Bien-aimé, afin de mériter qu'il vous ſoutienne lui-même, lorſqu'il vous accablera du poids de ſes rigueurs : comptez que ſi vous êtes fidèle, il vous mènera auſſi loin que vous pourrez aller, & qu'il vous chargera de plus de croix que vous n'en demanderez. Il éprouve fortement ceux qui l'aiment, afin d'en être aimé davantage : mais il leur communique en même-temps une force invincible; & ce qu'on ne croiroit pas, & qui pourtant eſt certain, plus ils ſouffrent, plus ils jouiſſent dans le fond de l'ame, d'une paix au-deſſus de tout ſentiment. Non content de les ſoutenir, Dieu leur donne des paroles efficaces pour ſoutenir les autres ames plus foibles Saint Paul en rend témoignage pour lui-même, lorſqu'il dit qu'au milieu de ſes peines, qui étoient ſans

nombre, Dieu le mettoit en état de consoler les autres dans leurs souffrances (1)

N'écoutez pas votre imagination sur le tableau en apparence effrayant que je vous trace ici : c'est le tableau du purgatoire d'amour. Que seroit-ce, si je pouvois vous tracer celui du purgatoire de justice, où entrent, après la mort, les ames qui n'ont pas été purifiées ici-bas? Il faut passer par l'un ou par l'autre ; & c'est pour l'ame, un avantage inappréciable, d'être mise dès cette vie, dans la disposition de pureté où il faut être pour jouir de la vue de Dieu.

Vous craignez les épreuves : mais elles sont indispensablement nécessaires pour entrer au Ciel ; mais l'acceptation volontaire les adoucira ; mais vous ne connoissez pas l'action toute puissante de la grace, & les changements prodigieux qu'elle opère dans l'esprit & dans le cœur de l'homme. Livrez-vous à elle, & n'appréhendez rien de votre foiblesse ; vous ne serez foible, qu'autant que vous vous appuierez sur vous-même : mais, si vous mettez votre appui en Dieu seul, vous direz comme le même Apôtre : *Je puis tout en celui qui me fortifie* (2).

(1) II. Cor. I, 4.
(2) Phil. IV, 13.

Vous me demanderez : mais ! pourquoi tant d'épreuves intérieures & extérieures ? Ne peut-on être Saint ſans cela ? Non, l'Evangile déclare qu'on ne peut être Saint ſans ſouffrir, ou du moins ſans être diſpoſé à ſouffrir. La ſainteté conſiſte dans la diſpoſition d'embraſſer toutes les croix que Dieu voudra nous envoyer. Dieu ne demande pas que nous allions au-devant des croix, mais il veut que nous les attendions de pied ferme, & que nous les recevions courageuſement, lorſqu'elles ſe préſentent. Quiconque les fuit, quiconque redoute ce qui les annonce & y prépare, ne ſera jamais Saint.

A ce prix, direz-vous, vous conſentez de n'être pas Saint, pourvu que vous ſoyez ſauvé. Inſenſé, qui n'ouvrez les yeux que ſur les maux paſſagers de cette vie, & qui les fermez ſur ce poids immenſe de gloire & de bonheur qui vous attend ! Ame intéreſſée, qui voulez acheter le Ciel au moindre prix poſſible, & qui craignez de le payer trop cher ! Ame vile & baſſe, qui n'enviſagez que vous-même, & qui ne voulez rien faire pour Dieu ! Voyez ce que votre ſalut a coûté à Jéſus-Chriſt, & plaignez-vous, ſi vous l'oſez, de ce qu'il vous coûte ! Vous ne voulez qu'être ſauvé ; mais le ſerez-vous, ſi vous renon-

cez à être Saint? Pouvez-vous vous répondre de ne faire juſtement que ce qu'il faut pour aſſurer votre ſalut? Et ne devez-vous pas craindre de n'en pas faire aſſez, au-lieu de craindre d'en faire trop?

D'ailleurs, en ſuppoſant que vous ſoyez ſauvé, échapperez-vous aux ſouffrances? N'y a-t-il pas un Purgatoire? Et pour qui ſera-t-il, ſi ce n'eſt pour vous? Irez-vous au Ciel avant que d'être purifié par le feu deſtiné à conſumer tout ce qui reſte en nous d'amour-propre? Je ne ſaurois trop inſiſter ſur ce point, parce qu'il eſt déciſif aux yeux de la foi.

Revenons à l'état de ſécherеſſe, ſur lequel j'ai encore un mot à dire. Rien n'eſt plus ordinaire en cet état, que d'y être ſujet aux diſtractions: elles y ſont même inévitables; & c'eſt ce qui tourmente une infinité de bonnes ames, qui les croient volontaires, & qui ne peuvent pourtant s'en garantir, quelque effort qu'elles faſſent.

Pour les tranquilliſer, je les prie de faire attention qu'il n'y a de véritables diſtractions que celles dont le principe eſt dans la volonté, & dont le cœur s'occupe. Ce n'eſt pas être diſtrait à l'oraiſon, que d'avoir malgré ſoi, dans l'eſprit, un autre objet que celui auquel on voudroit penſer. Je me préſente à l'oraiſon dans l'intention d'adorer

Dieu

Dieu & de m'unir à lui; & tout-d'un-coup mon imagination s'égare & me transporte à mille penſées différentes. Si ces penſées me ſont importunes & me déplaiſent; ſi, dès que je m'en apperçois, je reviens doucement au ſujet de mon oraiſon, ou à la vue ſimple de Dieu, je ne ſuis point diſtrait par la volonté, puiſque mon intention de prier Dieu, & de lui être uni, a toujours ſubſiſté: & quand de ſemblables diſtractions dureroient tout le temps de l'oraiſon, elle n'en ſeroit pas moins bonne.

Nous ne ſommes pas les maîtres des penſées qui nous viennent à l'eſprit; nous le ſommes ſeulement de nous y arrêter ou de les rejeter; nous le ſommes encore d'y donner ou de n'y donner point occaſion hors du temps de l'oraiſon. Si l'on accorde trop de liberté aux ſens & à l'imagination; ſi l'on ſe laiſſe frapper vivement l'eſprit de toutes ſortes d'objets; ſi l'on ſe diſſipe par de vaines curioſités, par des converſations frivoles, par des penſées inutiles; ſi l'on n'a pas ſoin de tenir ſon cœur libre de tout deſir, de tout attachement: il n'eſt pas ſurprenant qu'au moment de la prière on ait de la peine à ſé recueillir, que les objets auxquels on ſe livre habituellement, viennent

alors nous interrompre ; & l'on eſt reſponſable de ces ſortes de diſtractions, quand même, dans le moment, on n'y conſentiroit pas, parce qu'on ſe les eſt procurées.

Mais ſi, dans le cours de la journée, on tient en bride l'imagination & les ſens ; ſi l'on eſt uniquement attentif aux affaires & aux devoirs de ſon état ; enfin ſi l'on ne ſouffre pas que rien faſſe diverſion à la préſence de Dieu, qui ſeule doit occuper notre cœur : alors on eſt autoriſé à regarder comme nulles, toutes les diſtractions qui ſe préſentent à la prière, pourvu qu'on n'y conſente pas. J'ajoute que l'on peut préſumer qu'on n'y donne aucun conſentement, ſi l'on vit dans un recueillement habituel. Ces règles ſont ſimples, & propres à guérir des ſcrupules ſur le défaut d'attention à la prière, ſoit vocale, ſoit mentale.

En général, on porte à l'oraiſon, la même diſpoſition d'eſprit dans laquelle on vit habituellement. Dieu ne fera pas un miracle pour nous y tenir recueillis, & en vain nous efforcerons nous de l'être, ſi, en tout autre temps, nous ſommes diſſipés d'eſprit & de cœur.

A l'égard des ames que Dieu a élevées à l'oraiſon paſſive, & qui ſont dans l'état

de féchereffe, il y a quelques obfervations à faire. La première eft qu'en cet état il eft impoffible de fe garantir des évagations de l'imagination ; car Dieu ne mettant alors aucune bonne penfée dans l'efprit, ni aucun fentiment dans le cœur, l'ame fe trouve dans une efpèce de vuide, & l'imagination prend un libre effor : mais fi l'on y prend garde, on verra que ce ne font que des penfées vagues & fans fuite, qui n'affectent point la volonté, qui ne laiffent nulle trace après elles : en forte qu'au fortir de l'oraifon, s'il falloit dire ce qui nous a paffé par l'efprit, l'on feroit bien embarraffé : marque évidente qu'on ne s'y eft point arrêté avec réflexion.

La feconde eft que ces diftractions, loin d'être nuifibles à l'ame, lui font utiles, en ce qu'elles l'exercent, & l'accoutument à fentir fa misère, & à la fupporter patiemment. C'en eft une fans doute pour une ame pieufe, d'être ainfi affervie à l'imagination & à toutes les idées bizarres qu'elle repréfente ; c'en eft une de ne pouvoir être fenfiblement recueilli, & uniquement occupé de Dieu à la prière : mais c'eft une misère, qui nous humilie, en nous faifant connoître ce que nous fommes, & que tous nos efforts ne fauroient nous procurer une bonne penfée, un bon fen-

timent. Les diſtractions involontaires & habituelles nous ſont une expérience de cette vérité, & nous empêchent de nous applaudir du ſuccès de notre oraiſon, quand nous avons lieu d'en être contents. L'amour-propre ſe gliſſe par-tout. A-t-on quelques mouvements de dévotion ſenſible à l'oraiſon ou à la communion ? L'on eſt ſujet à y prendre une vaine complaiſance, à s'y attacher, & à ſouiller, par des vues ſenſuelles & intéreſſées, la pureté de ſon intention. Mais dans l'état de ſéchereſſe l'amour-propre ne ſait à quoi ſe prendre : ce qui l'agite & le déſole. Mépriſons hardiment ſes plaintes & ſes murmures, ainſi que les fauſſes raiſons par leſquelles il eſſaie de nous jetter dans le trouble. Laiſſons-le crier contre un état intérieur, où rien n'eſt pour lui, & où tout eſt pour Dieu. La preuve que cette aridité eſt avantageuſe à notre progrès ſpirituel, c'eſt que la nature y ſouffre, qu'elle s'y conſume & s'y détruit peu-à-peu, & que la vie de la grace s'y étend & s'y fortifie.

La troiſième obſervation eſt que ces diſtractions entrent dans le deſſein de Dieu, qui s'en ſert pour dérober à l'ame la vue de ſes opérations, qui la détourne par-là de ſe regarder, & de réfléchir ſur ce qui ſe paſſe en elle. Quand elle jouit d'une

paix ſenſible, & que toutes ſes puiſſances ſont dans un calme profond, cette paix attire ſon attention; elle s'y arrête, elle s'y complaît & c'eſt ce que Dieu n'approuve pas. Voilà pourquoi il ôte, avec le temps, & le ſenſible & l'apperçu, livrant l'ame à des égarements involontaires, pendant leſquels il travaille ſecrètement & avance ſon ouvrage, ſans qu'elle en voie le progrès.

Qu'on ſe garde donc bien de s'impatienter ni de ſe déſoler pour tous ces écarts de l'imagination; qu'on ne penſe pas que l'oraiſon en ſoit moins agréable à Dieu, ni moins utile; qu'on n'écoute point l'amour-propre & le Démon qui ſuggèrent de la quitter, en faiſant entendre que c'eſt perdre le temps; qu'on ne prenne pas de livre dans la vûe de s'occuper, & que jamais les Directeurs ne donnent un tel conſeil aux ames de cet état : ce ſeroit vouloir les ramener à la méditation, que Dieu leur a fait quitter. Qu'on ne faſſe pas non plus d'efforts violents, & qu'on ne s'agite ni l'eſprit ni le corps, pour repouſſer ces diſtractions : efforts inutiles, qui loin de calmer l'imagination, ne font que l'irriter davantage; à-peu-près comme les mouches qu'on s'obſtine à chaſſer, & qui reviennent avec plus d'acharnement;

mais qu'on les mépriſe, & qu'on les laiſſe tomber d'elles-mêmes, ſans ſortir de ſa paix ; qu'on ſe contente d'en rendre compte à ſon Confeſſeur, & qu'on ne s'en accuſe pas comme d'un péché; qu'on ne s'arrête pas ſur-tout à examiner ſi l'on y a conſenti.

En conſervant ainſi la paix dans les ſimples diſtractions, l'on obtiendra la grace de ſe maintenir paiſible au milieu des tentations, lorſque Dieu permettra qu'elles viennent aſſiéger l'ame, & lui livrer les plus rudes aſſauts pendant la prière; car c'eſt le temps que le Démon choiſit ordinairement : mais en s'y comportant comme je viens de le marquer, (car les règles ſont à-peu-près les mêmes pour les tentations que pour les diſtractions) l'on n'aura rien à craindre; le Démon ſera confondu; tout ce qu'il entreprendra pour nous détourner de la voie, ne ſervira qu'à nous y affermir, & nous y faire avancer. Mais cette matière des tentations mérite une maxime & une explication à part.

XVIe MAXIME.

Le Démon, pour mieux nous tenter,
Joint la ruse à la violence :
Oppofer, pour lui réfifter,
La prière & la vigilance.

LE Démon n'a guère de prife fur les ames qui s'appliquent à l'oraifon & à la mortification. Les tentations communes ne les regardent pas, parce qu'elles leur ferment toute entrée; & fi elles font quelquefois furprifes, ce n'eft qu'une furprife légère, & qui n'a pas de fuites : auffi n'eft-ce pas le Démon qui en eft le principal auteur; mais *chacun*, dit Saint Jacques, *eft tenté par fa propre concupifcence, qui l'entraîne & le féduit* (1). Ces ames ne font donc ordinairement expofées qu'à ces fortes de tentations que Dieu permet pour épurer la vertu de fes ferviteurs, pour exercer leur patience, pour accroître leur humilité, pour augmenter leur mérite &

(1) Jacq. I, 14.

leur couronne. C'est de ce genre de tentations seulement que je vais parler ici.

D'abord il me semble qu'on les craint trop. Comme il y auroit de la présomption à défier le Démon, il y a aussi de la foiblesse à en avoir peur. C'est un chien attaché, dit Saint Augustin, qui peut aboyer, qui peut inquiéter, mais qui ne peut mordre, si l'on s'en tient éloigné. Cette vive appréhension peut venir de plusieurs causes : souvent l'imagination y a beaucoup de part. On est frappé de ce qu'on trouve dans les vies de quelques Saints sur ce sujet ; & l'on se figure qu'on va tomber dans les mêmes états, & être poussé comme eux aux dernières extrémités. Rassurez-vous, ames timides ; les grandes tentations ne sont que pour les grands courages. N'ayez pas l'orgueil de croire que Dieu vous traitera comme il a traité certaines ames d'élite, dont le nombre est très-petit.

Cette crainte vient encore de pusillanimité. On a le cœur étroit, avare, incapable de grands sacrifices : le moindre danger fait frémir : on voudroit une dévotion douce, aisée, tranquille, à l'abri des bourrasques & des tempêtes. Pour peu que les vents soufflent, que l'air s'obscurcisse, que le tonnerre gronde, on croit

que tout l'édifice ſpirituel va être renverſé. Lâche ſoldat, vous voulez vaincre, & vous ne voulez pas combattre; le ſeul aſpect de l'ennemi vous met en fuite ! Il n'y a pourtant de pleine victoire que pour ceux qui réſiſtent juſqu'au ſang.

Elle vient auſſi d'un défaut de confiance en Dieu. Si l'on mettoit en lui toute ſa force, on ſeroit invincible : car que peut craindre celui qui a pour ſoi le Tout-Puiſſant? *Le Seigneur eſt ma lumière & mon ſalut* (1) diſoit David, *que craindrai-je ? Le Seigneur eſt le protecteur de ma vie, qui redouterai-je ? Quand une armée entière viendroit m'attaquer, mon cœur ſera en aſſurance; & ſi j'ai un combat à ſoutenir, je mettrai en cela même mon eſpérance.*

Mais, au-lieu de regarder le Seigneur, nous ne regardons que nous-mêmes; nous meſurons nos forces avec celles du Démon, & voyant que nous ne ſommes que foibleſſe, nous rendons les armes, & nous tournons le dos avant la bataille. A nous entendre, c'eſt humilité, c'eſt juſte défiance de nous-mêmes. Point du tout : c'eſt amour-propre, c'eſt préſomption qui n'attache le ſuccès qu'à notre courage, au lieu

(1) Pſalm. XXVI, 1 & ſeq.

de l'attendre de Dieu ſeul. Aveugles, qui ne faiſons pas réflexion que Dieu ne nous doit ſon ſecours qu'au moment du combat ; qu'avant ce moment, il ſeroit inutile & dangereux que nous nous cruſſions forts comme Saint Pierre : mais que quand il ſera venu, Dieu nous aidera d'autant plus puiſſamment, que nous n'aurons compté que ſur lui !

Et pourquoi craindre les tentations ? Ne ſavons-nous pas qu'elles nous ſont néceſſaires, & que ſans elles on ne peut avancer dans le chemin de la perfection ? Oui, elles ſont néceſſaires pour nous affermir dans les vertus même qu'elles attaquent. Jamais vous n'aurez à un degré éminent, ni la pureté, ni la foi, ni l'eſpérance, ni l'amour de Dieu & du prochain, ſi vous n'êtes fortement exercé ſur ces vertus. Les orages, ſelon Jéſus-Chriſt (1), ſont l'épreuve de la ſolidité de l'édifice ; s'il eſt bâti ſur la pierre, loin d'être renverſé, il s'affermira ſur ſes fondements, par les ſecouſſes qu'il recevra. L'effet des tentations eſt de nous rendre plus chères les vertus que le Démon veut nous ravir ; de nous faire faire de plus grands efforts pour les retenir ; de rendre nos prières plus

(1) Matth. VII, 24, 25.

fréquentes & plus ardentes, afin qu'il plaise à Dieu de nous les conserver.

Elles sont nécessaires pour nous donner une profonde connoissance de nous-mêmes. *Que fait celui qui n'a pas été tenté* (1), dit l'Ecriture? Il faut avoir eu l'ennemi en tête, & plus d'une fois; il faut avoir fait l'essai de ses ruses & de ses violences; il faut s'être vu à plusieurs reprises, dans le danger prochain de succomber, pour savoir & qu'on ne peut rien sans Dieu, & qu'on peut tout avec Dieu. Avant le combat, on est lâche ou présomptueux: ce n'est que dans le combat même qu'on apprend à bien juger de soi. Si vous êtes vaincu, votre défaite vous humilie: si, malgré toutes vos résistances & vos précautions, vous vous voyez sur le point de périr, vous en sentez mieux la nécessité de recourir à Dieu: si, au moment que vous vous croyez perdu sans ressource, Dieu vous délivre du danger, par une protection inespérée; le péril même que vous avez couru, vous fait comprendre à qui vous êtes redevable de la victoire.

Elles sont nécessaires pour nous faire perdre tout appui en nous-mêmes. Quand la violence de la tentation est extrême;

(1) Eccl. XXXIV, 9.

quand nos forces ſont épuiſées par une longue réſiſtance ; quand nous ne ſavons plus par où échapper, & que nous ne voyons d'autre parti à prendre que de céder à l'ennemi, il faut bien alors que nous déſeſpérions de nous, & que n'ayant plus de reſſource en notre propre défenſe, nous nous jettions entre les bras de Dieu. C'eſt juſtement là où il nous attend : jamais nous ne ſerons plus aſſurés d'être ſecourus. Il nous rend inévitable la chûte dans le précipice, pour nous bien convaincre que lui ſeul peut nous en préſerver, nous retenir ſur le penchant, & même nous en retirer, lorſqu'en apparence nous y ſommes tombés. Il ſe plaît à nous rappeller des portes de la mort. *Le Seigneur*, dit l'Ecriture, *ôte la vie & la rend; il conduit aux Enfers, & il en retire.* (1)

Elles ſont néceſſaires enfin pour nous unir plus étroitement à Dieu. Quand l'invoque-t-on avec plus de ferveur, ſinon lorſque le pied chancèle, & qu'on court un riſque prochain de tomber? Quand ſe réfugie t-on dans ſon ſein & s'y enfonce-t-on, ſinon quand l'ennemi menace de nous priver de la vie de la grace? Ainſi l'enfant ſaiſi de frayeur, ſe ſerre contre ſa

(1) I. Reg. II, 6.

mère. Dans l'état de sécurité, la pensée de Dieu nous échappe : la tentation nous rappelle à lui, & nous y tient inséparablement attachés.

A l'égard de ceux que Dieu destine à la conduite des autres, les tentations leur sont doublement nécessaires. Il n'est point de meilleur maître que l'expérience. Ils ont plus de compassion des ames tentées, les écoutent avec plus de patience, & les traitent avec plus de charité. Ils connoissent la marche du Démon ; ils ne s'effraient ni de ses artifices ni de ses assauts : ils savent quelles armes on doit lui opposer, & comment il faut prévenir & déconcerter ses desseins : ils sont en état de rassurer les autres, & de leur donner les plus salutaires conseils. Le Directeur qui n'a point passé par de semblables épreuves, n'a pas le même avantage : il est timide, incertain ; & ne sachant comment se décider, il jette dans les plus grands embarras ceux qui ont recours à lui : ou ce qui est encore pis, il se fait une fausse idée de leur état, & les juge coupables, les maltraite, les rebute & les désespère.

Vous craignez les tentations : mais *Dieu*, qui les permet pour votre bien, *est fidèle*, dit l'Apôtre. *Il ne souffrira pas que vous soyez tenté au-delà de vos forces : il sera*

même en ſorte que la tentation ſerve à votre avancement (1). Réfléchiſſez avec moi ſur ces paroles de Saint Paul.

Dieu eſt fidèle, il ne manque jamais à ſes promeſſes. Il a voulu que l'amour de ſes ſerviteurs & de ſes enfants fût mis à l'épreuve ; il permet au Démon de les attaquer, mais en même-temps il les a aſſurés de ſon ſecours : Et que peuvent contre nous, tous les efforts de l'Enfer, ſi nous avons Dieu pour nous? Recourons à lui dans le beſoin, avec confiance ; ne l'abandonnons pas les premiers : jamais il ne nous abandonnera. Le Démon a la vue de nous nuire & de nous perdre; & Dieu, en ce qu'il laiſſe faire au Démon, a celle de nous avancer dans la vertu & de nous ſauver. Le Démon ne peut rien de lui-même ; & ſi nous ne lui donnons aucune occaſion de nous tenter, il ne le fera qu'avec la permiſſion de Dieu, & en ſe tenant dans les bornes de cette permiſſion.

Or Dieu, reprend l'Apôtre, ne ſouffrira pas que la tentation aille au-delà de vos forces; ſa juſtice; ſa fidélité & ſa bonté s'y oppoſent également : auſſi, avant que de permettre les tentations, il attend que notre vertu ait pris une certaine conſiſ-

(1) Cor. X, 13.

tance. Il ne nous met pas aux prifes avec l'ennemi dès l'entrée de la carrière, où nos pas font encore timides & chancelants, & où le moindre choc pourroit nous renverfer : mais il nous prépare de loin au combat, il nous forme & nous aguerrit, avant que de nous préfenter à l'ennemi.

Outre cela, il nous donne un fecours préfent, toujours proportionné à l'attaque : il eft à nos côtés ; & non-feulement il nous anime à combattre, mais il combat avec nous. La grace que nous recevons alors, eft toujours telle, qu'elle fuffit pour nous rendre fupérieurs à l'ennemi ; & non-feulement elle fuffit, mais elle mettra toujours l'avantage de notre côté, fi par notre préfomption ou notre défiance, par notre négligence ou par nos infidélités précédentes, nous ne méritons pas d'être réduits à un fecours purement fuffifant, avec lequel Dieu prévoit que nous tomberons : car il juftifie toujours fa fidélité ; & lors même qu'il nous refufe la grace fpéciale dont nous nous fommes rendu indignes, & avec laquelle nous ferions victorieux, il nous en donne une commune, mais affez forte pour nous garantir de la chûte, quoique par notre faute, elle ne nous en garantiffe pas.

Quand donc nous ſommes fidèles de notre côté, quand nous n'avons pas mérité d'être privés du ſecours ſpécial, Dieu fait toujours en ſorte que la tentation ſerve à notre avancement, parce que le combat eſt ſuivi de la victoire : car l'intention de Dieu eſt que nous la remportions, & il fait de ſa part, toutce qu'il faut pour cela, ſi nous n'y mettons aucun obſtacle.

J'ajoute que la bonté de Dieu eſt ſi grande, ainſi que ſa puiſſance, qu'il veut & peut faire ſervir nos chûtes mêmes à notre profit ſpirituel, pourvu que nous retournions à lui par un repentir ſincère & amoureux : repentir auquel il nous invite par les touches les plus fortes & les motifs les plus preſſants. Ainſi, la chûte de David & de Saint Pierre contribua-t-elle à leur ſainteté, par le bon uſage qu'ils en firent.

Quelle raiſon après cela auriez-vous d'appréhender les tentations, ſi votre confiance en Dieu eſt telle qu'elle doit être ? Vous vous plaignez qu'elles vous aſſaillent à l'oraiſon & à la communion, & que le Démon choiſit préciſément ce temps-là pour vous attaquer : dites plutôt que Dieu prend, pour vous expoſer à la tentation, le moment où vous êtes mieux préparé à y réſiſter, le moment où votre

intention actuelle est de vous unir à lui ; le moment où Jésus-Christ présent dans votre cœur, repousse lui-même les attaques de l'ennemi.

Mais cela m'ôte la paix à l'oraison. Il peut bien se faire alors que votre ame soit agitée & troublée extérieurement : mais il ne tient qu'à vous que le fonds en soit toujours calme. Il n'est pas au pouvoir du Démon d'agir sur ce fonds, qui est le vrai siége de la paix. Vous en perdez le goût & le sentiment, ce qui n'est pas un mal ; mais vous en conservez la réalité, si vous voulez.

Cela m'éloigne de la Sainte-Table : c'est au contraire une raison plus pressante pour vous d'en approcher. Le Démon ne vous en inspire de l'éloignement, que parce qu'il sait quelle force vous y puiserez, & que si vous y participez, sa défaite est certaine. Les plus violentes tentations s'appaisent en effet & se dissipent, à l'instant même qu'on reçoit le Corps adorable de Jésus-Christ : & je ne sais s'il est jamais arrivé qu'une ame tourmentée d'affreuses pensées avant la Communion, ait continué de l'être immédiatement après.

Mais le Démon me suggère des imaginations, des pensées, des desirs qui me font horreur : tant mieux, si ses sugges-

tions vous font horreur ; c'est une preuve manifeste que vous les repoussez, & que Dieu les repousse avec vous. Ne savez-vous pas ce que dit Jésus-Christ, que *les mauvaises pensées sortent du cœur* (1) ; c'est-à-dire, qu'elles ne sont mauvaises, qu'autant que le cœur les enfante, les nourrit, & y prend de la complaisance ? Comment donc seroient mauvaises les pensées pour lesquelles votre cœur a une mortelle aversion ? La malice n'est pas dans la représentation, ni dans l'impression de l'objet, mais dans le consentement que la volonté y donne ; & rien n'est plus opposé à ce consentement, que la disposition où vous êtes.

Mais il me semble que je n'ai nulle force pour y résister. Puisqu'elles vous font horreur, & que vous aimeriez mieux mourir, que d'y prendre le moindre plaisir, vous y résistez donc, & de toute la force de votre volonté. Vous ne sentez pas cette force : cela peut être ; mais elle n'en n'est ni moindre ni moins active : jugez-en par l'effet. Dieu a ses raisons pour vous ôter dans la résistance, le sentiment de cette résistance. Il ne veut pas que vous vous attribuïez la victoire, ni que votre cœur

(1) Math. XV, 19.

en conçoive aucun mouvement de vanité & d'amour-propre. Il ne veut pas que vous disiez : j'ai été tenté, & j'ai résisté ; mais : ce n'est pas moi qui ai combattu ; Dieu a combattu & vaincu pour moi. N'est-ce pas un bien pour vous, que l'honneur de la victoire soit rendu à celui auquel il appartient, & que Dieu vous mette dans l'heureuse impuissance de le lui dérober ?

Mais je crois y consentir. Sur quel fondement ? Parce que la tentation dure longtion ? Ce n'est pas une raison ; cela ne prouve que la longueur du combat. Parce que vous ressentez une certaine délectation ? Il y a une délectation involontaire, une impression sur les sens, qui est l'effet naturel de certaines tentations. L'imagination échauffée, peut en être la cause ; quelquefois c'est le Démon même qui produit cet effet : mais cette délectation & cette impression n'ont par elles-mêmes rien de commun avec le consentement. Ne décidez rien là-dessus ; vous n'êtes pas en état de vous juger dans le trouble qui vous agite. Gardez-vous bien même de réfléchir sur la tentation, quand elle est passée, ni de la suivre dans son progrés depuis le commencement ; cela est fort dangereux, & tous les maîtres de la vie spirituelle vous le défendent : rapportez-vous-en à votre

Confeſſeur ; & quand il vous aura donné une déciſion générale, quand il vous l'aura confirmé à pluſieurs repriſes, tenez-vous-y enfin ſans héſiter.

Les armes que le Chrétien doit employer contre le Démon, ſont la vigilance & la prière. *Veillez & priez*, dit Jéſus-Chriſt, *afin que vous ne donniez pas entrée à la tentation* (1). Il ne dit pas : afin que vous ſoyez à l'abri de la tentation ; mais, afin qu'elle n'entre pas dans votre cœur, & que vous n'y ſuccombiez pas.

La vigilance eſt néceſſaire contre un ennemi auſſi ruſé que violent, qui *comme un lion rugiſſant rode ſans ceſſe, cherchant quelqu'un à dévorer* (2). Elle eſt néceſſaire à tous, même aux perſonnes les plus avancées en ſainteté. Le Démon eſt toujours redoutable pour quiconque ne ſe tient pas ſur ſes gardes, & plus redoutable pour un juſte qui préſumeroit de ſa vertu, que pour un pécheur qui appréhende tout de ſa foibleſſe. *Ce que je vous dis, je le dis à tous* (3), diſoit le Sauveur en recommandant la vigilance à ſes Apôtres. Elle néceſſaire en tout temps. L'ennemi

---

(1) Matth. XXVI, 41.
(2) I. Petr. V, 8.
(3) Marc. XV, 37.

eſt en embuſcade ; il ne dort jamais ; il guette le moment de nous ſurprendre ; & il eſt auſſi prompt à le ſaiſir, qu'habile à l'obſerver.

Cette vigilance conſiſte en premier lieu, dans la fuite des occaſions. Jamais on ne doit s'expoſer de ſoi-même, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Les anciens Evêques ne vouloient pas même que les Fidèles s'expoſaſſent au martyre, ni qu'ils ſe déclaraſſent ſans néceſſité. Pluſieurs ont renoncé la foi dans les tourments, pour s'être ainſi déclarés par un zèle indiſcret. Si la prudence ne permet pas de rechercher le martyre, à plus forte raiſon défend-elle aux plus Saints, de s'engager dans aucune occaſion périlleuſe, ſans être bien aſſurés de la volonté de Dieu ; mais auſſi, quand c'eſt Dieu qui les y engage, qu'ils ſe confient en lui, & que la crainte du danger ne les faſſe pas reculer.

Elle conſiſte en ſecond lieu, dans une humble défiance de ſoi-même. *Le Seigneur eſt le gardien des petits*, dit David ; *je me ſuis humilié, & il m'a délivré* (1). Autant il eſt impoſſible que celui qui ſe défie de ſoi-même, & ne s'appuie que ſur

(1) Pſalm. CXIV, 6.

Dieu, succombe ; autant l'est-il que celui qui compte sur soi, ne soit pas renversé ; ses victoires même lui deviennent funestes, par la présomption qu'elles lui inspirent, & elles ne peuvent aboutir qu'à quelque chûte éclatante, & peut-être sans remède. *Nul n'est fort de sa propre force* (1) ; & si toute notre force est en Dieu, il est juste que toute notre confiance soit aussi en lui.

Ne confondons pas, comme on fait souvent, la défiance avec la pusillanimité. Le pusillanime n'envisage que soi, & mesurant le danger à sa foiblesse, il l'évite par lâcheté, lors même qu'il devroit l'affronter. Celui qui a la défiance chrétienne a l'œil en même-temps sur sa foiblesse & sur la force de Dieu : & quand c'est Dieu qui l'envoie au combat, il ne craint rien ; au contraire, plus il se sent incapable de résister, plus il s'assure que la vertu divine le soutiendra. *Quand je suis foible*, disoit l'Apôtre, *c'est alors que je suis fort* ; *je puis tout en celui qui me fortifie.* (2)

Elle consiste en troisième lieu, dans une inviolable fidélité. Ne vous relâchez ja-

(1) I. Reg. II, 9.
(2) II. Cor. XII, 10. Phil. IV, 13.

mais ſur la pratique de l'oraiſon & de la mortification intérieure : ſuivez exactement les vues de perfection que Dieu vous donne, même dans les moindres choſes : obſervez de point en point la règle que vous vous êtes preſcrite, ou que vous avez embraſſée : ne vous permettez enfin aucun manquement volontaire ; & le Démon n'aura aucun pouvoir ſur vous ; il ſortira toujours à ſa confuſion, de tous les aſſauts qu'il vous livrera.

Soyez fidèle ſur-tout à ne pas vous troubler dans le moment de la tentation, à ne vous permettre aucune réflexion ſur ce qui ſe paſſe alors en vous, à ne point raiſonner avec le Démon : vous vous embarraſſeriez dans vos penſées, & il vous envelopperoit dans ſes piéges. Laiſſez paſſer le nuage, vous tenant à l'abri ſous l'aile de Dieu ; toutes vos inquiétudes & vos réflexions ne font que groſſir & prolonger l'orage, que l'arrêter & le fixer ſur votre tête : quand il ſera diſſipé, remettez-vous en chemin, ſans examiner ſi vous avez pris quelque plaiſir à le recevoir, ni ſi vous y avez conſenti.

A la vigilance, Jéſus-Chriſt veut qu'on joigne la prière : & elles doivent être continuelles l'une & l'autre. *Il faut toujours prier*, dit-il, *& ne pas ſe laſſer de le*

faire (1). Cette prière continuelle n'eſt, comme j'ai dit ailleurs, que la tendance du cœur vers Dieu, & l'invocation ſecrète de ſon ſecours. Que peut le Démon contre une ame ainſi diſpoſée, & toujours couverte du bouclier de l'oraiſon?

Mais outre la prière générale, qui ne doit jamais être interrompue, c'eſt une pratique excellente dans le moment de la tentation de ſe réfugier, ſi on le peut, à ſon oratoire, ou devant le Saint Sacrement: & ſi on ne le peut pas, de recourir aux oraiſons jaculatoires, qui ſont comme autant de flèches dont on perce l'ennemi. Que ces prières au reſte ſoient animées de la plus parfaite confiance; qu'elles ſoient paiſibles & ſoumiſes. Ne demandez pas avec impatience, que la tentation ceſſe: une telle demande vient ſouvent d'amour-propre. On eſt humilié de ſe voir ſujet à de ſi horribles penſées, & l'on voudroit être affranchi de cette humiliation: mais l'humiliation eſt un des meilleurs effets de la tentation, & c'eſt pour cela même que Dieu la permet. Abandonnez-vous donc à lui, & conſentez à être tenté auſſi long-temps qu'il lui plaira. Lui ſeul fait le bien que nous font les tentations; il a

(1) Luc XVIII, 1.

fixé

fixé le terme de notre délivrance ; & ce terme arrive infailliblement, lorfque nous avons tiré de ces épreuves, tout l'avantage que Dieu en prétendoit.

Saint Paul demanda jufqu'à trois fois, d'être délivré d'une tentation fâcheufe, que Dieu permettoit pour empêcher qu'il ne tirât vanité de la grandeur de fes révélations. Que lui répondit Dieu ? *Paul, ma grace te fuffit : car ma puiffance éclate dans la foibleffe* (1). C'eft pour l'inftruction & la confolation des ames tentées, que l'Apôtre a écrit ceci. Les tentations font le contrepoids des graces qu'elles ont reçues ; & celles-ci font toujours la jufte mefure de celles-là. Nous aimons les graces qui nous élèvent, & nous craignons les tentations qui nous abaiffent : mais ce qui fert à nous abaiffer, eft auffi une grace & même une grace plus grande, puifque c'eft le préfervatif contre le danger auquel nous expofent les autres : voilà pourquoi Dieu permet que nous foyons tentés, & auffi afin que fa puiffance infinie éclate dans l'excès de notre foibleffe.

Quelque horribles, quelque humiliantes que foient vos tentations, ne les cachez jamais à votre Directeur ; mais ouvrez-lui

(1) II. Cor. XII, 9.

votre cœur avec confiance, & ne lui laissez ignorer rien de ce que vous éprouvez. Dieu bénit cette ouverture, qui est elle-même un grand acte d'humilité; il y attache toujours bien des graces; & il inspire au Directeur, ce qui est le plus propre à vous consoler, à vous soutenir, à vous encourager: aussi le Démon met-il tout en œuvre pour fermer la bouche à ceux qu'il tente; bien assuré qu'il viendra à bout de les séduire, ou qu'il les jettera dans le désespoir, s'il peut les engager à garder un silence obstiné.

Vous trouverez auprès de votre guide, la paix, la lumière & la force. Ses décisions vous tranquilliseront; ses conseils vous éclaireront; ses exhortations vous ranimeront: mais aussi, après vous être suffisamment expliqué, ajoutez une foi entière à ce qu'il aura décidé; ne vous permettez pas de juger autrement que lui; ne lui opposez pas même le moindre raisonnement intérieur; ne dites pas: Je lui ai mal exposé mon état, ou il ne m'a pas compris. Ce ne seroit à ne pas finir, & à ne jamais vous rendre. Acquiescez & soumettez-vous. De plus, usez, avec la plus exacte fidélité, des moyens qu'il vous aura prescrits, soit pour prévenir, soit pour affoiblir & surmonter la tentation.

XVIIe MAXIME.

Du rival de l'amour divin,
Qui veut nous surprendre, & se glisse
Pour nous ravir notre butin,
Craindre & prévenir l'artifice.

RIEN ne caractérise mieux l'amour-propre, rien ne doit nous le rendre plus odieux, que le titre de rival de l'amour divin. Nos amours sont nos mœurs, dit Saint Augustin. Nous n'aimons d'un amour de préférence, que deux objets, ou Dieu ou nous-mêmes. Si nous préférons Dieu à tout, & si nous lui rapportons tout, c'est l'amour de charité, qui nous rend bons & agréables à ses yeux, qui donne un prix surnaturel à nos actions, & qui nous perfectionne, à mesure qu'il s'épure. Si nous nous préférons à tout, si nous rapportons tout à nous, c'est l'amour-propre; amour vicieux & désordonné, qui déplaît souverainement à Dieu, qui corrompt nos actions les plus saintes d'ailleurs, & nous rend d'autant plus mauvais, qu'il est plus dominant dans notre cœur.

Ces deux amours ſont entièrement oppoſés. Ce ſont non-ſeulement deux rivaux, mais deux ennemis qui ſe diſputent le même cœur, & qui s'efforcent de s'en bannir mutuellement. Il eſt impoſſible qu'ils faſſent entr'eux aucune convention, aucune trève même : ils ſe haïſſent, ſe combattent & ſe pourſuivent l'un & l'autre juſqu'à la mort. L'entière extinction de l'amour-propre, ſoit en cette vie, ſoit en l'autre, nous ouvre le Ciel, & aſſure notre bonheur. L'extinction de l'amour de Dieu, au ſortir de cette vie, nous précipite dans l'Enfer, & fait notre malheur éternel.

Dès qu'un Chrétien ſe donne véritablement à Dieu, & ſe dévoue à ſon ſervice, l'amour divin prend poſſeſſion de ſon cœur, y établit ſon règne, & travaille au moment même, à en chaſſer l'amour-propre. Celui-ci, de ſon côté, tâche de ſe maintenir de tout ſon pouvoir. Attaqué & forcé dans un endroit, il ſe réfugie dans un autre, & ſe retire ainſi de place en place, juſqu'au fond de l'ame ; dernier aſyle d'où il eſt très-difficile de le faire ſortir. Il n'eſt pas d'artifice qu'il n'emploie pour nuire à ſon ennemi, pour l'affoiblir, pour diminuer ſa victoire, s'il ne peut la lui ravir. Il eſt toujours dangereux, même après ſes défaites ; &, lorſqu'on croit l'avoir terraſſé,

il se relève souvent plus redoutable que jamais.

Tel est l'ennemi que nous avons tous à combattre, avec l'aide de la grace ; ennemi né avec nous, & qui fait, en quelque sorte, partie de nous-mêmes. L'âge, les passions, les habitudes, la réflexion même, tout, jusqu'à nos bonnes qualités, & quelquefois nos vertus, contribue à le renforcer, & à l'enraciner plus profondément. Nous le confondons tellement avec nous, qu'il nous paroît impossible de l'en séparer, & que le détruire, ce seroit attaquer notre propre existence.

Combien donc doit être grande notre foiblesse contre un ennemi qui nous est si cher, & qui a pris sur nous un tel ascendant ? Ce qu'il y a de plus déplorable, est qu'il nous aveugle, & nous ôte tout moyen de le reconnoître. Nous ne le discernons qu'à la faveur de la lumière divine : elle seule nous découvre ses ruses, nous fait appercevoir les coups qu'il nous porte, nous apprend à les parer, & nous donne la force de l'attaquer. Si nous sommes privés, par notre faute, de cette lumière, ou si lorsqu'elle nous éclaire, nous n'y sommes pas attentifs, nous voilà sans défense, hors d'état non-seulement de vaincre, mais de résister ; hors d'état de

voir notre ennemi, & de le regarder comme tel. Au contraire, notre aveuglement va jusqu'à nous le faire prendre pour notre ami, pour notre confident le plus cher, & le plus zèlé pour nos intérêts.

Aveuglement funeste ! qui est la maladie générale des Chrétiens, même de ceux qui ont embrassé la dévotion ; & d'autant plus funeste, qu'on ne s'en apperçoit pas, qu'on ne s'en doute pas, & que rien n'est plus mal-aisé que de nous en faire convenir. Nous sommes presque tous, les uns plus, les autres moins, dans le cas des Pharisiens, qui, aveuglés sur le fait de Jésus-Christ, par l'amour-propre le plus superbe, se flattoient d'être très-clair-voyants. *Vous dites que vous voyez*, leur disoit le Sauveur : c'est ce qui fait que *votre péché demeure* (1), & que, par votre obstination, vous y mettez le comble, au-lieu de le détester.

Présumons hardiment, & sans crainte de nous tromper, que nous sommes aveuglés sur bien des points, qui importent à notre perfection, & peut-être à notre salut. Prions sans cesse, Dieu, qu'il nous éclaire, soit immédiatement par lui-même,

---

(1) Joan. IX, 41.

ſoit par les avis ſalutaires de nos conducteurs & de nos amis, ſoit même par les cenſures & les reproches de nos ennemis. De quelque part que la lumière nous vienne, elle eſt toujours un bienfait de Dieu. Accueillons-la ; recevons-la avec reconnoiſſance ; enhardiſſons les autres à nous l'offrir, & ne négligeons rien pour en profiter. Heureuſe diſpoſition, que l'on ne ſauroit trop demander à Dieu, & à laquelle preſque tout s'oppoſe en nous!

Soyons en garde, je ne dis pas contre la flatterie : je ſuppoſe que les Directeurs & nos amis ſpirituels n'en ſont pas capables, mais même contre les égards & les ménagements; ſur-tout ſi nous ſommes d'un rang, d'un âge ou d'une ſenſibilité qui paroiſſent en exiger. Croyons qu'on nous épargne, qu'on diſſimule, ou qu'on diminue nos défauts, par prudence ou par charité; qu'on nous loue moins parce que nous faiſons bien, que pour nous encourager à bien faire. Ajoutons dans notre eſprit, à ce qu'on trouve en nous de répréhenſible, & retranchons quelque choſe aux éloges qu'on nous donne. En un mot, ſoyons ſaintement prévenus contre nous, & défions-nous de l'amour-propre, ce flatteur domeſtique, par qui ſeul les autres ſont dangereux,

qui ne voit en nous, que du bien, & qui l'exagère.

Mais voyons plus en détail les artifices qu'il met en œuvre pour corrompre ou affoiblir la vraie piété. Son but principal est de s'approprier les œuvres de la grace, de ravir à Dieu, la gloire des bonnes actions, ou de la partager avec lui, & de nous en ôter le mérite, qui est tout fondé sur l'humilité. Gardez-vous de moi, comme d'un grand voleur, disoit à Dieu Saint Philippe de Néri. L'amour-propre est jaloux du bien de Dieu, & cherche à le lui dérober. Ce bien de Dieu, c'est la gloire, qui n'appartient qu'à lui, & qu'il ne peut céder à personne : il nous laisse l'utilité de ses bienfaits ; mais pour la gloire, il veut qu'elle lui revienne toute entière. Et c'est justement ce que l'amour propre s'attribue, nous inspirant de nous glorifier en nous-mêmes, contre l'expresse défense de l'Apôtre, qui, si l'on a sujet de se glorifier, ordonne qu'on ne se glorifie que dans le Seigneur. (1)

Mais, en voulant nous enrichir aux dépens de Dieu, il nous appauvrit en effet : car il n'y a de mérite, de récompense,

(1) II. Cor. X, 17.

de bonheur à attendre, que pour ceux qui, reconnoiſſant leur pauvreté ſpirituelle, ne s'attribuant rien, ne s'appropriant rien, rendent grace à Dieu, de tout le bien qui eſt en eux, & le rapportent à ſa ſource. Dieu eſt jaloux, & le principal effet de cette jalouſie eſt que, comme tout bien vient de lui, il veut qu'on lui en faſſe hommage, & qu'on avoue le tenir de ſes mains. Et certes il eſt bien juſte qu'un pauvre, à qui Dieu fait part de ſes richeſſes, n'oublie jamais qu'il eſt pauvre de ſa nature, & qu'il doit tout à la libéralité de ſon Bienfaicteur. S'il vient à s'enorgueillir, à ſe complaire en ſoi, à croire qu'il a reçu, à titre de juſtice, ce qu'on lui a donné par grace, il mérite de tout perdre.

L'amour-propre eſt mercénaire; il ne regarde dans le ſervice de Dieu, que ſon intérêt, ſans élever ſes vues plus haut. L'ame infectée de ce poiſon, deſire la ſainteté, comme un ornement qui l'embellit, comme une perfection qui la diſtingue: Elle veut être pure, mais pour ſe contempler dans ſa pureté: elle craint le péché, moins comme offenſe de Dieu, que comme une tache qui ternit l'éclat de ſa beauté; elle eſt plus étonnée que confuſe de ſes fautes, concevant à peine comment

elle a pu tomber ; il entre dans son repentir, plus de dépit que de regret ; & ce qu'elle croit un acte de contrition & d'amour de Dieu, n'est qu'un acte d'amour déréglé d'elle-même.

L'amour-propre est avide de consolations ; il en cherche auprès de Dieu & auprès des hommes ; il en jouit avec attachement ; il les regrette amèrement, quand il en est privé ; & si la privation dure trop à son gré, il se relâche de sa fidélité ; il se plaint, il murmure, il menace de tout quitter ; comme si Dieu ne méritoit d'être servi que pour ses dons ! Et en même temps il a l'adresse de nous faire accroire que nous sommes généreux, désintéressés, que nous aimons Dieu purement.

L'amour-propre est vain & présomptueux dans l'abondance & la prospérité spirituelle ; il ne mesure pas alors ses forces, & se croit capable de tout ; il se repaît des promesses & des protestations qu'il fait à Dieu, quoiqu'elles se terminent à des paroles, qu'il transforme à nos yeux, en autant de preuves solides de notre dévouement. Mais, se voit-il dans la disette & dans l'adversité ? il est abattu, désolé, désespéré, incapable du moindre effort : loin du combat, il est vaillant ; il défie ses

ennemis, il les terrasse en idée : dans le combat même, il est lâche; il tremble, & fuit à l'aspect du danger.

Il aime une sainteté douce, commode, & si je puis parler ainsi, de plain-pied, où il n'y a rien à souffrir, ni pour l'esprit, ni pour le corps, point ou peu d'obstacles à vaincre; une sainteté qui s'acquière en peu de temps & à peu de frais, qui ne coûte que des souhaits ; & , pour me servir de l'expression de Saint-François-de-Sales, qui s'endosse comme une robe; c'est-à-dire, qu'il s'en fait une belle chimère, voulant être Saint, & ne rien faire pour le devenir : aussi est-il mou, indolent, paresseux, plein de desirs efficaces, impatient, rebuté de la plus légère difficulté, fatigué & épuisé après les premiers pas. Ne lui parlez pas de monter ni de gravir; il lui faut un chemin uni, ou qui n'ait qu'une montée douce & imperceptible : tant qu'il n'y a point de violence à se faire, il marche volontiers; mais faut-il aller contre un penchant chéri, forcer une répugnance, résister à une tentation? il perd courage, s'arrête tout court, ou retourne en arrière.

L'amour-propre ne veut point de la vertu humble, obscure, ignorée des hommes; encore moins de la vertu méprisée,

calomniée, perſécutée. Les bonnes œuvres cachées, & faites à petit bruit, ne ſont pas de ſon goût : il aime à ſe produire au grand jour ; il recherche l'éclat, la conſidération, l'eſtime & les applaudiſſements, qu'il ſe ménage avec adreſſe, qu'il attire en paroiſſant les repouſſer, qu'il reçoit avec une feinte modeſtie, qu'il ſavoure délicieuſement, en faiſant ſemblant de les rejeter, & qu'il ſait bien ſe donner en ſecret, ſi on les lui refuſe.

Il eſt ennemi de la ſimplicité, de la vie uniforme & commune ; il affecte la ſingularité, & met la ſainteté, non à bien faire les actions ordinaires, mais dans une conduite extraordinaire. Il n'a rien de régulier, de ſuivi, de conſtant ; mais il eſt bizarre, capricieux, changeant.

Il veut toujours s'aſſurer qu'il fait bien, que Dieu eſt content, & encore plus le Directeur. Delà les réflexions continuelles & les retours ſur ſoi-même ; delà les examens inquiets & ſcrupuleux de ſes motifs & de ſes intentions ; delà les témoignages qu'on demande ſans ceſſe, & à ſa conſcience, & à Dieu dans l'oraiſon, & au Confeſſeur, dans le tribunal, ou ailleurs. C'eſt, dit-on, pour ſe décider, pour ſe ſoutenir, pour s'encourager : vain prétexte ! c'eſt pour s'applaudir, pour en ti-

rer vanité, ou du moins pour pouvoir ſe répondre de ſon progrès, pour jetter quelque jour ſur l'affligeante obſcurité d'une voie qui ne préſente aucun appui ſenſible.

L'amour-propre n'a d'autre occupation, que de ſe meſurer & ſe comparer à autrui, ſoit pour ſe donner la préférence, ſoit pour ſe dépiter & ſe déſoler, s'il eſt forcé de l'accorder aux-autres. Il improuve toute autre conduite que celle qu'il tient; ſa voie d'oraiſon eſt la meilleure : ou bien, il porte envie aux ames qu'il croit plus avancées & plus favoriſées de Dieu. Il obſerve les défauts du prochain, critique ſes actions, juge & condamne ſes intentions, ſe diſant toujours ſecrètement qu'il n'auroit pas agi ainſi, qu'il n'auroit pas dit cela dans la même circonſtance.

Sa plus terrible maladie eſt la jalouſie ſpirituelle, qui le tourmente & le dévore. Une ame de ce caractère trouve que ſon Directeur n'a jamais aſſez d'attention pour elle; à l'en croire, il la néglige, tandis qu'il donne tous ſes ſoins aux autres. Elle s'informe curieuſement, quand il leur parle, quand il leur écrit, quand il va les voir, combien de temps il eſt avec elles : elle en fait des plaintes; & ſi l'on n'y a pas tout l'égard qu'elle ſouhaite, ce qui eſt im-

possible, Dieu sait à quels excès elle s'emporte. Les tristes effets de sa jalousie s'étendent jusqu'à Dieu même, qu'elle accuse quelquefois de traiter mieux les autres qu'elle, lui faisant valoir sa vie passée dans l'innocence, ses pratiques, ses austérités ; & lui reprochant, comme le frère du prodigue, le bon accueil qu'il fait à des ames qui le servent moins bien.

L'amour-propre accoutume l'ame à regarder comme son bien, les dons & les vertus dont Dieu l'enrichit, à en faire sa possession, à y prétendre un droit de propriété : d'où il arrive qu'elle souffre très-impatiemment que Dieu paroisse les retirer ; qu'elle fait les derniers efforts pour les retenir, & qu'elle ne s'en voit dépouillée en apparence, qu'avec une extrême désolation. Ce n'est pas que Dieu en dépouille l'ame réellement ; car il lui laisse toujours le fonds des vertus : mais il fait en sorte qu'elle ne s'apperçoive plus de les avoir, afin qu'elle cesse de se les approprier ; &, dans cette vue, il permet des tentations contraires à ces vertus ; il permet des dégoûts & de fortes répugnances à les pratiquer ; il permet un soulèvement des passions dans la partie inférieure, auquel l'ame ne consent jamais, quoiqu'il lui semble y consentir : il lui ôte

toute réflexion ſur elle-même, & juſqu'à l'appercevance des actes vertueux qu'elle exerce.

Enfin, l'amour-propre ravit à Dieu, la qualité de centre de l'ame, qui lui appartient, & établit ce centre dans l'ame elle-même : c'eſt cè qu'on appelle propriété, vice profond & radical, ſi naturaliſé avec l'homme, qu'il lui eſt très-difficile de le reconnoître, d'en ſentir la malice, & de conſentir que Dieu l'en délivre. Quelque avancée que ſoit une ame, elle ne renonceroit jamais à ce ſecret rapport à elle-même, qui lui fait enviſager & ſa perfection & ſon bonheur, d'une vue intéreſſée, & non ſubordonnée à la vue de la gloire & de la volonté de Dieu : jamais, dis-je, elle n'y renonceroit, ſi, pour lui en arracher le conſentement, Dieu n'uſoit de l'empire abſolu qu'elle lui a donné ſur ſon libre arbitre : c'eſt là la dernière vie, la vie la plus intime de l'amour-propre, au ſujet de laquelle Saint François-de-Sales diſoit que nous ſerions trop heureux, ſi ce vice mouroit un quart-d'heure avant nous.

L'amour-propre eſt l'unique ſource de toutes les illuſions de la vie ſpirituelle : c'eſt par lui que le Démon exerce ſes tromperies, par lui qu'il ſéduit les ames, & qu'il

en précipite quelques-uns dans l'Enfer, par un chemin qui paroît les conduire au Ciel. On a un vif empreſſement pour les douceurs ſpirituelles ; le Démon en donne de fauſſes, qui nourriſſent la ſenſualité & la vanité : on deſire ardemment les faveurs extraordinaires ; le Démon ſe transforme en Ange de lumière, & contrefait les opérations divines. On interroge Dieu curieuſement ſur ſon état, ſur celui des autres, ſur des choſes ſecrètes ou futures ; le Démon fait entendre des paroles intérieures, que l'on prend pour des réponſes céleſtes : on ſe croit enſuite illuminé ; on s'entête, on s'opiniâtre, on devient ſourd aux bons avis, on ſecoue le joug de l'autorité, & ſous des dehors trompeurs de ſainteté, on cache un orgueil de Lucifer.

Je n'ai expoſé que les abus & les déſordres introduits par l'amour-propre, dans la dévotion : que ſeroit-ce ſi je parlois de ceux qui ſe gliſſent à ſa faveur, dans l'exercice des plus ſaints miniſtères, tels que ceux de la parole de Dieu & de la direction des ames ? Je n'ai pas ici en vue les Miniſtres qui, regardant la piété comme un moyen d'acquérir de la réputation ou des richeſſes, s'ingèrent dans la prédication & dans la direction, par des motifs d'ambition ou d'intérêt. Ces vues

ſont trop groſſières, & trop viſiblement condamnées dans l'Evangile, pour qu'on puiſſe s'en diſſimuler le crime : mais qui pourroit raconter les misères, les petiteſſes, les jalouſies & les rivalités, auxquelles ſont quelquefois ſujets des Prédicateurs & des Confeſſeurs, pieux d'ailleurs & eſtimables ? Laiſſons ce détail, qui ne pourroit qu'offenſer & ſcandaliſer : ce que je puis dire, eſt qu'on ne ſauroit s'examiner trop ſévèrement là-deſſus, & rechercher avec trop de ſoin, non ſi dans la carrière des travaux apoſtoliques on reſſent quelquefois les foibleſſes de l'humanité : hélas ! qui en eſt exempt ! mais ſi l'on en gémit devant Dieu, ſi l'on s'en humilie, ſi l'on s'applique à les combattre & à les étouffer.

Je n'entre point dans la diſcuſſion des raiſons ſpécieuſes dont l'amour-propre a l'adreſſe de ſe couvrir : car il n'a garde de ſe montrer tel qu'il eſt ; il ſeroit trop mépriſable & trop odieux ; on auroit honte de l'écouter. Il invente donc les plus belles couleurs, & ſe déguiſe ſous des apparences ſéduiſantes. C'eſt toujours le zèle pour la gloire de Dieu qui l'anime ; c'eſt notre propre perfection, c'eſt l'intérêt ſpirituel du prochain qu'il ſe propoſe. Sa véritable intention demeure cachée au fond du cœur ; il en prétexte d'autres qui

sont bonnes & saintes ; il les mêle adroitement à ses vues, & se sert de ce mélange pour en imposer.

Le remède à un si grand mal est de ne s'attacher dans la dévotion, à rien de sensible, ni même d'apperçu, mais de s'élever au-dessus, & de ne tenir qu'à Dieu seul & à son bon plaisir. C'est toujours en sureté, tant qu'on n'envisage point la piété par rapport à soi, mais uniquement par rapport à Dieu. C'est pour cela aussi que la voie de la foi nue, où l'on marche comme à l'aveugle, sans témoignage ni assurance, met à l'abri de toute illusion. C'est encore pour cela que Dieu nous cache si soigneusement son œuvre, & nous défend d'y jetter un œil curieux. L'amour propre veut prendre part à tout ; il veut tout voir, pour tirer de tout de quoi se soutenir ; & Dieu par la raison contraire lui dérobe la vue de tout.

Laissons donc tomber les retours inquiets sur nous-mêmes ; ne nous regardons jamais par une vue de curiosité, de complaisance, d'intérêt. Oublions-nous, & demeurons abandonnés à Dieu. Mettons en pratique ce que Jésus-Christ dit un jour à Sainte Catherine de Sienne : *Ma fille, pense à moi, & je penserai à toi.* Parole courte, mais substantielle, qui comprend

toute la perfection, qui nous montre Dieu occupé de nos vrais intérêts, à proportion que nous nous occupons des siens. O que pure & heureuse seroit l'ame, qui séparée d'elle-même, & perdue tout-à-fait en Dieu, n'auroit d'autre objet que sa gloire & l'accomplissement de sa volonté ! Toutes les fautes que l'on commet dans la vie intérieure, tout ce qui en rétarde le progrès, tous les obstacles qu'on y rencontre, toutes les inquiétudes, tous les tourments qu'on y éprouve, ne viennent que de ce qu'on se regarde, de ce qu'on pense à soi, au-lieu de penser à Dieu, & de se reposer de tout sur sa bonté, sa sagesse & son amour.

Je sais qu'on ne parvient que par degrés, & bien tard, au parfait oubli de soi-même ; mais il faut y tendre sans cesse, & s'y exercer dans toutes les occasions, qui reviennent à chaque instant ; tant nous sommes près de nous-mêmes ! *Par-tout où vous vous trouverez*, dit le Saint Auteur de l'Imitation, *laissez-vous là :* Précepte d'une étendue immense dans la pratique; précepte désolant pour l'amour-propre, & par conséquent infiniment utile à l'ame. Il embrasse tout, & n'excepte rien : *par-tout où vous vous trouverez*. Mesurez votre avancement sur votre fidélité

à le ſuivre ; ou plutôt parvenez, s'il ſe peut, à y être fidèle, ſans ſonger que vous y êtes fidèle en effet.

Aimez à être ignoré, & réputé pour rien. C'eſt encore un excellent conſeil du même Auteur. L'amour-propre ne craint rien tant que l'obſcurité ; il eſt jaloux de paroître, d'être connu & eſtimé. N'alléguez pas l'intérêt de Dieu & l'utilité du prochain : aſpirez à être caché. Dieu ſaura bien vous trouver, & ſe ſervir de vous, quand il voudra, pour ſa gloire & pour le ſalut des ames : mais, de vous-même, fuyez toujours les œuvres d'éclat, & les regards publics ; c'eſt le vrai moyen pour que ces regards ne vous nuiſent pas, quand vous y ſerez expoſé malgré vous. Dieu vous emploiera & vous produira au grand jour, quand vous ne courrez plus aucun riſque, & que la réputation de ſainteté ne ſera plus un piége pour vous.

Aimez que Dieu lui-même paroiſſe vous ignorer, & vous réputer pour rien. Aimez que ſes conſolations & ſes faveurs ſoient pour les autres, & que ſes rigueurs & ſes délaiſſements ſoient votre partage. Qu'êtes-vous après tout ? Que méritez-vous ? & que devez-vous deſirer, ſinon que Dieu vous faſſe juſtice ici-bas, en vous traitant comme un néant & un pécheur ?

Enfin, persuadez-vous que *vous ne pro-terez qu'à proportion que vous vous rez violence.* Jamais de grace à l'amour-ropre, jamais de ménagement pour lui: 'est un criminel dont vous devez pour-uivre la mort, & demander sans cesse à Dieu le supplice. Brûlez, coupez ici-bas, écrioit Saint Augustin, pourvu que vous ne fassiez grace dans l'éternité. Cela paroît arbare, & affreux à la nature; mais la ratique en est plus douce qu'on ne pense: ame y trouve la paix & le bonheur. Plus l'amour-propre est subjugué, plus n est libre, indépendant, tranquille & erein.

Commençons donc avec courage, la uerre contre cet ennemi de notre repos & de notre sainteté. Poussons-la aussi loin ue nous pourrons aller & demandons omme une grace à Dieu, qu'il lui porte es derniers coups: car nous pouvons bien vancer sa mort; mais Dieu seul peut achever.

XVIIIe MAXIME.

Demeurer volontiers chez ſoi
Dans la retraite & le ſilence ;
Et de ſon temps régler l'emploi,
N'accordant rien à l'indolence.

L'AMOUR de la retraite & de la ſol tude eſt une des plus excellentes diſp ſitions à la vie intérieure. *Je conduir l'ame dans la ſolitude*, dit le Seigneu *& là je lui parlerai au cœur* (1). Quar l'homme eſt ſeul avec lui-même, & qu n'eſt point diſtrait par l'embarras des choſ extérieures ; à moins qu'il ne ſoit obſéd de quelque violente paſſion, il eſt natu rel que ſes réflexions ſe tournent d'abor ſur lui, & le ramènent enſuite à Dieu.

Il n'eſt pas queſtion ici pour les per ſonnes du monde, d'une retraite telle qu celle des Religieux & des Hermites : c'e être en retraite, que de demeurer chez ſoi & de n'en ſortir que pour vaquer à ſe affaires : c'eſt être en ſolitude, que de s'e

(1) Oſoc, II, 14.

enir avec le monde, aux rapports qu'exi-
ent la néceſſité, la bienſéance & la cha-
ité. Quiconque aime à ſe trouver ſeul
vec Dieu, &, parmi le tumulte de ſes
ccupations, ſoupire après le moment où
l pourra converſer librement avec lui,
ſt déjà intérieur, ou ne tardera pas à le
levenir.

Profitez donc de tout le loiſir que vous
aiſſent vos affaires, & ménagez-vous cha-
que jour quelques inſtants où vous ne pen-
iez qu'à celle de votre éternité : inſtants
précieux, dont le bon uſage vous mettra
en état de ſanctifier le reſte de la journée!
C'eſt encore une ſainte pratique, & qui
attire bien des graces, de prendre tous les
ans, une ſemaine, où l'on ſe retire dans
quelque maiſon conſacrée à Dieu, pour
y méditer tranquillement ſur les vérités du
ſalut, pour examiner ſérieuſement l'état
de ſon ame, y mettre ordre, & prendre
de ſolides meſures pour l'avenir. Cette pra-
tique, autrefois ſi commune, eſt tombée
aujourd'hui, & avec elle l'eſprit inté-
rieur.

Le ſilence eſt un des premiers fruits de
la retraite ; il eſt ami du recueillement
& de l'oraiſon, & l'on ne ſauroit trop le
recommander. L'eſprit intérieur règne ou
règnera bientôt dans toute communauté

où le ſilence eſt religieuſement obſervé. L
fidélité à cette règle eſt la ſauve-garde d
toutes les autres. Le relâchement & que
quefois le déſordre s'introduiſent peu-à
peu dans les Couvents où on la néglig
Dans le monde, il n'eſt pas aiſé d'avoi
des heures réglées pour le ſilence, parc
qu'il ſe préſente, lorſqu'on s'y attend l
moins, des occaſions de parler: mai
on le garde, lorſqu'on ne parle qu'
propos, & dans le beſoin; lorſque, dan
les compagnies, ſans affecter une taciturn
nité déplacée, on aime mieux écouter le
autres, que de parler ſoi-même; lorſqu'e
parlant, on ne ſe livre point à ſa viva
cité, & qu'on ſe tient toujours dans un
certaine réſerve qu'inſpire l'eſprit de Dieu
Cette retenue eſt un des caractères aux-
quels, ſelon le Prophète Iſaïe, Jéſus-
Chriſt devoit ſe faire reconnoître : *Il n
criera point ; il ne conteſtera point ; ſ
voix ne ſe fera point entendre dans le
places publiques* (1) : & entre les per-
ſonnes de piété, celles qui ſont intérieure
ſe diſtinguent aiſément à cette marque
Leur converſation n'en eſt pas pour cela
moins naturelle ; elle n'en eſt que plus
agréable & plus intéreſſante ; & pour être

(1) Iſaïe, XLII, 2. Matth. XII, 9.

tempérée

tempérées par une certaine réserve, elle n'est ni triste, ni froide, ni gênée.

Quand une ame est dans les premiers accès de la ferveur sensible, il n'est pas besoin de l'exhorter à la retraite & au silence; elle s'y porte assez d'elle-même. Elle appréhende trop de perdre les délices intérieurs dont elle jouit: elle prend trop de plaisir à les savourer en secret, pour qu'elle cherche à se dissiper au-dehors. Les entretiens des gens du monde lui pèsent; elle n'y trouve qu'un vuide affreux: aussi les évite-t-elle avec soin; & l'on pourroit l'accuser quelquefois, de ne pas s'y prêter autant que le demandent son état & les règles de la charité Chrétienne.

Mais un défaut auquel elle est sujète, est de faire des ouvertures de cœur indiscrètes aux personnes avec qui elle est familière, de s'épancher trop librement avec elles, & de les instruire du bonheur qu'elle goûte, dans l'espoir de les gagner à Dieu. Il lui semble qu'elle ne peut contenir la grace dont elle est remplie, & qu'elle se soulage en faisant part aux autres, de son secret. Elle fera mieux néanmoins de le garder pour soi, & de ne le communiquer qu'au dépositaire de sa conscience. Les opérations intérieures de la grace ne sont pas de nature à être divulguées; il faut les

tenir cachées, & ne pas prétendre devenir Apôtre, lorsqu'on n'est encore qu'un foible Néophyte.

Mais, quand la saison du printemps spirituel est passée, & que l'aridité a succédé aux consolations, il est à craindre qu'on ne quitte sa retraite, & qu'on ne recherche le commerce des créatures. Il faut résister à cette inclination naturelle, comme à une des tentations les plus dangereuses, qui exposeroit à une ruine prochaine, l'édifice naissant de notre perfection. Quoiqu'on n'ait plus alors la présence sensible de Dieu, on en a une autre plus profonde & plus délicate, qu'il est facile de perdre, si l'on n'est extrêmement soigneux de la conserver. Toute dissipation volontaire porte atteinte à ce recueillement réel, quoique imperceptible; elle laisse dans l'imagination, des traces, qui se réveillent à l'oraison d'autant plus aisément, que l'ame dans la sécheresse, est vuide d'idées & de sentiments. L'oraison devient ainsi une distraction continuelle, & coupable au moins dans son principe: & comme d'ailleurs on a déjà beaucoup de peine à la faire, n'y recevant de Dieu en apparence aucun secours, on n'est pas long-temps à l'abandonner. Or plus d'oraison, plus d'esprit intérieur.

Ce n'eſt pas aſſez de ſe tenir chez ſoi dans la retraite & dans le ſilence ; il eſt encore eſſentiel de régler l'emploi de ſon temps, & de diſtribuer tellement les occupations de la journée, qu'il n'y ait aucun vuide, & que chaque moment ait la ſienne. Par-là on évitera l'ennui, le déſœuvrement, & les tentations qui en ſont la ſuite.

Le point capital eſt de régler l'heure du lever & du coucher : car tout le reſte dépend delà. Enſuite il faut partager ſes exercices de piété, l'oraiſon, la Meſſe, la lecture, les prières vocales, les viſites du Saint Sacrement, de manière qu'il y en ait une partie pour le matin & une partie pour le ſoir ; & qu'on ne paſſe pas un temps conſidérable ſans s'occuper de Dieu. Les autres moments libres ſeront conſacrés au travail & aux devoirs de l'état. On dreſſera ce réglement de l'avis de ſon Confeſſeur ; & l'on s'y conformera avec une exacte fidélité.

Cependant comme Dieu ne veut pas qu'on ſoit eſclave d'autre choſe que de ſon amour, & de ſa ſainte volonté qui eſt au-deſſus de tout réglement extérieur, & que mille affaires ſurvenantes peuvent cauſer du dérangement dans notre ordre du jour, il faut ſe plier en cela aux dif-

positions de sa providence, & ne pas se reprocher des manquements qu'il n'est pas en notre pouvoir d'éviter. On est toujours fidèle, lorsqu'on l'est autant qu'on peut l'être : l'exactitude à l'égard de Dieu, est moins dans l'exécution littérale, que dans la disposition de la volonté. Ce seroit même, par une fidélité mal-entendue à son réglement, manquer de fidélité à Dieu, que de violer, pour s'y assujettir, les règles de la charité, de la bienséance & de la condescendance. La vraie piété n'est nullement opposée à ce que prescrivent les devoirs de la société : elle sanctifie nos rapports avec le prochain, même ceux qui paroissent les plus indifférents, & ce qui n'est que d'usage & de politesse : mais elle ne nous oblige point d'y renoncer ; elle ne nous permet pas même de les négliger.

Il faut donc en premier lieu, tellement arranger son réglement, qu'on puisse habituellement l'observer ; ne point trop se charger de pratiques, ni les multiplier excessivement ; car cela bande l'esprit, & ôte à l'ame une certaine liberté; avoir égard à sa santé, à son état, à ses occupations, aux personnes dont on dépend, comme une mère, un mari, à qui l'on

doit la plus grande déférence. Il faut en ſecond lieu, dans tous les embarras ſurvenants, tels que les affaires imprévues, les lettres, les viſites à rendre ou à recevoir, ne pas craindre de ſacrifier les exercices de piété deſtinés à remplir ces temps-là, ſauf à les reprendre en d'autres moments, ſi on le peut; ne pas ſe rendre odieux ou ridicule par une exactitude à contretemps; ne témoigner pas même par ſon air & par ſon maintien, qu'on nous dérange, & que nous avions autre choſe à faire; & ſe prêter de bonne grace, non-ſeulement aux amis, mais aux perſonnes fâcheuſes & importunes. Dieu permet ces petites traverſes, pour rompre notre volonté, pour nous donner une dévotion ſouple & liante, telle qu'étoit celle de Saint François-de-Sales, & pour nous faire pratiquer mille vertus, qui n'ont lieu qu'en ces ſortes de rencontres.

Enfin, pour prévenir tout ſcrupule, diſtinguons ſoigneuſement ce qui dépend de nous & ce qui n'en dépend pas; ce que nous pouvons faire ſans inconvénient, ou ce qui choqueroit & offenſeroit les perſonnes à qui nous devons quelques égards; ce qui, ſans ſortir des bornes de la fidélité, nous maintient dans une ſainte liberté,

& ce qui tiendroit de la contrainte, de la minutie, & d'une roideur déplacée. Si nous ſommes de bonne foi avec nous-mêmes, & ſi nous allons à Dieu avec droiture, il nous ſera toujours aiſé de décider ſi ce n'eſt pas notre faute, ou pour quelque raiſon légitime, que nous avons omis quelqu'un de nos exercices de piété.

Je ſais que ce réglement des actions de la journée ne peut avoir lieu qu'à l'égard des perſonnes qui ſont tout-à-fait ou à-peu-près maîtreſſes de leur temps : Pour ceux qui à raiſon de leur charge ou de leur profeſſion qui les rend dépendants du public, ou ceux qui ſont aſſujettis à un travail continuel, pour ſe procurer les néceſſités de la vie ; ou ceux que leur condition tient aſſervis à la volonté d'autrui ; ou enfin les pères & les mères de famille tellement accablés d'affaires & de tracas domeſtiques, qu'ils ne peuvent ſe répondre preſque d'un ſeul moment, il eſt comme impoſſible qu'ils ſuivent un certain ordre dans leurs actions journalières, ni qu'ils s'aſtreignent à faire les mêmes choſes à des heures réglées. Mais s'ils ont un véritable zèle de leur perfection, ils mettront à profit tous les moments libres, & ménageront avec la plus grande écono-

mie, le temps qui leur reſtera, pour l'employer à l'oraiſon, pour faire quelque lecture de piété, pour réciter quelques prières. Qu'ils ne ſe plaignent pas de la dure néceſſité de leur poſition ; elle eſt dans l'ordre de la Providence : elle ne les empêchera pas d'avancer dans les voies intérieures, ſi leurs attraits les y porte. Dieu ſaura bien ſuppléer par lui-même aux moyens ordinaires qui leur manquent, & peut-être trouveront-ils dans leur état, tout occupés, tout gênés qu'ils ſont, plus de facilité pour ſe ſanctifier, que les perſonnes qui diſpoſent le plus librement de leur temps. Rien ne peut être un obſtacle à quiconque veut aimer Dieu : tout lui en deviendra même un moyen, s'il n'a en vue que ſa gloire dans toutes ſes actions, & s'il bénit ſa providence en tout ce qui lui arrive.

Pluſieurs excellentes raiſons doivent déterminer le Chrétien à régler ainſi ſa journée, quand la choſe dépend de lui. La première eſt l'obligation où nous ſommes tous de ſanctifier nos actions. Or c'eſt déjà un commencement de ſanctification, de les ſoumettre à une certaine règle qu'on peut regarder avec raiſon, comme étant la volonté de Dieu ; & de les faire chacune

dans cette vue, à une heure marquée, comme si Dieu lui-même nous y appelloit.

La seconde est que, quand les exercices de piété sont ainsi réglés, on est moins sujet à les oublier, & l'on en prend bientôt la douce habitude. L'heure même y convie; & de plus elle donne souvent occasion à quelque petit sacrifice, lorsqu'on quitte ce qu'on avoit alors entre les mains, pour faire ce que Dieu demande de nous.

La troisième est qu'on évite ainsi l'oisiveté; tentation à laquelle sont si exposés ceux qui disposent à leur gré, de leurs actions. Nous tendons tous naturellement au repos & à la paresse. Si nous n'avons point d'objet fixe & arrêté, nous voilà livrés à l'inquiétude & à l'inconstance de nos pensées. Nous commençons une chose; puis nous la quittons pour en entreprendre une autre, que nous laissons encore pour une troisième. On demeure les bras croisés; ou bien on va, on vient, on s'agite; on ne fait que faire du temps; il se passe à délibérer à quoi on l'emploiera; & souvent on s'abandonne à l'inaction, au sommeil, à des amusements frivoles, ou même dangereux. Mais l'oisiveté n'est pas à craindre pour celui dont tous les mo-

ments font remplis : fon imagination ne travaille point fur ce qu'il fera ou ne fera pas ; il fait à chaque inftant, à quoi il doit s'occuper ; & les objets divers qui fe fuccèdent fans intervalle, le tiennent toujours en haleine.

La quatrième raifon eft qu'on fe fouftrait à l'ennui, ce redoutable fléau de la vie humaine. L'ennui eft le partage néceffaire de toutes les perfonnes défœuvrées, qui ne favent ce qu'elles deviendront la journée. A peine a-t-elle commencé, qu'elles en voudroient voir la fin, & qu'elle leur paroît d'une longueur dont le poids les accable. C'eft pour échapper aux pourfuites de cet ennemi inexorable, que les mondains multiplient & varient à l'infini leurs plaifirs. On croiroit qu'ils cherchent ces plaifirs pour la fatisfaction qu'ils y trouvent : point du tout, ils les prennent comme un remède à l'ennui ; & encore ne les en préferve-t-il pas. Ils font contraints à fe fuir fans ceffe : mais ils ont beau fe fuir, ils fe retrouvent toujours ; l'ennui les pourfuit, & les affiége de place en place, par-tout où ils fe réfugient. On fe met à l'abri de ce tourment des prétendus heureux du fiècle, par une vie férieufe & occupée, où l'efprit a toujours un

objet qui le fixe, & où la variété même des occupations ſert de délaſſement.

En ſe garantiſſant ainſi de l'oiſiveté & de l'ennui, à combien de tentations ne ferme-t-on pas l'entrée de ſon ame? De combien d'occaſions de pécher ne ſe préſerve-t-on pas? De ces deux ſources viennent preſque tous les maux qui inondent la ſociété humaine: elles rendent l'homme à-la-fois méchant & malheureux. Soyez toujours occupé, conformément à l'ordre de Dieu & aux devoirs de votre état; ni les paſſions, ni le Démon n'auront aucun empire ſur vous; vous ſerez vertueux, vous ſerez heureux, autant qu'on peut l'être ici-bas.

Ce que je viens de dire du réglement de vie, eſt pour tous les Chrétiens en général, ſuivant que le permet la condition de chacun. Pour ce qui eſt des perſonnes intérieures, elles ſont plus portées à s'en faire un, & elles y ſont conſtamment plus fidelles que les autres. L'eſprit de Dieu qui les anime & les conduit, ne leur permet pas de vivre à l'aventure, & il leur demande un compte ſévère de tous leurs moments: mais elles ne peuvent pas toujours être aſſujetties au même réglement; il faut qu'il change ſelon les divers états par où elles paſſent ſucceſſivement. Les pra-

tiques qui leur ſont utiles dans les commencements, ne leur conviennent pas dans la ſuite : ce que l'eſprit de Dieu leur interdit dans un temps, il le leur permet, & même il l'ordonne dans un autre. Les exercices propres de la vie retirée doivent remplir les premières années : après quoi Dieu leur laiſſe plus de liberté de ſe communiquer au-dehors pour l'avantage du prochain. Il eſt un temps où ce qui les rappelle au-dedans, leur eſt néceſſaire ; il en eſt un autre où elles doivent faire uſage de ce qui les tire d'elles-mêmes, & les force à s'oublier. Ainſi, par exemple, dans les grandes épreuves, le Directeur ſage leur permettra des amuſements & des diſtractions innocentes, dont elles ont beſoin, & qu'il leur auroit juſtement défendu dans un autre état. Je n'en dirai pas davantage là-deſſus, parce que je n'écris pas ici pour les ames avancées, mais pour celles qui commencent.



XIXe MAXIME.

Sous prétexte de piété,
Ne point négliger ſes affaires;
Remplir, avec fidélité,
Les moindres devoirs ordinaires.

LA négligence de ſes affaires & de ſes devoirs domeſtiques ſous prétexte de piété, eſt un défaut aſſez commun. Les dévots, & encore plus les dévotes de profeſſion y tombent ordinairement : ce qui donne, non-ſeulement aux mondains, mais aux gens ſenſés & vraiment pieux, les plus juſtes ſujets de plainte. Ce n'eſt pas néanmoins à la dévotion qu'on doit s'en prendre, mais à leur propre eſprit, qu'ils ſuivent au préjudice de l'eſprit de Dieu.

A peine grand nombre de femmes ont-elles pris le parti de la piété, qu'elles négligent le ſoin de leur ménage, de leurs enfants, de leurs domeſtiques; elles paſſent la journée aux Egliſes; elles courent les Prédicateurs qui ont la vogue; il n'y a aucune aſſemblée de piété, aucune Fête particulière, aucune cérémonie

où elles ne paroiſſent ; elles s'engagent dans tous les genres de bonnes œuvres. On les trouve par-tout, hormis chez elles, d'où elles ſortent le plus tôt, & où elles rentrent le plus tard qu'elles peuvent.

Cependant tout eſt en déſordre dans la maiſon ; chacun y fait ce qu'il veut dans l'abſence de la maîtreſſe ; les enfants ſont abandonnés à des mains peu sûres, & qui ont beſoin d'être ſurveillées ; ou bien on les traîne, les filles, ſur-tout, de dévotion en dévotion ; on les ennuie, on les excède ; on leur inſpire de bonne-heure, de l'averſion pour la piété. Le mari ſe plaint à juſte titre ; mais on le laiſſe dire, & on l'accuſe, au moins tout bas, de n'avoir pas aſſez de religion.

Il en eſt de même de beaucoup de dévots actifs, empreſſés, intrigants, qui ſe mêlent de tout pour la cauſe de Dieu, qui croient que toute l'Egliſe repoſe ſur eux, & qui ſe chargent de l'inſpection des autres, ſans preſque jamais ſonger à eux-mêmes. Pluſieurs Miniſtres du Seigneur ne ſont pas exempts de tout reproche à cet égard : ils ont du zèle ; mais, comme dit Saint Paul, il n'eſt pas ſelon la ſcience ; ils ſe livrent ſans ménagement à leur activité naturelle ; & parce que leur miniſtère s'étend en effet à beaucoup d'objets, ils

s'ingèrent d'eux-mêmes, & s'imaginent que tout eſt de leur reſſort. Avez-vous une fille à pourvoir ? ils ſe chargeront de lui trouver un mari, ou de lui inſpirer une vocation. Eſt-on en diſcuſſion pour quelque affaire d'intérêt ? c'eſt à eux d'accommoder les Parties; ils ſont le bureau d'adreſſe de tous les domeſtiques qui cherchent une place; il faut que toutes les bonnes œuvres paſſent par leurs mains, ſans quoi elles ne réuſſiroient pas. Il n'eſt point de ſecret de famille dont ils ne s'informent curieuſement, même au Tribunal de la Pénitence. Quelques-uns gouvernent les maiſons de leurs dévotes, règlent leur dépenſe, gèrent leurs biens, ſollicitent leurs procès, dreſſent les articles de leur teſtament. Vous les voyez aller, venir, entrer par-tout : la journée ne ſuffit pas à la multiplicité de leurs affaires; ils ſont obligés de prendre ſur la nuit ; à peine ont-ils le temps de réciter leur Office.

Ce n'eſt pas une critique que je prétends faire ici ; rien n'eſt plus éloigné de mon eſprit, & du but que je me propoſe en cet Ouvrage : mais peut-on s'empêcher de gémir ſur un abus de cette nature, qui tourne au détriment de la piété ? Ce que je blâme, n'eſt pas l'intention, que je crois droite & pure ; ce n'eſt pas non plus

l'objet, qui eſt bon, puiſqu'il s'agit du culte de Dieu & du ſervice du prochain: mais, qui pourroit approuver qu'on renverſe l'ordre des devoirs, & qu'on faſſe paſſer ce qui eſt de ſurérogation, avant ce qui eſt d'obligation? Qui pourroit excuſer une piété mal-entendue, mal réglée, où l'on met tout dans l'extérieur, & où l'on compte pour rien l'intérieur; où l'on manque aux premières loix que Dieu impoſe, & qui ſont le fondement de la ſociété? Qui entreprendroit de juſtifier les Eccléſiaſtiques dont je viens de tracer le portrait, toujours occupés des affaires d'autrui?

L'eſprit intérieur ſuit une toute autre marche, & inſpire des idées bien oppoſées: il apprend à quiconque s'abandonne à ſa conduite, qu'on doit commencer par ſe ſanctifier ſoi-même; que la ſainteté du Chrétien conſiſte principalement dans l'accompliſſement des devoirs de l'état; que rien ne peut en diſpenſer; que la dévotion elle-même a pour objet de nous obtenir les graces néceſſaires pour les remplir; qu'ainſi elle ne ſauroit jamais être un prétexte de les négliger; qu'au contraire, la vraie, la ſolide piété ne donne à la prière, que les moments dont nos occupations légitimes nous per-

mettent de diſpoſer; qu'elle veut encore qu'en ce qui n'eſt pas d'une obligation étroite dans le ſervice de Dieu, on condeſcende aux deſirs, à la foibleſſe même des perſonnes qu'il nous eſt ordonné de ménager, & que, pour le bien de la paix, on leur ſacrifie ſes goûts, même les plus pieux.

Il apprend encore qu'on ne doit embraſſer les bonnes œuvres laiſſées à notre diſpoſition, qu'autant qu'elles ne portent aucun préjudice au recueillement, & que, pour peu qu'elles y nuiſent, & nous diſſipent, il faut y renoncer abſolument, ou en remettre la pratique à un autre temps où nous ne courrons plus le même riſque; qu'on ne doit pas s'y livrer de ſoi-même, mais prendre conſeil, & attendre que Dieu en préſente les occaſions; qu'il eſt néceſſaire de ſe tenir en garde contre l'empreſſement naturel, l'activité, le zèle indiſcret; qu'il ne faut pas non plus s'en ſurcharger, ni les multiplier au point qu'on en ſoit accablé, & qu'il ne reſte plus de temps pour la prière & pour les devoirs de l'état, qui ſont la première bonne œuvre.

Il apprend à ceux qui ſont chargés du ſaint Miniſtère, que le ſoin des ames doit ſe borner aux choſes ſpirituelles, & qu'il

n'eſt permis de l'étendre aux choſes temporelles, que par un principe de charité, en uſant de beaucoup de réſerve & de circonſpection, tant pour ne ſe faire aucun tort à eux-mêmes, que pour conſerver dans l'eſprit des Fidèles, le reſpect dû à leur caractère : que tel a été l'eſprit de l'Egliſe depuis les Apôtres, qui les premiers en ont donné l'exemple, inſtituant des Diacres afin de pourvoir aux beſoins des Pauvres, & ſe réſervant la prière & le miniſtère de la parole; que les Eccléſiaſtiques doivent employer à l'oraiſon, à la lecture des livres ſaints, & aux autres études propres de leur état, les moments qui leur reſtent après s'être acquittés de l'adminiſtration des Sacrements, de la prédication, de la direction des ames, de la viſite des malades, & des autres fonctions ſemblables; que, pour les affaires temporelles, ſi l'on s'adreſſe à eux, ils ne doivent s'en mêler qu'en ce qui touche la conſcience, inſtruiſant des règles qu'il faut ſuivre pour ne point bleſſer la juſtice ou la charité, & pour maintenir ou rétablir l'union & la paix; qu'à l'égard des bonnes œuvres dont l'objet eſt le ſoulagement des pauvres, ils peuvent bien être à la tête de ces bonnes œuvres pour les diriger; mais que, pour le détail & l'exécution, ils

ne sauroient mieux faire que de s'en reposer sur des personnes pieuses, intelligentes & sûres; qu'autrement, outre le temps qu'ils y perdent, ils s'exposent à des plaintes, à des murmures, & quelquefois à des soupçons déshonorants pour leur ministère; qu'enfin, plus ils s'abstiendront de ce qui multiplie leurs rapports extérieurs, & n'est propre qu'à les distraire, & à les retirer de l'union intime qu'ils doivent avoir avec Dieu; plus ils se mettront en état de bien servir la Religion, & de procurer le salut des ames; plus ils auront d'autorité & de considération; plus leur réputation sera intacte, & leur vertu respectée.

Voilà ce qu'apprendroit l'esprit intérieur aux Ministres du Seigneur, & aux personnes qui professent la piété, si on le consultoit avec une intention pure. Voilà ce qu'il a appris aux Ambroise, aux Augustin, aux Chrisostome, aux Borromée, aux François-de-Sales, à ce que l'Eglise a produit dans chaque siècle de plus grands Saints, de plus grands Docteurs, d'hommes plus zélés pour la gloire de Dieu, & pour le bien spirituel du prochain.

XXe MAXIME.

Être doux, cordial, benin,
Ne point ſe préférer aux autres ;
Paſſer ſes défauts au prochain ;
Et ne point épargner les nôtres.

QUE de préceptes, & quel détail de mœurs dans cette maxime ! Le caractère eſſentiel de la vertu eſt d'être aimable : elle n'eſt point parfaite dans l'homme en qui elle ne ſe fait pas aimer, & l'on ne peut en attribuer la cauſe qu'à l'amour-propre & à l'eſtime de ſoi-même. Quand l'humilité a tari en nous ces deux ſources de tous nos défauts & de tous nos vices, alors la vertu ſe montre avec tous ſes charmes ; & il n'eſt perſonne qui ne ſoit forcé de lui rendre hommage, au moins dans ſon cœur : car la vertu nous fait tranſporter au prochain, les ſentiments que nous avons pour nous-mêmes ; en ſorte que ce qui eſt amour-propre injuſte par rapport à nous, devient charité louable par rapport à lui : elle nous porte à le traiter comme nous voulons qu'on nous traite ;

à penſer, à dire, à ſouffrir même de lui ce que nous deſirons qu'on penſe, qu'on diſe, qu'on ſouffre de nous. Il eſt évident que perſonne ne peut refuſer le tribut de ſon amour à une telle vertu, lorſqu'il la voit dans autrui ; & tous les hommes s'aimeroient réciproquement, s'ils étoient vertueux.

La vraie piété inſpire donc au Chrétien tout ce qui peut le rendre aimable, & ſon premier caractère eſt la douceur. Si elle eſt auſtère, ce n'eſt que pour elle-même, & encore toujours ſelon la meſure d'une ſainte diſcrétion : mais pour les autres, elle eſt bonne, facile, accommodante, autant que la conſcience le peut permettre. Si elle eſt quelquefois forcée d'être ſévère, la charité eſt toujours le principe de ſa ſévérité, Elle n'eſt point farouche & ſauvage, mais abordable & communicative. Lorſqu'on pratique la piété en vivant dans le monde, ce n'eſt pas la bien entendre, que de rompre tout rapport avec le prochain, & de mener une vie trop retirée, pour ſe conſacrer tout entier à de ſaints exercices. Pourquoi, parce que nous ſommes à Dieu, n'aurions-nous plus d'amis, ſi nos liaiſons n'ont rien de dangereux ni de diſſipant? Pourquoi nous priverions-nous de la douceur de leur

ociété? Pourquoi les visites de bienséance ous seroient-elles à charge? Pourquoi nême ne souffririons-nous pas celles qui ont inutiles & importunes? Que peut enser le monde, d'un dévot ou d'une déote qui ferme sa porte, ne veut voir peronne, & présente un visage embarrassé & repoussant à ceux qui l'abordent? Se oustraire ainsi à tout commerce, c'est endre la piété haïssable, & la faire enisager comme quelque chose d'impratiable; c'est nous ôter à nous-mêmes mille ccasions d'exercer la vertu; c'est contracer même des défauts, & prendre un tour l'esprit qu'elle condamne.

Il est bon sans doute, d'avoir un temps églé pour chacun de ses exercices, & l'être fidèle, autant qu'on le peut, à s'en cquitter: mais aussi ne faut-il pas les muliplier tellement, qu'ils emportent tous nos noments, & ne nous en laissent aucun our vivre avec les humains. La charité 'ailleurs sait se prêter, & sacrifier à propos es dévotions à la complaisance qu'elle doit u prochain.

La vraie piété montre aussi beaucoup le douceur dans l'exercice de l'autorité, oit sur les enfants, soit sur les domesiques, & sur tous ceux qui dépendent le nous. Elle n'est point roide & inflexible;

elle n'exige point les devoirs avec empire elle ne reprend point avec trop de rigueur elle ne relève pas, avec une attention minutieuse, les plus petits manquements; elle pardonne aisément, & n'a pas sans cesse les menaces à la bouche & les châtiments à la main. Sur-tout elle évite les impatiences, les emportements, les paroles dures, les reproches injurieux, tout ce qui peut mortifier & offenser, & ne sert point à corriger. Elle ne veut que le bien mais elle ne le veut pas avec âpreté, & ne demande pas qu'on soit parfait tout d'un-coup: elle attend avec patience, & revient à plusieurs reprises, sur les mêmes avis; elle console; elle encourage, elle applaudit à la bonne volonté, & donne des éloges aux moindres efforts, pour exciter à en faire de plus grands.

Mais ce que la piété s'attache principalement à corriger en nous, c'est l'humeur. Tout le monde sait ce que c'est quoiqu'il soit peut-être impossible de la définir. On accuse les dévots d'y être plus sujets que d'autres; & il est vrai que la dévotion mal prise, donne souvent lieu de la faire paroître. L'humeur ne vient pas d'un fonds de malice : ce n'est pas le défaut des méchants ni des politiques; au contraire, c'est celui des ames droites &

ranches : mais elle fait commettre bien les fautes, dont on a honte soi - même, quand elle est passée ; & elle rend insupportable dans la société. La politesse apprend à la contraindre devant les étrangers & les personnes qu'on respecte : mais on s'y livre sans ménagement avec ses amis ; & dans l'intérieur de la maison ; un mari, une femme, des enfants, des serviteurs en sont les victimes. On en souffre soi-même le premier.

Rien ne peut être plus difficile à déraciner entièrement que l'humeur, parce qu'elle n'a point d'objet déterminé qui l'excite, ni de cause morale bien connue, & même qu'elle tient beaucoup au physique ; que d'ailleurs elle prévient toute réflexion, & prend par accès, lorsqu'on s'y attend le moins. Quelle prise peut avoir la volonté sur un mal de cette nature, lorsqu'on est parvenu à un certain âge ? Je n'y connois guère qu'un remède ; savoir, la pratique de la présence de Dieu & de l'oraison. La présence de Dieu rend attentif aux premiers mouvements de l'humeur, & les arrête ; l'oraison établit l'ame peu-à-peu dans une certaine égalité ; elle assujettit l'imagination ; elle affoiblit la sensibilité ; elle dissipe la mélancolie : ce sont là, je crois, les principales sources de

l'humeur. On ne voit pas en effet que les perſonnes d'oraiſon y ſoient ſujètes : il n'en eſt pas ainſi des autres.

Au reſte, la douceur que donne la vertu, ne reſſemble point à celle qui vient du caractère. Les ames naturellement douces ſont ſouvent foibles, molles, indifférentes, apathiques, & portent l'indulgence à l'excès : mais celles qui deviennent telles par vertu, ſont fortes, fermes, pleines de ſentiment, également affectées du bien & du mal, indulgentes au beſoin, ſans manquer aux règles du devoir. L'ame douce par caractère, ne reprendra pas, dans la crainte de s'émouvoir & de ſortir de ſon aſſiette : l'ame douce par vertu, reprendra fortement, & même vivement, mais toujours avec poſſeſſion d'elle-même. L'une diſſimulera par timidité; l'autre parlera par eſprit de charité : l'une ſera ſouvent expoſée à ne pas remplir en ce point ſon devoir ; l'autre l'accomplira toujours fidellement, ſans reſpect humain : l'une ménagera les autres par ménagement pour elle-même; l'autre le fera uniquement en vue de Dieu, & du plus grand bien. Quant à la douceur, qui eſt l'effet de la politique, c'eſt un vice que la piété abhorre; c'eſt une douceur feinte, outrée, forcée, flatteuſe, & qui ne tend

qu'à

qu'à tromper, ce n'eſt jamais pour l'intérêt d'autrui, mais pour le ſien propre qu'on eſt doux de cette manière.

La cordialité eſt un autre fruit de la véritable piété. Il y a long-temps que le monde l'a bannie de ſon commerce, pour s'en tenir à la politeſſe, qui n'en a que les dehors, qui diſſimule ce qu'elle penſe, & fait montre de ſentiments qu'elle n'a pas. On ſe paie de ces démonſtrations apparentes, & on les rend en même monnoie : mais, au fond, l'on ne s'y fie pas ; & pour peu qu'on ait d'uſage, on n'en eſt pas la dupe. La première leçon que donne le monde à ſes élèves, eſt de paroître ouvert, mais de n'être jamais cordial : aujourd'hui même ce terme eſt preſque inuſité dans le langage, comme ce qu'il ſignifie, l'eſt dans la ſociété. Tout s'y réduit à de vains compliments, qui ne ſont ſouvent que des dériſions; à des louanges qu'on prête plutôt qu'on ne les donne; à des offres de ſervice, ſur leſquelles on ſeroit fâché d'être pris au mot; à des promeſſes ſans effet, dont on ſait ſe dégager quand il s'agit de l'exécution; à des témoignages de bonne volonté, qui finiſſent toujours par dire qu'on ne peut pas; aux démonſtrations les plus vives en apparence, mais réellement les plus froi-

des, & ſouvent les plus fauſſes, de l'intérêt qu'on prend à ce qui nous touche.

Quelle prodigieuſe diſtance de ces dehors affectés à la cordialité Chrétienne! La charité ne manque en rien aux égards de la vraie politeſſe; mais elle y joint la franchiſe, l'ouverture de cœur; elle n'exprime que ce qu'elle ſent, & elle l'exprime d'une manière ſimple, naïve, toute propre à perſuader. Nuls détours, nulle réticence, nulle affectation; tout part du fonds; c'eſt le cœur ſeul qui ouvre la bouche, & la ſeule diſcrétion qui la ferme. Quelle douceur, quelle ſûreté, quelles reſſources dans le commerce des ames inſpirées par la charité! *Ils n'étoient tous qu'un cœur & qu'une ame* (1), dit l'Ecriture au ſujet des premiers Chrétiens, parcequ'ils ſe regardoient tous comme les membres d'un même chef.

Divine unité, que Jéſus-Chriſt a demandée pour ſes Diſciples à ſon Père, dans la dernière prière qu'il lui a adreſſée! *Que tous ſoient un, comme vous, mon Père, êtes en moi & moi en vous; qu'ils ſoient pareillement une même choſe en*

(1) Act. IV, 32.

nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé (1). A cette marque, Jésus-Christ veut que l'on reconnoisse sa divinité, & celle de sa Religion; unité qui feroit le bonheur de la terre, si elle y régnoit, & qui, dans l'intention du Sauveur, devoit commencer ici-bas, pour être consommée éternellement dans le Ciel. Où subsiste-t-elle aujourd'hui? entre un très-petit nombre de Chrétiens, plus rares qu'on ne sauroit l'imaginer. Dans tous les autres la communication des cœurs est traversée par mille petites vues d'intérêt propre, & de recherche de soi-même, qui sans altérer toujours l'essence de la charité, la refroidissent, l'assujettissent à des dissimulations & à des réserves qu'elle voudroit ignorer.

La bénignité ajoute à la cordialité une certaine disposition qui fait tout prendre en bonne part, qui interprète les choses dans le sens le plus favorable, qui ne se scandalise point sans sujet, qui n'est ni ombrageuse, ni soupçonneuse : qualité peu commune parmi les personne qui professent la dévotion : elles sont souvent d'autant plus enclines à mal juger, qu'elles ont plus de connoissance du bien & du

(1) Joan. XVII, 21.

mal, & plus de lumières pour en faire le diſcernement dans autrui.

Un autre défaut qui leur eſt aſſez ordinaire, eſt celui de ſe préférer aux autres. L'eſtime de ſoi-même & la vanité ſpirituelle ſont un des piéges les plus dangereux qu'on rencontre à l'entrée de la vie intérieure. A peine s'eſt-on donné à Dieu, & croit-on appercevoir en ſoi quelque réforme notable, qu'on jette les yeux ſur le prochain, pour ſe meſurer avec lui. On l'examine de la tête aux pieds ; on compare ſa conduite & la nôtre : et quelle énorme différence n'y trouve-t-on pas ? Il a tel défaut dont, graces à Dieu, l'on eſt exempt ; il ne fait point tel exercice que l'on pratique; il n'eſt pas dans le bon chemin, où l'on croit marcher preſque ſeul ; il n'a pas les vrais principes de la ſpiritualité; il donne ou dans l'excès, ou dans la petiteſſe, ou dans les ſcrupules. On diroit volontiers, comme le Phariſien de l'Evangile : *Mon Dieu, je vous rends graces de ce que je ne ſuis pas comme le reſte des hommes.* (1)

C'eſt bien autre choſe encore, ſi l'on a eu quelque goût ſenſible à l'oraiſon, ſi, à la Communion, l'on a verſé quelques

(1) Luc, XVIII, 11.

larmes de tendreſſe : alors on s'imagine ne plus marcher à terre, & planer avec les aigles au plus haut des airs ; tentation délicate, dont il eſt difficile de ſe préſerver entièrement, ſi Dieu ne vient à notre ſecours, en nous procurant quelque ſujet d'humiliation, ou en retirant ſes conſolations, dont on abuſe. L'orgueil ſpirituel eſt plus à craindre ſans comparaiſon, que l'autre, à proportion de l'excellence des biens où il ſe complaît : auſſi eſt-il puni du plus profond aveuglement, & nous expoſe-t-il à une perte certaine.

Les directeurs qui n'ont pas l'eſprit de Dieu, ſont ſujets pareillement à préſumer de leurs lumières, à ſe croire plus éclairés que les autres, à ſe perſuader qu'ils ont un talent unique pour la conduite des ames, & que les autres n'y entendent rien : ils ſont fiers du nombre & de la qualité de leurs pénitentes ; ils ont de ſecrètes adreſſes pour s'en procurer. S'ils ne ſe vantent pas toujours eux-mêmes, d'autres bouches y ſuppléent. Ils plaignent les perſonnes qui s'adreſſent ailleurs ; & ils font entendre que c'eſt dommage, vu leurs bonnes diſpoſitions, qu'elles ne ſoient pas tombées en de meilleures mains : auſſi, quand on vient à eux, la première choſe qu'ils font, eſt de détruire l'ouvrage d'autrui,

de ſuggérer d'autres méthodes, & de faire prendre une allure toute différente.

Ces Directeurs ont au ſuprême degré, l'eſprit de domination, & ils exercent un empire abſolu ſur les ames. Ils ne les ſoumettent point à la grace; mais ils les aſſerviſſent à leurs idées. Ils ſe gardent bien de leur dire d'écouter Dieu au fond de leur cœur: Dieu ne parle que par leur organe; & ils traitent d'illuſion toute inſpiration intérieure qui ne s'accorde pas avec leur manière de voir. Ames dévotes, fuyez ces tyrans préſomptueux, & cherchez ceux qui étudient en vous l'attrait de la grace, pour y conformer leurs avis, qui n'ont d'autre méthode que celle de vous apprendre à être attentives & dociles à la voix du bon Paſteur.

Paſſer au prochain ſes défauts, grande règle de la charité Chrétienne; ne point épargner les nôtres, premier principe de la mortification intérieure. Combien de pretendus dévots prennent le contre-pied de ces deux règles? On s'en eſt toujours plaint, & l'on s'en plaindra encore longtemps.

Qu'il eſt aiſé de faire conſiſter la dévotion à cenſurer le prochain, à le critiquer tantôt avec une aigreur inſupportable, tantôt avec une fauſſe apparence de com-

paſſion! Où eſt la charité de ne pouvoir rien ſouffrir de lui, de le tourner en ridicule ſur tout ce qui nous déplaît en lui, ſoit à tort, ſoit avec raiſon, de ne lui faire grace, ni ſur ſon air, ni ſur ſes manières, ni ſur ſon caractère, ni ſur les imperfections attachées à la foibleſſe humaine? On ne demande pas que vous le flattiez ſur ce qu'il peut avoir de déſagréable, de rebutant, de répréhenſible; on deſire ſeulement que vous le ſupportiez, que vous faſſiez en ſorte qu'il ne s'apperçoive pas que ſa vue, que ſon entretien vous choque. Avec qui vivrez-vous, ſi vous ne voulez vivre qu'avec ceux qui ſont ſans défauts? Par quelle règle d'équité voulez-vous, je ne dis pas qu'on vous ſupporte, mais qu'on ſe plaiſe avec vous, qu'on ſe plie à votre caractère, à votre humeur, à vos caprices; tandis que tout ce qui vous approche, eſt pour vous un poids qui vous accable, & que vous cherchez à ſecouer, que vous vous plaignez ſans ceſſe aux uns, des défauts des autres, & que vous ne paſſez rien à perſonne? Vous croiriez-vous ſans défaut? Et ſi vous en avez ſur leſquels vous ſouhaitez qu'on vous épargne, uſez envers autrui, d'une pareille indulgence. Ne ſavez vous pas que de tous les défauts, le plus intolérable eſt celui de ne

vouloir souffrir, ni excuser les défauts du prochain?

Portez les fardeaux les uns des autres, dit Saint Paul, *& de cette manière vous accomplirez la loi de Jésus-Christ* (1). Il revient sur ce point presque dans toutes ses Epitres. C'est en effet une grande science que celle-là, c'est la plus nécessaire dans la société; c'est celle qui contribue le plus à la douceur de la vie: la morale humaine en a même donné des préceptes, tant elle l'a jugée importante. Un Poëte ancien veut qu'on s'aveugle sur les défauts de ses amis, comme un amant sur ceux de l'objet de sa passion; qu'on les déguise sous des noms plus favorables, ainsi que fait un père au sujet des défauts corporels de son fils. L'Apôtre veut que les Chrétiens aient entre eux la même correspondance, la même union que les membres du corps humain. Les membres font plus que de se supporter mutuellement. Aucun d'eux n'en méprise un autre; ils s'entr'aiment, ils s'entr'aident; ils se soulagent réciproquement dans leurs infirmités, & veillent, par des soins assidus, à la conservation les uns des autres, ménageant avec attention ceux qui sont les plus foibles. Comportons-nous de la

(1) Galat. VI, 2.

même manière, nous qui fommes les membres du même corps.

Prenons exemple fur Jéfus-Chrift, & confidérons comment il vivoit avec les Apôtres. Il étoit la fainteté même; eux étoient groffiers & imparfaits. Que pouvoit-il voir en eux qui provoquât fon affection? & que n'y voyoit-il pas de propre à le rebuter? Il femble que plus il étoit Saint, plus il devoit lui être pénible de vivre avec eux, moins il devoit avoir pour eux d'égards & d'indulgences. C'eft tout le contraire : jamais maître ne fut plus compatiffant, plus condefcendant. Avec quelle bonté il les inftruifoit, proportionnant fes leçons à leur peu de capacité, les répétant, les inculquant, leur expliquant en particulier, ce qu'il avoit dit en public! Avec quelle douceur il les reprenoit de leur jaloufie, de leur ambition, de leurs difputes! Leur défaut d'intelligence pour les chofes du Ciel ne le rebutoit pas; il ne fe choquoit ni de leurs préjugés judaïques, ni de l'idée baffe qu'ils fe formoient de fa perfonne. Il préféroit leur ignorante fimplicité à la fcience des Docteurs de la loi, & à la juftice orgueilleufe des Pharifiens, qui ne voyoient rien en lui de plus répréhenfible, que fa familiarité avec les petits, & fur-tout avec les

pécheurs. Voyez comme il parle à ſes Diſciples dans l'admirable diſcours qu'il leur fit après la cène.

Saint Paul, ce parfait imitateur de Jéſus-Chriſt, ſe faiſoit tout à tous pour gagner tout le monde; non qu'il cherchât à plaire aux hommes, ſes vues étoient bien plus hautes : mais il deſcendoit juſqu'à eux pour les élever juſqu'à lui. Il ſembloit que leurs misères lui fuſſent perſonnelles, tant il en étoit touché. *Qui eſt foible*, dit-il, *que je ne devienne foible moi-même? Qui fait une chûte, que je n'en ſoit vivement affligé* (1)? Il recommande aux Chrétiens d'être joyeux avec ceux qui ſont dans la joie, & de pleurer avec ceux qui pleurent. Il veut que ceux qui ſont les plus forts, ſupportent les infirmités des foibles; qu'ils ne cherchent pas leur propre ſatisfaction, & qu'ils aient les uns pour les autres le même ſupport que Jéſus-Chriſt a eu pour eux.

Saint Jean paroît réduire toute ſa morale à l'amour du prochain, & à cette charité qui endure tout. Dans ſon extrême vieilleſſe ne pouvant plus faire de longs diſcours, il ſe contentoit à chaque aſſemblée, de répéter cette parole : *Aimez-vous*

(1) II, Cor. XI, 29.

les uns les autres. Et comme on lui eut représenté qu'il disoit toujours la même chose : *C'est que tel est,* répondit-il, *le précepte du Seigneur, & qu'il suffit seul, pourvu qu'on l'accomplisse.* Or de tous les devoirs que renferme ce précepte, le plus essentiel est le support du prochain, parce qu'il est d'un usage continuel, & que les suites en sont de la plus grande conséquence, soit qu'on l'accomplisse, soit qu'on le néglige. C'est aussi le plus difficile, parce qu'il demande une attention soutenue, & des efforts sur notre caractère, qui ne se démentent jamais. Souffrir tout des autres, & faire en sorte qu'ils n'aient rien à souffrir de notre part, est la marque de la plus éminente vertu.

Mais, pour en venir là, quelle guerre ne faut-il pas faire à ses défauts personnels, & à l'amour-propre qui en est la racine? Qu'on dise ce qu'on voudra, la vraie raison qui nous rend si difficiles à l'égard du prochain, c'est que nous nous aimons & nous estimons nous-mêmes avec excès. Plus nous nous épargnons, moins nous le ménageons : plus nous sommes aveugles sur nos imperfections, plus nous sommes clair-voyants sur celles d'autrui. Le grand, l'unique moyen de devenir charitable, est de s'adonner à la mortification

intérieure, d'appliquer le fer & le feu à ſes propres plaies, de déraciner juſqu'aux moindres fibres de cette ſecrète complaiſance en nous-mêmes. Soyons aſſurés qu'à meſure que l'amour-propre s'affoiblira en nous, l'amour du prochain y prendra le deſſus.

Máis c'eſt à quoi l'on ne veut pas entendre; la mortification intérieure eſt ce qui répugne le plus la nature. On ſe ſurchargera volontiers d'auſtérités, & l'on aura regret à celles qu'on ne fait pas; on jeûnera au-delà de ſes forces; on entreprendra toutes les pratiques de dévotion; l'on fera même pluſieurs heures d'oraiſon par jour : mais de rompre ſa volonté, de réprimer ſon humeur, d'étouffer ſa ſenſibilité, d'arrêter les faux ſoupçons, la maligne curioſité, les jugements téméraires, de ſe guérir des injuſtes préjugés, de combattre enfin tous les vices de l'eſprit & du cœur; c'eſt à quoi très-peu de gens peuvent ſe réſoudre; & de ceux qui entreprennent ce pénible combat, il en eſt encore moins qui aient le courage de le pouſſer juſqu'au bout.

XXIe MAXIME.

Aller toujours, ſans s'arrêter,
Et ſans regarder en arrière ;
Gémir, mais ſans s'inquiéter,
Sur ſa foibleſſe & ſa misère.

Ce n'eſt pas le tout d'entrer dans les voies de Dieu ; il y faut marcher, il y faut avancer continuellement. Refuſer d'avancer, c'eſt vouloir reculer ; car il n'eſt pas poſſible d'y reſter long-temps en place. Dans cette voie intérieure, où Dieu lui-même nous introduit, c'eſt auſſi lui qui règle notre marche, & qui fait avancer ceux-ci plus vîte, ceux-là plus lentement : ce qu'il nous demande, eſt de n'oppoſer aucune réſiſtance à ſa main qui nous pouſſe, & de ne cauſer aucun retardement à notre progrès.

Or on retarde ou l'on arrête ce progrès en bien des manières, & par pluſieurs cauſes, qu'il eſt à propos d'expliquer. On le retarde par lâcheté, par découragement, par infidélité, par inconſtance, par un grand nombre de petites fautes qu'on ſe permet, par défaut de vigilance ſur ſoi-

même, & d'attention à ce que Dieu nous dit au fond du cœur.

On s'arrête comme le voyageur, qui, au-lieu de regarder devant ſoi, ſe laiſſe frapper par les objets qui ſe préſentent à droite & à gauche, les fixe, & ſuſpend ſa marche pour les conſidérer. Qu'on prenne garde : je ne dis pas qu'il quitte ſon chemin pour s'approcher de ces objets ; ce ſeroit un bien plus grand mal, ſur-tout ſi, pour en jouir il renonçoit à ſon terme. Alors on ne diroit pas qu'il s'arrête, mais qu'il ſort tout-à-fait de la voie. Je ſuppoſe qu'il y demeure, & qu'il a intention d'y demeurer ; mais que diſtrait par la beauté, par la nouveauté de ces objets, il ralentit ou arrête ſes pas, pour ſe donner le plaiſir de les voir à ſon aiſe : car, tandis qu'il les voit d'un coup-d'œil vague & ſuperficiel, ſans y attacher ſes regards, ni y donner ſon attention, cette vue ne l'empêche pas d'avancer. L'application eſt aiſée à faire.

On s'arrête encore, lorſqu'on prend garde à tout inſtant où l'on poſe le pied, lorſqu'on veut toujours choiſir les beaux endroits, & qu'on fait une infinité de détours pour éviter les mauvais pas, au-lieu d'aller droit devant ſoi, au riſque de ſe crotter un peu. Rien n'eſt plus commun

que ces précautions, ces héſitations, ces délibérations dans la route de l'intérieur. On cherche à s'aſſurer, pour ne point faire de faux-pas; on veut voir où l'on marche; on craint de ſe trop fatiguer, de tomber, de ſe ſalir un peu; on ſe détourne des endroits difficiles, gliſſants, & où il y a la plus petite apparence de danger. Cependant la grace dit de ne rien craindre, & d'aller en avant; qu'autrement on allongera la route, & peut-être n'arrivera-t-on jamais. La délicateſſe, la puſillanimité, une appréhenſion trop vive de faire la moindre chûte, & de ternir tant ſoit peu la pureté de ſa conſcience, en laquelle on ſe complaît, empêchent qu'on n'écoute la grace, & qu'on ne pourſuive ſon chemin avec une pleine confiance en Dieu, ſans y regarder de ſi près, ſans héſiter, ni faire de longs circuits.

Et pourquoi, dans une carrière auſſi inégale & raboteuſe, ſemée par-tout de mauvais pas, & bordée de précipices, tant craindre les chûtes & le danger de ſe ſalir, lorſqu'on doit marcher à l'aveugle, ſous les auſpices de la foi, dont la conduite eſt ſûre; lorſque ces chûtes ne peuvent être que légères & involontaires, & n'ont d'autre effet que de nous humilier; lorſque Dieu nous tend toujours la main pour

nous relever ? La crainte des bleſſures, & même de la mort, n'a jamais fait de bons ſoldats. Nous avons un médecin qui peut & qui veut nous guérir & nous reſſuſciter : pourquoi tant appréhender de nous expoſer, par ſon ordre, ſous ſa direction, & ſous ſa puiſſante protection ?

Enfin l'on s'arrête, lorſqu'étant tombé par mégarde, au-lieu de ſe relever auſſitôt, & de marcher avec une nouvelle ardeur, on reſte étendu par terre, affligé, déſolé, déſeſpéré de ſa chûte, on ne fait nul effort pour ſe relever ; ou lorſqu'après s'être relevé, on recherche long-temps avec une curieuſe inquiétude, ce qui nous a fait tomber, ſous le ſpécieux prétexte de ſe garantir d'une rechûte à la première occaſion. Il y a en cela bien de l'amour-propre, de la fauſſe prudence, & de la confiance en ſoi-même.

Celui qui marche à grands pas, encore plus celui qui court, ne prend pas garde de ſi près où il met le pied ; il franchit tous les obſtacles ; il paſſe délibérément au travers des ornières, de la fange, des flaques d'eau. Que lui importe de ſe crotter, ou de ſe mouiller, pourvu qu'il avance ? Il aime mieux s'expoſer à quelques chûtes, qui ne l'empêchent pas de laiſſer les autres bien loin derrière lui. Ces chûtes qu'il

ne veut point, mais auſſi qu'il ne craint point, & qui ne ſont cauſées que par l'impétuoſité de ſa courſe, n'ont jamais aucunes mauvaiſes ſuites; au contraire, elles ne ſont que redoubler ſon ardeur; il ſe relève promptement, & ne penſe plus qu'il eſt tombé. Dieu vers lequel il court, & auquel il eſt empreſſé de s'unir, eſt trop bon, & même trop juſte pour lui imputer des fautes occaſionnées par l'excès de ſa confiance, de ſon abandon & de ſon amour.

Au ſurplus tout ceci ne doit s'entendre que des ames vraiment intérieures, dont Dieu a pris une pleine & entière poſſeſſion, *qui ſont agies, & pouſſées par ſon eſprit* (1), ſelon l'expreſſion de Saint Paul, qui ont horreur de la moindre faute volontaire, & de la plus légère réſiſtance à la grace; qui de plus ont un grand courage, & ſont déterminées aux plus généreux ſacrifices. Mais on auroit tort d'appliquer cette doctrine aux ames communes, qui, aidées de la grace ordinaire, marchent d'elles-mêmes, & par leurs propres efforts, dans le chemin de la vertu. Celles-là doivent toujours uſer d'une prudente circonſpection, ſans anxiété toutefois; veiller

(1) Rom., VIII, 14.

attentivement sur leurs démarches, & se préserver de toute chûte, avec d'autant plus de soin, qu'elles sont presque toujours volontaires, ou en elles-mêmes, ou dans leur principe.

Mais! dira-t-on, comment s'assurer que l'on marche toujours ? Il n'en faut point chercher d'assurance ; il suffit d'avoir celle qu'on ne s'arrête pas ; & on l'a, ou par le témoignage de la conscience qui ne reproche rien, ou par une certaine paix, dont on jouit toujours, même sans y faire réflexion, comme on jouit de la santé. Dans les temps de troubles & de ténèbres on a cette assurance par l'organe du Directeur, qui nous répond de notre état, qui nous tranquillise, & nous ordonne de suivre notre voie, nous appuyant uniquement sur la foi & l'obéissance.

J'avoue que la foi est obscure, que l'obéissance est aveugle, & que l'assurance qui vient de leur part, ne détruit pas les impressions contraires qu'on porte dans l'imagination & dans le sentiment. Je reconnois qu'une telle assurance n'a rien de lumineux ni de positif, ni qui produise dans l'ame, une certaine conviction où elle puisse se reposer : mais ce genre d'assurance est celui qui convient à l'é-

preuve ; & tant que dure l'épreuve, on ne doit pas s'attendre d'en avoir d'autres, si ce n'est pour quelques instants qui passent aussi vîte que l'éclair.

Qu'auroit de pénible cette voie, si l'ame étoit toujours assurée de plaire à Dieu ? quel sacrifice lui feroit-elle ? quelle preuve lui donneroit-elle de sa confiance & de son abandon ? Si Abraham eût su que l'ordre d'immoler son fils n'étoit qu'une épreuve, & qu'un ange viendroit arrêter son bras, au moment qu'il le tiendroit levé pour frapper cet enfant chéri : quel mérite eût-il eu dans cette action ? Quelle gloire eût-il rendu à Dieu ? J'en dis autant d'Isaac, si, étant lié sur le bûcher, il eût su qu'il ne devoit pas mourir : une telle immolation n'eût été qu'un jeu, de la part du père & du fils.

Ainsi, marcher toujours, c'est aller devant soi, sous l'impulsion de la grace, & sous la direction de l'obéissance, sans connoître ni le chemin où l'on est, ni le terme où il nous conduira ; sans savoir si chacune de nos actions est agréable à Dieu, ni s'il nous en récompensera. Il ne faut penser volontairement à rien de tout cela, & ne s'occuper que du bon plaisir de Dieu & de sa volonté, qu'on

eſt toujours sûr de faire, en ne faiſant pas la ſienne propre.

Mais comment faire, lorſqu'au-lieu d'avancer, on croit reculer? Il ne faut pas s'en rapporter à ſoi-même; parce qu'un temps vient, dans la vie ſpirituelle, où l'on ne connoît pas ſon état, & où il eſt eſſentiel qu'on l'ignore : c'eſt celui des tentations auxquelles on s'imagine conſentir; c'eſt celui où l'on ſe croit rejeté de Dieu, pour ſes péchés, où l'on ſe figure voir du mal en tout ce qu'on fait. Recule-t-on dans ces états? Bien au contraire : jamais on n'avança davantage. C'eſt alors qu'on agit avec une plus grande pureté d'intention, ne s'enviſageant en rien ſoi-même, ne cherchant en rien ſon intérêt, ni du côté des créatures, ni du côté de Dieu; c'eſt alors que les plus grands coups ſont portés à l'amour-propre réduit aux derniers abois : alors qu'on fait à Dieu, le ſacrifice qui lui eſt le plus glorieux.

Mais on ne ſait rien de ſon progrès : on croit que chaque pas nous achemine vers notre perte; & l'on ſe perd en effet dans un certain ſens, pour ſe retrouver éternellement en Dieu : perte infiniment heureuſe, qui n'auroit jamais lieu, ſi l'on ſavoit d'avance à quoi elle ſe doit terminer : auſſi le Directeur inſtruit, ſe garde-

t-il bien alors d'ouvrir les yeux à l'ame ſur la ſûreté de ſon état, dans la vue de la conſoler ; il l'encourage à ſe ſacrifier, mais il ne lui dévoile pas le myſtère de ce ſacrifice, ni l'excès du bonheur qui en réſultera pour elle. Ce ſeroit empêcher l'œuvre de Dieu, & la conſommation de l'holocauſte.

Et c'eſt la raiſon pourquoi, quand les choſes en ſont là, Dieu prend toutes les meſures pour qu'on ne traverſe point ſes opérations. Ou il retire le Directeur, & il en ſubſtitue un autre qui n'entend rien à l'état de cette ame ; ou s'il le conſerve, il lui ferme abſolument la bouche, & ne lui permet pas de dire ce qu'il ſeroit porté à déclarer par une compaſſion mal-entendue; ou il fait en ſorte qu'il ſe prévienne, qu'il ſe tourne contre elle, qu'il la condamne, & qu'il immole ainſi lui-même la victime. Secrets ineffables de la grace, qui ne ſont connus que de ceux qui y ont paſſé, ou que Dieu éclaire pour la direction des autres.

Revenons à notre maxime. Elle ne veut pas non plus qu'on regarde en arrière. C'eſt regarder en arrière, que de regretter ce qu'on a quitté pour Dieu, comme les Iſraélites étant ſortis de l'Egypte regrettèrent les viandes dont ils s'y nourriſ-

ſoient, en comparaiſon de la manne qui leur tomboit du Ciel dans le déſert. C'eſt en ce ſens que Jéſus-Chriſt déclare que celui qui regarde en arrière, après avoir mis la main à la charrue, n'eſt pas propre au royaume de Dieu. Au jugement des hommes même, regretter ce qu'on a donné, & vouloir le reprendre, eſt un ſentiment bas, qu'on ne peut pardonner qu'à un enfant qui ne ſait ce qu'il fait.

C'eſt regarder en arrière, que de revenir ſur ſoi par des réflexions, & de ſe rappeller le paſſé, pour obſerver curieuſement la ſuite de ſa marche & des opérations de Dieu : ce que Saint Paul condamne, lorſque parlant de lui-même, il dit : *Mon unique ſoin eſt d'oublier ce qui eſt derrière moi, & de m'élancer vers ce qui eſt devant moi, tendant ſans relâche à mon but, à la récompenſe où Dieu m'appelle d'en-haut, par Jéſus-Chriſt.* (1)

C'eſt regarder en arrière, que d'être tellement attaché aux divers moyens de perfection, qu'on s'obſtine à les conſerver, quand Dieu veut nous les ôter, ou qu'on en regrette la perte avec excès ; & encore de jetter avec envie les yeux ſur l'état

(1) Philip. III. 13, 14.

qu'on vient de quitter, & de le préférer à son état présent, où la nature a plus à souffrir.

C'est encore regarder en arrière, que de tourner, pour ainsi dire, sans cesse la tête, pour voir si l'on avance, si l'on a fait beaucoup de chemin : car, comme on ne voit pas le terme qui est devant soi, on ne peut juger de son progrès qu'en portant ses regards sur le terme d'où l'on est parti. C'est l'amour-propre qui inspire cette curiosité, laquelle ne nous instruit pas réellement, & qui est suivie d'un sentiment de vaine complaisance ou de découragement. Toutes ces réflexions, tous ces retours n'ont d'autre effet que de ralentir notre marche, quelquefois de la suspendre, ou même de nous faire revenir sur nos pas.

Combien d'ames sont sujètes à ce défaut ? Combien voudroient que le Directeur leur dît à tout instant, qu'elles vont bien, qu'il est content de leurs progrès? C'est pour se fortifier, disent-elles, qu'elles font cette demande, & pour s'encourager à mieux faire : illusion ! Qu'elles laissent au Directeur le soin de les en instruire, quand il le juge nécessaire ; car il est des circonstances où il le doit faire pour les soutenir : mais, régulièrement parlant, qu'elles se

tiennent tranquilles, & qu'elles croient que tout va bien, tant qu'on les laiſſe aller.

Un autre défaut, qui ne leur eſt pas moins ordinaire, & qui ne marque pas moins d'amour-propre, eſt de s'inquiéter, de s'alarmer, de ſe déſoler à la moindre faute qui leur échappe, à la moindre épreuve qu'elles font de leur misère & de leur foibleſſe. C'eſt un grand ſecret, dans la vie ſpirituelle, que de ſavoir ſe bien comporter au ſujet des fautes journalières où l'on tombe, & en faire un bon uſage. Entrons ſur cela dans quelque détail.

Je ſuppoſe d'abord qu'on eſt dans la ferme réſolution de ne faire aucune faute de propos délibéré, quelque légère qu'elle ſoit. La diſpoſition contraire me paroît incompatible avec la véritable dévotion. J'appelle fautes de propos délibéré, celles que l'on commet habituellement, le voyant, le ſachant, n'ayant aucun deſſein de s'en corriger, ne s'en faiſant aucun reproche, ou étouffant les remords que la grace excite en nous. Il s'agit au reſte ici des péchés véniels, & de ſimples infidélités à la grace. Or, la première choſe que Dieu met au cœur des ames qu'il appelle à l'intérieur, eſt une inviolable fidélité à ſuivre en tout les inſpirations de la grace, & à ne jamais agir avec vue contre leur conſcience : auſſi eſt-il

eſt-il très-rare qu'elles tombent en ces ſortes de fautes, qui, ſi elles devenoient fréquentes, les feroient décheoir de leur état.

Les fautes donc auxquelles elles ſont ſujètes, ſont des fautes paſſagères, où il entre de la lâcheté, du reſpect humain, de la vanité, de la curioſité; ou bien ce ſont des fautes de pure vivacité, de légèreté, d'inadvertance, d'indiſcrétion, d'humeur, de premier mouvement, qui ſont plutôt des imperfections de la nature, que des fautes caractériſées.

Le premier avis que donnent là-deſſus les Maîtres de la vie ſpirituelle, eſt de ne jamais ſe troubler, quelque faute qu'on ait commiſe, parce que le trouble volontaire ne vient que d'amour-propre. On s'étonne d'être tombé; on ne ſe croyoit pas capable d'une telle faute: comme ſi l'homme, qui n'eſt que corruption, foibleſſe & malice, devoit être ſurpris de ſes chûtes! L'étonnement entraîne le dépit ſecret, la déſolation, la tentation de tout quitter. Les Saints s'humilient de leurs fautes, mais ils ne s'en troublent pas; elles ne leur cauſent aucune ſurpriſe; s'ils en avoient, ce ſeroit de n'en pas commettre de plus grandes, ſe connoiſſant tels qu'ils

ſont; & ils remercient Dieu ſans ceſſe, de ſa bonté à les en préſerver.

Une des cauſes du trouble où l'on entre, eſt qu'on laiſſe travailler l'imagination ſur la faute commiſe, qu'on la groſſit, qu'on l'exagère, qu'on en fait un monſtre, quoique ce ſoit peu de choſe. Le Démon ſe met ſouvent de la partie, pour ébranler notre courage, pour nous faire manquer nos Communions, & nous jetter dans la perplexité.

Pour obvier à ce travail de l'imagination & à ſes ſuites, le ſecond avis eſt, quand on ſe ſurprend dans une faute, de s'en repentir auſſi-tôt, & enſuite de n'y plus penſer, ſinon quand il faudra s'en confeſſer. Il eſt des perſonnes qui croient bien faire de s'occuper de leurs fautes, de les porter par-tout, de n'avoir point d'autre objet devant les yeux : elles ont tort ; ce ſouvenir n'eſt propre qu'à les affoiblir, à les attriſter, à les empêcher de bien s'acquitter de leurs exercices de piété, & de leurs devoirs ordinaires. Elles deviennent ſcrupuleuſes, & importunent ſans ceſſe leur Confeſſeur.

Le troiſième avis, qui eſt de Saint François-de-Sales, eſt de s'affliger de ſes fautes par rapport à Dieu qui en eſt offenſé, &

de s'en réjouir par rapport à ſoi, à cauſe de l'humiliation qui nous en revient. Pratiquer ce conſeil, qui eſt d'une grande perfection, c'eſt tirer de nos chûtes, tout le profit que Dieu a en vue en les permettant. Dans le deſſein de Dieu, nos offenſes quotidiennes ſont, pour ainſi dire, un ingrédient qui entre dans la compoſition de notre ſainteté. Dieu fait bien y employer, quand il veut, les crimes & les plus grands déſordres, comme il a fait pour David, pour Magdelène, pour Marie d'Egypte, pour tant d'illuſtres pénitents de l'un & de l'autre ſexe. Pourquoi les fautes journalières, ſi l'on s'en ſervoit à acquérir la connoiſſance de ſoi-même, la plus néceſſaire après celle de Dieu, ne produiroient-elles pas le même avantage? Réſervons à la Maxime ſuivante, le développement de cette importante vérité.



XXIIe MAXIME.

En éprouvant qu'on ne peut rien,
On sent mieux le prix de la grace;
Et notre impuissance à tout bien
Nous convainc de son efficace.

LE premier but que Dieu se propose, dans la sanctification de l'homme, est sa propre gloire. En même-temps qu'il nous ordonne de faire tout ce qui dépend de nous, il veut que nous reconnoissions que nous ne pouvons rien par nous-mêmes; que nos efforts sont vains, que nos meilleures résolutions ne sont suivies d'aucun effet, si sa grace ne prévient & n'accompagne toutes nos bonnes-œuvres, & qu'inutilement nous entreprenons d'élever l'édifice de notre sainteté, si Dieu n'y met la première main, s'il ne continue & n'achève l'ouvrage avec notre coopération. Il y a plus, & c'est la doctrine expresse de Saint Paul: nous sommes incapables de produire de notre propre fonds aucune bonne pensée, aucun bon desir; nous n'avons pas même l'idée de la sainteté, ni de ce

qu'il faut faire pour l'acquérir. Ce font là autant de vérités de foi clairement exprimées dans l'Ecriture, décidées par l'Eglife, & fi bien défendues par Saint Auguftin contre les Pélagiens.

Dieu, jaloux de fa gloire, s'attache à convaincre de cette vérité, par leur propre expérience, tous les Chrétiens qui travaillent à leur falut, & à leur infpirer l'humilité, cette admirable vertu qui eft la mère de toutes les autres, & fans laquelle, infectées par l'orgueil, elles ne feroient pour nous qu'un titre de condamnation. Je dis par leur propre expérience : car que ferviroit-il pour la réforme de nos mœurs, de favoir que ce font des vérités de foi, fi nous n'en avions une connoiffance de fentiment que la feule pratique peut donner? & que feroit-ce que l'humilité, fi elle ne prenoit fa racine dans un intime conviction de l'ame, fondée fur une épreuve profonde & continuelle de fa misère fpirituelle?

Ce que Dieu fait en ce point, à l'égard des Chrétiens en général, il le fait d'une manière plus fpéciale à l'égard des perfonnes intérieures, dont il prend un foin particulier, & dont il eft plus jaloux, parce qu'elles lui appartiennent par une donation & une confécration fans réferve. Comme

il conduit ces perſonnes immédiatement par ſon eſprit, qu'il ſe charge lui-même de leur ſanctification, & qu'il leur accorde de plus grandes graces qu'aux autres, il s'applique auſſi à les convaincre plus intimement qu'elles ne ſont rien, qu'elles ne peuvent rien, que c'eſt lui qui pourvoit à tout, qui fait en elles tout le bien, & qu'il n'a beſoin que de leur abandon & de leur obéiſſance.

Mais comment s'y prend-il pour les amener à ce ſentiment de leur abſolue & totale impuiſſance, & à cette dépendance parfaite de la grace? Premièrement, il s'empare de leurs facultés & il ne leur en laiſſe plus la libre diſpoſition par rapport aux choſes ſpirituelles. Elles ſe ſentent comme liées, & incapables d'exercer ni leur mémoire, ni leur entendement, ni leur volonté ſur aucun objet particulier. Il ne leur permet aucune vue, aucun projet; & ſi elles conçoivent quelque deſſein autrement que par ſon inſpiration, il ſe plaît à le déconcerter, & à le renverſer. Il leur ôte toute pratique, toute méthode qui feroit de leur choix; il leur interdit tout propre effort; il ne ſouffre pas même qu'elles s'appliquent comme les autres, à l'acquiſition de telle ou telle vertu, ni qu'elles faſſent uſage pour cela des moyens

connus : mais il ſe réſerve de les gouverner & de les ſanctifier à ſa manière, de leur preſcrire à meſure, ce qu'elles doivent faire ou éviter, d'infuſer lui-même dans leur ame, l'habitude des vertus, ſans qu'elles puiſſent ſe flatter d'y avoir contribué, ſans qu'elles ſachent même les avoir, & de leur en faire pratiquer les actes dans les circonſtances, & par les moyens qu'il lui plaira. Etat infiniment gênant & humiliant pour l'homme, qui mortifie extrêmement ſon amour-propre, qui l'aſſujettit à la plus exacte fidélité, & où il ne peut ſe maintenir ſans un grand amour & un courage à toute épreuve.

Secondement, il les humilie par les fautes dans leſquelles il permet qu'elles tombent, ſur-tout lorſqu'il voit qu'elles comptent ſur elles-mêmes, lorſqu'elles ont formé quelque bon propos ſur lequel elles s'appuient. Ces fautes à la vérité ne ſont que de foibleſſe ; mais c'eſt juſtement leur foibleſſe qu'il veut leur faire ſentir. Semblable à une mère qui abandonne exprès ſon enfant à lui-même, & lui laiſſe faire des chûtes qui ne ſont pas dangereuſes, afin qu'il reconnoiſſe le beſoin qu'il a d'elle, & qu'il apprenne à ne la pas quitter, ne pouvant faire un pas ſans tomber, ni ſe relever après ſa chûte.

Ces fautes, de pure fragilité, deviennent

plus fréquentes, & en apparence plus conſidérables, à meſure que l'ame avance. Elle ſe croyoit guérie de tel ou tel défaut, & elle s'y voit ſujète plus que jamais; elle croyoit ſes paſſions ſoumiſes & domtées ; & elle en ſent intérieurement les plus vives révoltes. *Elle ne fait pas le bien qu'elle veut, & elle fait le mal qu'elle ne veut pas. Elle ſe complaît dans la loi de Dieu ſelon l'homme intérieur : mais elle voit dans ſes membres, une autre loi qui combat contre la loi de l'eſprit, & la tient captive ſous la loi du péché* (1). Après tant de faveurs qu'elle a reçues de Dieu, après tant de proteſtations qu'elle lui a faites, elle a honte d'elle-même, ſe voyant ſujète à tant de misères, & elle déſeſpère de pouvoir jamais ſe vaincre & ſe corriger.

Cette guerre cruelle que ſe font au-dedans d'elle l'homme nouveau & le vieil homme, guerre où elle croit que l'homme nouveau a le deſſous, l'oblige à s'écrier : *Malheureuſe que je ſuis ! qui me délivrera du corps de cette mort* (2) ! Elle entend par cette mort, ſa vie actuelle, qui lui cauſe un tourment plus dur que la mort,

(1) Rom. VII, 22, 23.
(2) *Ibid.* 24.

& qu'elle prend pour une mort continuelle à la vie de la grace. Toutes les violences que je me ſuis faites, tant d'oraiſons, tant de jeûnes, tant de veilles, tant d'auſtérités ne m'ont ſervi de rien pour abattre mon ennemi. Qui me délivrera donc ? Cela n'eſt pas en mon pouvoir, & je ne puis rien ajouter à ce que j'ai fait. Ah ! *ce ſera la grace de Dieu, par Jéſus-Chriſt mon Seigneur* (1). Elle ſeule eſt aſſez puiſſante pour opérer ce prodige.

C'eſt à cette confeſſion du pouvoir de la grace, & de l'impuiſſance de la volonté humaine, que Dieu prétend réduire l'ame : il veut qu'elle avoue que ſa délivrance eſt un pur bienfait, & qu'elle n'y a d'autre part que de l'avoir attendue de lui avec confiance. Voilà comme Dieu ſe glorifie en cette ame, ne lui laiſſant aucun appui en ſa propre force, & l'obligeant par le ſentiment de ſes maux & de ſes vains efforts pour s'en délivrer, à reconnoître que ſa guériſon vient uniquement du céleſte médecin.

Entrons donc dans ces vues de Dieu ; & faiſons en ſorte que nos fautes, que nos tentations, que le ſentiment de notre miſère tournent à ſa gloire, par l'humiliation

(1) Rom. VII, 25.

qui nous en revient, par l'aveu de notre impuiſſance, & par une confiance entière en ſa bonté. Gémiſſons; mais ne nous déſolons pas. Les gémiſſements viennent de Dieu; la déſolation vient de l'amour-propre : humilions-nous, mais paiſiblement, ſans impatience, ſans dépit. Déſeſpérons de nous-mêmes; mais attendons tout de Dieu. Il viendra à notre ſecours; mais ce ne ſera que, quand laſſés, épuiſés, voyant que tout eſt inutile, nous recourrons à lui ſeul.

Les Chrétiens ordinaires ſentent bien le prix de la grace; mais, comme ils y joignent leur propre induſtrie, & que Dieu bénit leur travail, ils n'en ſentent pas tout le prix : de même, quand ils font quelque faute, ils en ſont humiliés; mais en même temps ils ſentent qu'il ne tenoit qu'à eux, de réſiſter; ils ſe rendent témoignage qu'ils ont combattu avant que de ſe rendre. Auſſi leurs chûtes ſont-elles tout-à-fait volontaires; & ils voient qu'il dépend d'eux, de ſe relever; que la grace les en preſſe, & qu'ils ne l'écoutent pas, parce qu'ils ne veulent pas l'écouter : ce qui fait qu'ils n'ont pas une connoiſſance parfaite de leur foibleſſe. Comment l'auroient-ils, puiſqu'ils ont toujours la conſcience de leur force active, juſques dans

leurs chûtes, dont ils ſavent qu'ils pouvoient ſe garantir. Ce ſont des hommes qui ont un uſage libre de leurs facultés.

Il n'en eſt pas ainſi des ames intérieures, lorſqu'elles ſont entrées dans l'état paſſif : ce ſont de vrais enfants, à qui Dieu ne laiſſe d'autre ſentiment que celui de leur foibleſſe, & qui ne ſont forts que de ſa force. Il faut pourtant ſe ſouvenir qu'ils n'en viennent là qu'après avoir épuiſé toute leur force active dans tous les genres de pratiques intérieures & extérieures : car ce ſeroit une grande illuſion de s'imaginer que Dieu favoriſe le moins du monde la pareſſe, l'indolence & l'inaction.

Dans cet état d'enfance, s'ils font le bien, la grace le fait tellement avec eux, qu'il n'y a aucun travail ſenſible de leur part, parce qu'ils ſont dépouillés de toute activité propre. Ils coopèrent cependant, mais d'une coopération qui leur eſt comme imperceptible, & qui a pour principe le don qu'ils ont fait à Dieu de leur libre arbitre, afin qu'il en diſposât à ſon gré. Ils ſont portés dans la voie de la perfection, comme un enfant par ſa mère ; mais c'eſt après s'être jetés d'eux-mêmes dans les bras de Dieu, dont pour rien au monde ils ne veulent ſe retirer. Ils n'avancent pas à la voile & à la rame, comme les autres ;

mais le vent ſeul enfle leurs voiles, & les pouſſe : c'eſt la comparaiſon de Sainte Thérèſe. Or celui qui rame, contribue ſenſiblement par ſon travail, à ſon avancement, & il a droit de ſe l'attribuer en partie : mais celui que le vent ſeul fait aller, ne peut méconnoître qu'il lui doit tout ; ce qu'il y met de ſon côté, eſt ſeulement de déployer la voile, de bien prendre le vent, & de s'y laiſſer aller ſans réſiſtance. Ainſi, dans l'état paſſif, on ſent mieux tout le prix & toute l'efficacité de la grace.

Les ames en cet état ont auſſi un ſentiment plus vif & plus profond de leur foibleſſe dans les fautes où elles ſuccombent, parce qu'elles n'y ſuccombent en effet que par foibleſſe. Elles ne veulent pas les commettre ; elles forment à ce ſujet les réſolutions les plus ſincères ; elles multiplient les prières & les auſtérités ; & néanmoins elles tombent, & Dieu ne le permet que pour les humilier & les anéantir à leurs propres yeux. Je le répète ; il ne s'agit pas ici de fautes groſſières ; il faudroit pour qu'elles y tombaſſent, qu'elles ſe fuſſent auparavant retirées de Dieu : mais tant qu'elles ſont fidelles à lui demeurer abandonnées, tant qu'elles ne ſe permettent pas avec vue, la moindre imperfection, & qu'elles ne ſe relâchent ſur aucun de leurs

exercices de piété, leurs chûtes n'ont rien de conſidérable en ſoi; elles ne ſont qu'extérieures & apparentes, parce que leur volonté n'y a point de part. Elles peuvent dire comme l'Apôtre : *Ce n'eſt pas moi qui ai fait cela; mais le péché qui habite en moi.* Et c'eſt ce foyer de péché qui habite en elles, ce foyer qu'elles s'efforcent d'étouffer, ſans pouvoir en venir à bout, qui les couvre de confuſion, qui leur inſpire une ſainte horreur d'elles-mêmes ; d'autant plus qu'elles croient donner leur conſentement à ce qui ſe paſſe en elles, quoiqu'elles ſoient très-éloignées de le donner : auſſi Dieu ne les met-il dans cet état ſi humiliant & ſi crucifiant pour la nature, que quand elles ſont déjà bien avancées, & que leur volonté eſt, pour ainſi dire, confirmée dans le bien, par la longue habitude de le pratiquer.

Rien n'eſt plus réel, ni même plus commun parmi les ames intérieures, que cet état, quoiqu'il ſoit inexplicable ; & ſi les Directeurs ne ſont pas au fait, ils s'expoſent à de grandes mépriſes, capables de jetter ces ames dans le déſeſpoir. Il eſt vrai qu'elles ne veulent pas pécher, & qu'elles ſont tout ce qui dépend d'elles pour ne pas pécher; & néanmoins il leur échappe des choſes où ſe trouve l'appa-

rence du péché ; elles ſe les reprochent, & s'en accuſent, comme d'autant de péchés. Si le Confeſſeur avoit alors l'imprudence de donner dans leurs idées, & de décider qu'elles pèchent, il les déſoleroit, les déſeſpéreroit, & les expoſeroit à perdre la raiſon, ou même à ſe détruire. On en a vu de triſtes exemples.

Que faut-il donc qu'il faſſe? Qu'il entre dans les vues de Dieu, qui ſont de faire mourir en elles l'amour-propre, & de ne leur laiſſer appercevoir aucune reſſource en elles-mêmes, ni pour faire le bien, ni pour éviter le mal : quoiqu'elles aſſurent qu'elles ont conſenti, qu'il ſe garde bien de les croire; & que durant quelque temps il décide hardiment qu'elles n'ont pas conſenti; qu'enſuite il les réduiſe à dire ſimplement ce qu'elles ont éprouvé, ſans leur permettre de s'en accuſer comme d'un péché; qui les oblige de ſoumettre leur jugement au ſien, & d'approcher de la Sainte-Table, malgré leurs répugnances & leurs frayeurs. Jamais ces ames n'ont été plus pures, que quand elles ſe croient ainſi toutes couvertes de péchés : jamais elles n'ont été plus humbles, plus obéiſſantes, plus mortes à leur propre eſprit, moins confiantes en elles-mêmes. Il y a tant de marques aſſurées de la conduite

de Dieu sur elles, qu'il faut être bien peu éclairé pour ne les pas connoître, ou bien craintif & irrésolu, pour ne pas s'y rendre. Alors, l'unique parti à prendre, seroit de ne pas renoncer à leur direction, & de les adresser à d'autres.

XXIII[e] MAXIME.

Qu'aimer, soit notre unique loi;
Posséder Dieu, notre partage:
Ici, dans l'ombre de la foi;
Au Ciel, sans voile & sans nuage.

LA Loi Chrétienne est une loi d'amour: tout s'y réduit à l'amour de Dieu. Nous devons l'aimer pour lui-même, nous aimer en lui, & aimer le prochain par rapport à lui. Dieu est le principe d'où tout part, la fin où tout doit tendre, le centre qui doit tout réunir; & l'amour, dit Saint Augustin, est le seul culte qu'il exige & qu'il agrée. Croire simplement, n'est pas l'honorer; *les Démons croient & tremblent* (1). L'espérance sans amour ne suf-

---

(1) Jacob, II, 9.

fit pas, parce qu'elle s'arrête aux promesses de Dieu, sans aller jusqu'à lui. Il n'y a que la charité qui l'atteigne, qui s'unisse à lui, & se repose en lui comme dans le souverain bien. Que sert la pratique des œuvres extérieures, si le cœur ne l'anime & ne la vivifie? Les hommes ne font attention qu'aux démonstrations, & ils jugent du cœur par elles, parce qu'ils ne peuvent pénétrer plus avant: mais *Dieu regarde le cœur* (1), dit l'Ecriture; & c'est par les sentiments du cœur qu'il apprécie le reste.

L'amour est la seule disposition qui nous rende le joug du Seigneur doux, & son fardeau léger. La crainte nous fait sentir tout le poids de la loi; l'espérance ne l'allège qu'en partie; l'amour seul le fait disparoître. *On n'a nulle peine*, dit Saint Augustin, *à faire ce qu'on aime; ou si on y trouve quelque peine, on l'aime.* L'amour appréhende toujours de n'en pas faire assez; il compte pour rien ce qu'il fait, & il aspire à en faire davantage. L'amour ne connoît point de bornes; il est toujours susceptible d'accroissement, sur-tout si son objet est infiniment aimable. Aimer un tel objet, est à la fois un motif & un

(1) I. Reg. XVI, 7.

moyen de l'aimer davantage. Plus on l'aime, plus on le connoît ; & plus on le connoît, plus on desire de l'aimer : en sorte que la connoissance & l'amour s'augmentent à l'infini l'un par l'autre.

L'ame ne jouit de la véritable liberté des enfants de Dieu, qu'autant qu'elle aime. *Aimez*, dit encore Saint Augustin, *& faites ce que vous voudrez*. Vous ne voudrez jamais rien de contraire à l'amour, ni par conséquent de contraire à une loi toute fondée elle-même sur l'amour. Saint Paul dit, dans le même sens, que *la loi n'est point établie pour le Juste* (1). Quel besoin a-t-il d'une loi extérieure? Il en trouve tous les préceptes dans son cœur. Non-seulement il y trouve la loi, mais la perfection de la loi : car l'amour ne lui permet point de s'arrêter à ce que Dieu ordonne ; il le fait passer à ce qui lui est agréable, à ce qu'il desire, à ce qu'il conseille, sans en faire un commandement exprès. L'amour est sa règle, sa pente & son poids : en le suivant, il ne fait que ce qu'il veut faire, ce qu'il seroit fâché de ne pas faire. Il est donc parfaitement libre : car la liberté consiste à faire ce qu'on

---

(1) I. Tim. I, 9.

veut, & à vouloir ce qu'on fait.

Amour d'autant plus pur, que le cœur qui en eſt poſſédé, ſe dégage de ſes propres intérêts, & ſe porte vers l'objet aimé, ſans aucun retour ſur ſoi-même. Cette pureté d'amour eſt la choſe à laquelle Dieu travaille ſans relâche à élever l'ame qui s'eſt donnée à lui : toutes les faveurs dont il la comble, toutes les épreuves par leſquelles il l'exerce, tous les ſacrifices qu'il exige d'elle, ne tendent qu'à épurer ſon amour, & à le dégager de tout alliage : en ſorte qu'on peut définir la voie intérieure, non un état de pur amour, mais un état de tendance continuelle au pur amour.

Si l'on dit que la tendance au pur amour eſt auſſi l'objet de la voie ordinaire, j'en conviendrai ſans peine : mais je prie qu'on remarque la différence, qui eſt que, dans la voie ordinaire, l'homme conſervant le domaine de ſa liberté, mêle ſa propre activité à l'opération divine; ce qui ne permet pas à cette opération de produire ſon effet dans toute ſon étendue : au-lieu que dans la voie paſſive ou intérieure, l'homme ayant tranſporté à Dieu tout droit ſur ſon libre arbitre, Dieu agit ſur lui avec plus d'empire : rien ne gêne, ni ne reſtreint ſon opération, qui, par

cette raison, déploie toute son efficacité. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, que cette différence soit bien sentie de ceux qui ne sont pas dans l'état passif, quelque parfaits qu'ils soient d'ailleurs : mais elle n'en est pas moins réelle ; & il y auroit de la témérité à donner sur cela, le démenti aux Saints, qui ont parlé d'après leur expérience.

Il ne faut pas au reste, s'effaroucher de la notion du pur amour, comme si elle étoit contraire à l'espérance Chrétienne : ceux qui, dans leurs écrits, ont donné lieu de le croire, se sont mal expliqués, ou ont été mal entendus. La charité ici-bas n'exclud pas, ni ne peut jamais exclure l'espérance. Ce qu'on aime, on desire de le posséder, tant qu'on ne le possède pas, non-seulement on le desire, mais on l'espère en vertu des promesses de Dieu ; & l'on se fait un devoir de l'espérer, à cause du commandement très-exprès qu'il en fait à tous ses enfants. L'amour de Dieu, à quelque degré qu'il soit porté, n'est pas ce qui exclud l'espérance ; mais c'est la possession même de Dieu, ou l'assurance de le posséder. Cette possession n'a lieu que dans le Ciel, & cette assurance que dans le Purgatoire : mais sur la terre, où la jouissance de Dieu n'est jamais ni par-

faite ni assurée, & où l'on ne peut pas même se répondre d'être en état de grace, ni d'être sauvé, à moins d'une révélation spéciale, comment la charité pourroit-elle bannir d'un cœur, l'espérance Chrétienne ? Il faudroit pour cela, entrer dans un désespoir absolument incompatible avec l'amour.

La charité suppose toujours ici-bas les deux autres vertus théologales : & bien loin de les détruire, elle les perfectionne, en se perfectionnant elle-même. Ce qui détruiroit en nous la foi ou l'espérance, y détruiroit à plus forte raison la charité : il est donc absurde de penser que les épreuves qui ont pour objet de purifier l'amour, puissent affoiblir le moins du monde l'espérance ; il est absurde de supposer un état, ou même un acte d'amour pur, qui renferme un renoncement à l'espérance : quoique le motif de cette dernière vertu n'influe en rien dans cet acte, elle n'en subsiste pas moins au fond du cœur. En un mot, *la foi, l'espérance & la charité demeurent* (1) dans les plus grands Saints, jusqu'à la fin de leur pélerinage. Ce n'est qu'au terme, que la foi cesse, parce qu'on ne croit plus, mais

(1) I. Cor. XIII, 13.

qu'on voit que l'espérance cesse, parce qu'on possède, ou qu'on est assuré de posséder; & que la charité règne seule, parce qu'en effet dans le Ciel il n'y a plus d'exercice que pour elle. Telle est la doctrine de Saint Paul, qui est d'ailleurs fondée sur l'essence même, & sur la définition des trois vertus théologales.

Qu'on ne m'objecte point les sacrifices auxquels Dieu pousse les ames dans les épreuves extrêmes; par ces épreuves, Dieu ne prétend pas purifier l'amour au préjudice de l'espérance: il seroit en cela contraire à lui-même; mais en purifiant l'amour, il se propose en même temps de purifier l'espérance, & d'amener l'ame à mettre la gloire & la volonté de Dieu au-dessus de tout propre intérêt: ce qui n'engage pas l'ame à renoncer à son bonheur, mais à le subordonner, comme cela doit être, au bon plaisir de Dieu, & à ne le vouloir que par le motif de ce bon plaisir.

On auroit mieux fait peut-être de ne jamais traiter ces matières extrêmement délicates & difficiles à exposer, ou même à saisir avec la dernière précision. Les ames n'ont pas besoin d'être éclaircies d'avance là-dessus, parce que celles que Dieu appelle à ce grand sacrifice, sont très-rares; & que, quand elles sont dans le cas, leur

état de trouble & d'obſcurité eſt tel, qu'elles ne pourroient faire alors aucun uſage des lumières acquiſes auparavant. Quant aux Directeurs de ces ames, Dieu ne manque jamais, pourvu qu'ils le conſultent dans l'oraiſon, de leur donner tout ce qui eſt néceſſaire pour les bien conduire : & les meilleurs livres ne leur ſerviroient de rien, s'ils n'en puiſoient l'intelligence dans leur union avec Dieu. Mais, comme ce ſujet, le plus relevé de toute la vie intérieure, a fait beaucoup de bruit vers le commencement de ce ſiècle, & que d'une condamnation très-juſte, beaucoup de gens ont pris occaſion de ſe prévenir contre des choſes entendues de peu de perſonnes ; j'ai cru devoir m'en expliquer ici en peu de mots, qui ſuffiſent pour redreſſer les idées & diſſiper les préjugés.

Le grand & l'ineſtimable avantage de l'amour eſt de nous conduire à la poſſeſſion éternelle de Dieu : cet avantage n'appartient qu'à lui ſeul. La foi & l'eſpérance ne ſuffiſent pas pour nous ouvrir la porte du Ciel, ſi la charité ne s'y joint. L'amour nous met même dès cette vie, dans une eſpèce de poſſeſſion de Dieu : car l'aimer, c'eſt commencer déjà à le poſſéder. On peut aimer tous les autres biens ſans

les poſſéder; & l'on peut les poſſéder ſans les aimer : mais Dieu, qui eſt le ſouverain bien, a cela de propre, que ſon amour ne peut être ſéparé de ſa poſſeſſion, ni ſa poſſeſſion de ſon amour.

La jouiſſance qu'on a ici-bas, eſt imparfaite, ſans doute, puiſque tout s'y paſſe ſous le voile de la foi : mais le cœur goûte Dieu, il en eſt rempli; il n'a que du dédain & du mépris pour tout autre objet; & s'il lui reſte encore quelque deſir, ce ne peut être que celui d'une jouiſſance plus pleine & plus aſſurée. Oui, l'amour de Dieu, quand il a un certain degré, fixe dès cette vie toutes les agitations du cœur humain : on eſt en paix, & rien ne peut troubler cette paix, tant qu'on ſe maintient dans l'amour qui en eſt le principe.

Mais! qui ſont ceux en qui l'amour ſe trouve au degré ſuffiſant, pour leur donner dans cette terre d'exil, un avant-goût du bonheur de la patrie? Ce ſont principalement les ames intérieures, les ames à qui convient ſpécialement le titre d'enfants de Dieu, parce qu'elles ſont conduites par ſon eſprit, & qui, à titre d'enfants, ont déjà quelque part à l'héritage de leur père. Les autres participent à ſes graces & à ſes dons : mais celles-ci entrent déjà dans une

jouissance anticipée de l'essence divine. Comme elles se sont totalement livrées à Dieu, Dieu se donne aussi à elles; il se les unit; il les associe à cette immobilité de paix & de repos, dont il jouit en lui-même.

Et la preuve en est, que tous les événements d'ici-bas, de quelque nature qu'ils soient, ne leur causent ni joie, ni tristesse : elles voient du même œil tout ce qui leur arrive, & malgré quelque légère agitation sur la surface, leur fond demeure toujours imperturbable. J'en appelle sur cela aux expériences des Saints. Vit-on jamais des ames plus égales, plus tranquilles? Dans les états les plus douloureux, les plus crucifiants, quel calme, quelle sérénité! Est-ce le fruit de leurs réflexions & des efforts qu'ils font en ces moments pour se vaincre? Non : ils doivent cela à la possession de Dieu, qui remplit tellement leur cœur, qu'il n'y laisse point d'accès à aucun sentiment étranger, à aucun retour sur eux-mêmes.



XXIVe MAXIME,

XXIVᵉ MAXIME.

Prions ſans ceſſe le Seigneur
De graver au fond de notre ame,
Pour ſa gloire & notre bonheur,
Ces Maximes en traits de flamme.

QUOIQUE ces dernières paroles ne ſoient pas énoncées en forme de Maxime, elles contiennent néanmoins trois grandes vérités, par l'expoſition deſquelles je terminerai cet écrit. La première eſt que, par la prière, on peut obtenir d'être du nombre des ames intérieures ; la ſeconde, que ces ames ſont celles qui rendent le plus de gloire à Dieu ; la troiſième, qu'elles ſont ſans comparaiſon les plus heureuſes.

Je ſuppoſe qu'un Chrétien ayant pris dans la lecture de cet Ouvrage, ou de quelque autre, une idée de la vie intérieure, conçoive un ardent deſir de vivre de cette vie divine : ce deſir qui vient manifeſtement de Dieu, eſt un commencement d'intérieur. Qu'il entretienne cette étincelle par des prières ferventes & aſſidues ; qu'il s'offre à Dieu de tout ſon cœur, non

une fois en passant, mais tous les jours, & plusieurs fois le jour : qu'il le supplie de lui ouvrir le chemin qui doit l'introduire dans cette terre promise : qu'il réitère ses Communions, qu'il fasse de bonnes œuvres, qu'il remplisse les devoirs de son état, qu'il souffre les peines qui y sont attachées, à l'intention d'obtenir cette grace : il est certain qu'il l'obtiendra ; car Dieu n'a pas mis dans le cœur de ce Chrétien un pareil desir, pour qu'il reste sans effet. S'il s'empresse à la poursuite d'un si grand bien, c'est Dieu qui est l'auteur de cet empressement ; s'il fait tout ce qui dépend de lui pour y parvenir, c'est Dieu qui l'y excite, qui l'anime & le soutient. Il obtiendra donc ce qu'il desire, pourvu qu'il continue à le demander, & qu'il ne se rebute pas. Dieu pourroit-il rejeter une ame qui veut être toute à lui, & qui ne le veut qu'autant qu'il lui en inspire la volonté ?

Néanmoins qu'il prenne garde de s'échauffer l'imagination ; qu'il ne mette pas d'inquiétude ni d'impatience dans sa poursuite ; mais qu'il prie en paix, & qu'il attende en paix l'effet de sa prière. Dieu a son moment marqué pour l'exaucer : qu'il ne cherche point à hâter ce moment par des vœux trop empressés. S'il mettoit au

contraire de la froideur, de la négligence, de l'indifférence dans sa prière, ce seroit une marque qu'il n'a ni l'idée, ni le desir du bien qu'il demande.

Mais, s'il prie comme il faut, Dieu prendra enfin possession de son ame, ou tout-à-coup, ou par degrés. Si c'est tout-à-coup, il en aura à l'instant même une assurance entière, par le changement subit qui se fera en lui. Si c'est par degrés, qu'il suive pas à pas l'opération de la grace, & qu'il soit extrêmement fidèle : car tout dépend delà. Une fois introduit dans la voie, il n'a plus qu'à marcher, dirigé au-dedans par l'esprit de Dieu, & au-dehors par le Ministre qui prend soin de sa conscience.

Il est peu de Chrétiens qui ne reçoivent quelque semence de vie intérieure, soit dans la jeunesse, soit lorsqu'ils reviennent sincèrement à Dieu, même après de longs & de grands égarements : car la grace tend toujours à ce but. S'ils savoient ou s'ils vouloient cultiver cette semence ; si les Directeurs, intérieurs eux-mêmes, se donnoient tout le soin nécessaire pour la développer, ils ne tarderoient pas les uns & les autres à voir le fruit de leur travail ; & dans ces premiers commencements la chose n'éprouveroit presque aucune difficulté.

La plupart des obstacles viennent des idées fausses ou imparfaites qu'on se forme de la dévotion, aussi-tôt qu'on l'a embrassée, & où l'on fait entrer beaucoup de pratiques, beaucoup de méthodes, beaucoup d'activité, beaucoup de propre esprit & de propre volonté. Ils viennent encore de l'habitude qu'on a prise de servir Dieu d'une certaine façon, suivant un certain plan auquel on s'est fixé, & qui gêne les opérations de la grace : habitude à laquelle il est presque impossible de renoncer à un certain âge. Ils viennent aussi des préjugés qu'on a conçus contre la vie intérieure, comme étant une voie extraordinaire, dangereuse, sujète à mille illusions. Enfin l'obstacle vient souvent des Directeurs eux-mêmes, qui, pour de pareilles raisons, ou parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine nécessaire, ou parce qu'ils craignent d'exposer leur réputation, ferment l'entrée de l'intérieur aux ames qui sont sous leur conduite.

Si les uns & les autres avoient quelque zèle pour les intérêts de Dieu, ils penseroient bien différemment : car la plus grande gloire qu'on puisse lui procurer, est, sans contredit, de se consacrer tout-à-fait à lui, afin qu'il nous conduise comme il lui plaira. En effet, c'est Dieu qui

alors se glorifie lui-même de ces ames, où il ne rencontre aucune résistance. Et peut-on douter qu'il ne se glorifie de la manière la plus excellente, & selon toute l'étendue de ses desseins, dès que rien ne s'y oppose du côté de la créature? Il en a la volonté; les moyens sont en son pouvoir, l'emploi de ces moyens ne peut être gêné que par la liberté humaine; & cette gêne n'a plus lieu, dès que l'homme remet franchement sa liberté entre les mains de Dieu.

De plus, la gloire de Dieu consiste dans le libre assujettissement de notre volonté à la sienne. Si donc cet assujettissement est absolu, s'il s'étend à tout sans exception, s'il est constant & ne se dément jamais : la gloire que Dieu en tire, est aussi grande qu'elle puisse être : car la créature ne peut lui rien donner au-delà.

Ce qui glorifie Dieu, c'est notre sanctification; & plus Dieu agit dans une ame par sa grace, plus cette ame est sanctifiée. Or, dans quelle ame Dieu agit-il d'une manière plus libre, plus efficace, plus indépendante, que dans celle qui l'a établi le maître de ses facultés, qui les tient continuellement soumises à son action, & qui ne se réserve que l'attention la plus soutenue à écouter sa voix, & la

fidélité la plus exacte à la suivre ? Si elle persévère jusqu'à la fin dans cette disposition, n'est-il pas évident que Dieu l'élèvera au degré de sainteté qu'il lui a destiné, & qu'il se procurera toute la gloire qu'il attènd d'elle ?

Ce qui glorifie Dieu encore, est de ne voir que lui en toutes choses, de rapporter tout à lui, de n'envisager que ses intérêts, & d'y subordonner les nôtres, de recevoir également de sa main, comme Job, les biens & les maux, & de le bénir de tout. Or c'est ce que fait l'ame intérieure. Son œil, c'est-à-dire, son intention, est simple; il est toujours tourné vers Dieu : il est pur; nulle vue, nul intérêt créé ne souille son regard. La disposition de cette ame est une sainte indifférence pour ce qui la touche : tout ce qui vient de Dieu lui est bon, parce qu'il lui vient de Dieu : de quelques Croix qu'il la charge, à quelques épreuves qu'il la soumette, elle est aussi contente que lorsqu'il la comble de biens; parce que son vrai, son unique bien est le bon plaisir de Dieu.

Enfin, la gloire que Dieu reçoit de ces ames dans le Ciel, est proportionnée à celle qu'elles lui ont renduë sur la terre. C'est alors que consommées dans la charité, que ravies à la vue de celui auquel

elles se sont dévouées, lorsqu'elles ne le connoissoient que par la foi, elles lui offriront pendant l'éternité, un tribut inapréciable d'adorations, d'actions de graces, de louange & d'amour. Comme leur immolation a eu une conformité particulière avec le sacrifice de Jésus-Christ, il en reviendra à Dieu une gloire spéciale, du même genre que celle qu'il reçoit de l'humanité sainte de son Fils unique. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'il n'y aura nulle comparaison entre cette gloire & celle qu'il recevra du reste des Elus.

Mais la gloire que la créature rend à son auteur, est la règle & la mesure de sa propre félicité. Qu'on estime donc, s'il est possible, quel sera dans le Ciel le bonheur de ces ames. Tout ce que j'en puis dire, est que Dieu se donnera à elles, comme elles se sont données à lui. Or elles s'y sont données sans aucune réserve, de toute la plénitude de leur cœur. Dieu donc n'épargnera rien pour les récompenser. Elles se sont données à lui en créatures bornées, foibles & imparfaites, il se donnera à elles en Dieu infiniment grand, infiniment puissant, infiniment riche, libéral & magnifique. Elles ne l'ont aimé qu'en créatures, & selon l'étroite capacité de leur cœur, il les aimera en

Dieu, d'un amour autant au-dessus du leur, que l'Être increé est au-dessus de l'être sorti du néant. Il leur sera, si je l'ose dire, dévoué & consacré, comme elles le lui ont été. En un mot, il leur rendra tout pour tout, mais un tout immense & infini, pour un tout limité & fini. Les autres Bienheureux ont donné avec mesure; ils recevront avec mesure. Ceux-ci ont donné sans mesure; ils recevront aussi sans mesure. Une justice miséricordieuse réglera la récompense des premiers; un amour pur, généreux, prodigue jusqu'à l'extrême profusion, présidera à la récompense des seconds. Oui, cette profusion iroit jusqu'à épuiser les richesses de Dieu, si elles n'étoient inépuisables. Tel est le bonheur qui les attend au Ciel.

Que ces ames soient encore heureuses ici-bas, autant que le comporte la condition de la vie présente, qui peut en douter? Qu'est-ce que le bonheur, sinon l'amour & la possession du souverain bien? Or elles aiment le souverain bien, elles le possèdent dès cette vie, selon toute la capacité de leur cœur: Dieu le remplit, & n'y laisse de place pour nul autre desir. Rien ne les attire, rien ne les flatte de ce que la terre offre d'honneurs, de richesses & de plaisirs: elles jouissent d'un bien qui

leur fait méprifer tous les autres. Et ce bien, font-ce les dons de Dieu, fes faveurs, fes confolations? Nullement. Elles les reçoivent avec reconnoiffance, quand il lui plaît de leur en faire part; mais elles ne les defirent pas; elles ne s'y attachent pas; elles ne s'affligent pas de s'en voir privées. Ce bien, c'eft Dieu lui-même, qui eft infiniment au-deffus de tous fes dons.

Qu'eft-ce encore que le bonheur? c'eft la paix du cœur. Or cette paix ne les quitte jamais. Paix intime, paix inaltérable, paix au-deffus de tout fentiment, paix indépendante des viciffitudes, non-feulement de la vie humaine, mais de la vie fpirituelle : paix qui fubfifte dans leurs fonds, malgré toutes les peines, toutes les tentations, toutes les épreuves; paix attachée aux croix mêmes qu'elles portent, & fans lefquelles elles ne voudroient pas vivre. Cela eft incompréhenfible; mais cela eft vrai.

Voulez-vous favoir fi ces ames font heureufes? Demandez-leur fi, pour rien au monde, elles voudroient changer de fituation, adoucir leurs peines, fortir de l'ordre de la volonté divine; fi elles defirent même que Dieu les foulage, & mette fin à leurs fouffrances : elles vous répondront que

non ; qu'elles ſont contentes, & que leurs vœux ſont remplis, pourvu que Dieu ſe glorifie en elles, comme il lui plaira. Trouvez-moi dans cette vie un autre bonheur comparable à celui-là : il n'y en a point. Celui de l'innocence eſt grand ; celui de la pénitence ſincère & amoureuſe l'eſt auſſi ; celui de la ſainteté chrétienne ordinaire l'eſt davantage : mais celui des âmes que Dieu ſanctifie lui-même par la voie intérieure du dévouement, de la foi nue & de l'abandon, eſt au-deſſus de tout. Il faut être dans cette voie pour le croire ; mais quand on y a fait quelques progrès, on n'en doute pas.

FIN.

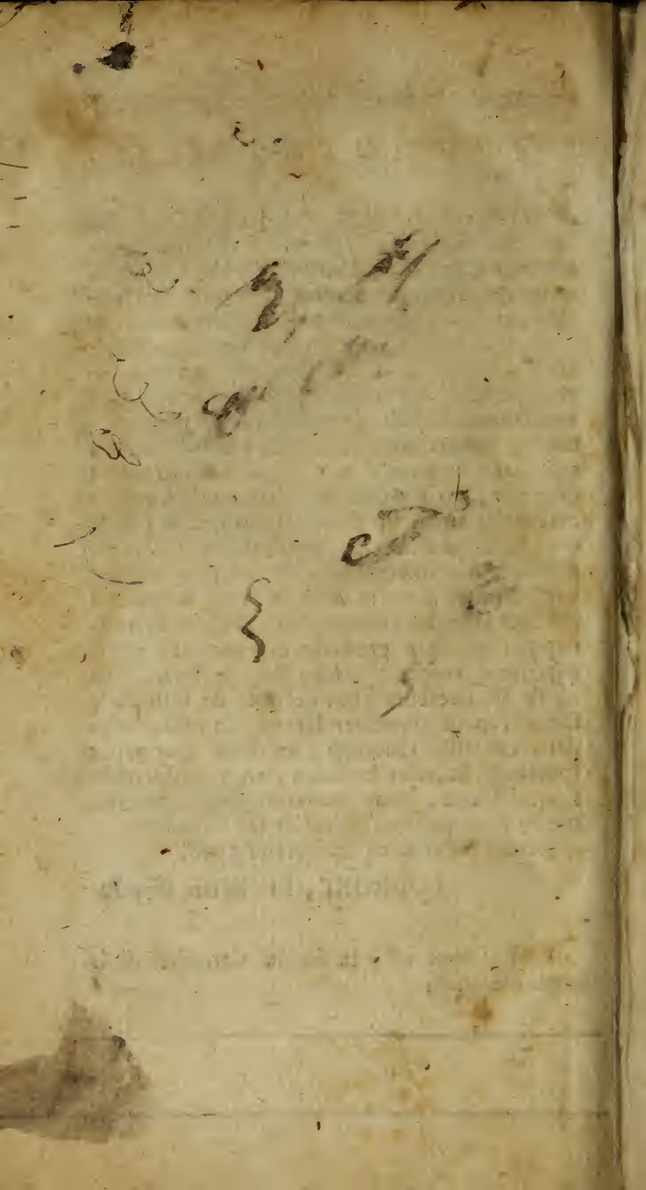
APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Maximes ſpirituelles, &c.* par M. l'Abbé Grou. Cet Ouvrage, qu'on doit regarder comme la ſuite & le complément de celui que ſon pieux & ſavant Auteur vient de donner ſous le titre de *Caractères de la vraie dévotion*, préſente, dans le plus grand développement, les vrais moyens d'aſſurer la pratique du parfait dévouement, qui eſt, ſans contredit, la plus ſolide baſe de la vie intérieure, tant dans le monde que dans le Cloître. Ces *Maximes*, au nombre de vingt-quatre, ſont contenues en autant de quatrains faciles à retenir, & ſuivis d'autant d'explications également lumineuſes, intéreſſantes & propres à fixer conſtamment dans les voies de Dieu, les ames à qui leur ſalut eſt encore cher. Malgré la corruption preſque générale des mœurs, il eſt cependant encore, même dans le ſiècle, une claſſe de Lecteurs aſſez occupés du ſoin de ſe ſauver, pour apprécier les vérités renfermées dans cet utile Ouvrage, en faire leur profit ſpirituel, & aſſez heureux, en y conformant leur conduite, pour confondre l'irréligion qui oſe en faire autant d'objets de ſes ſarcaſmes.

Donné à Paris, ce 22 Fèvrier 1788.

LOURDET, Profeſſeur Royal.

Le Privilége eſt à la fin des *Caractères de la vraie Dévotion*.



Ce livre [illegible] appartiens

Ceux [illegible] de la Carter

De me [illegible] recompenserai

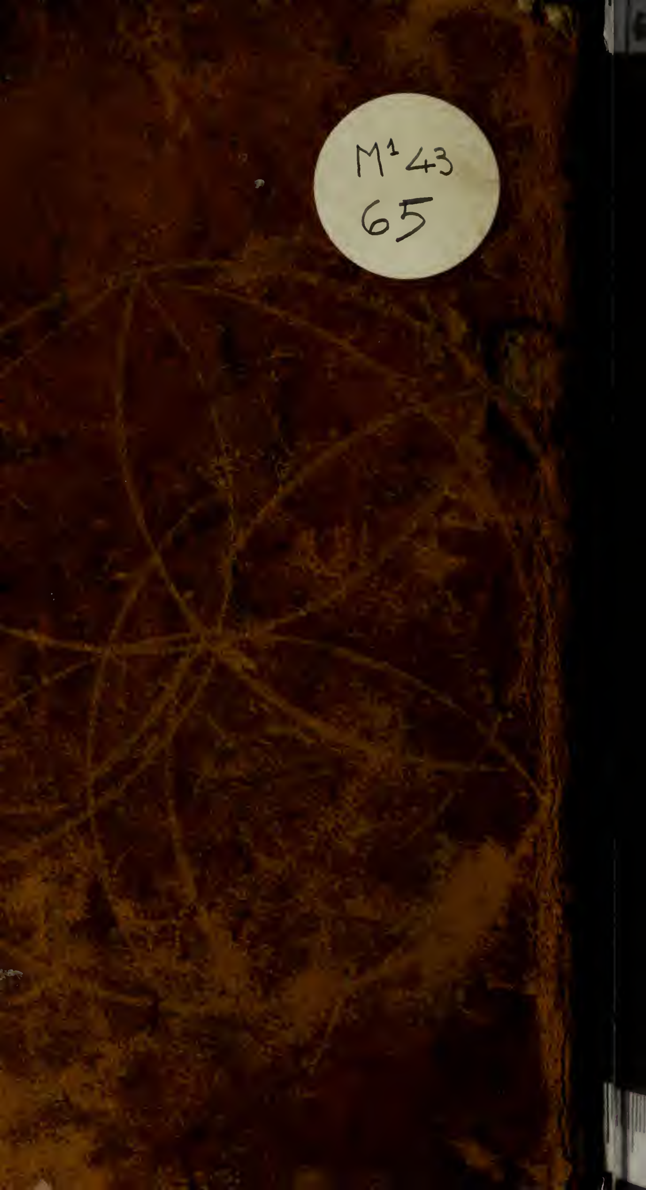
favie Carter Chambe

le 20 décembre de 1840

Il appartiens a

Jyton Carter

[illegible]


M1 43
65